



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

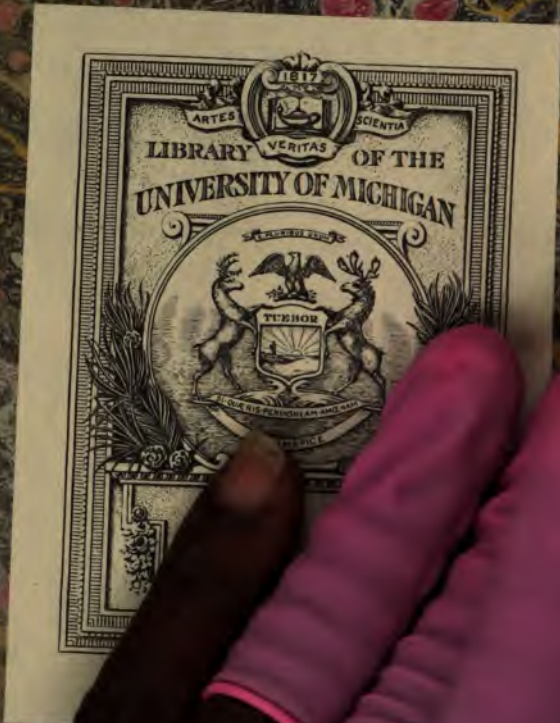
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

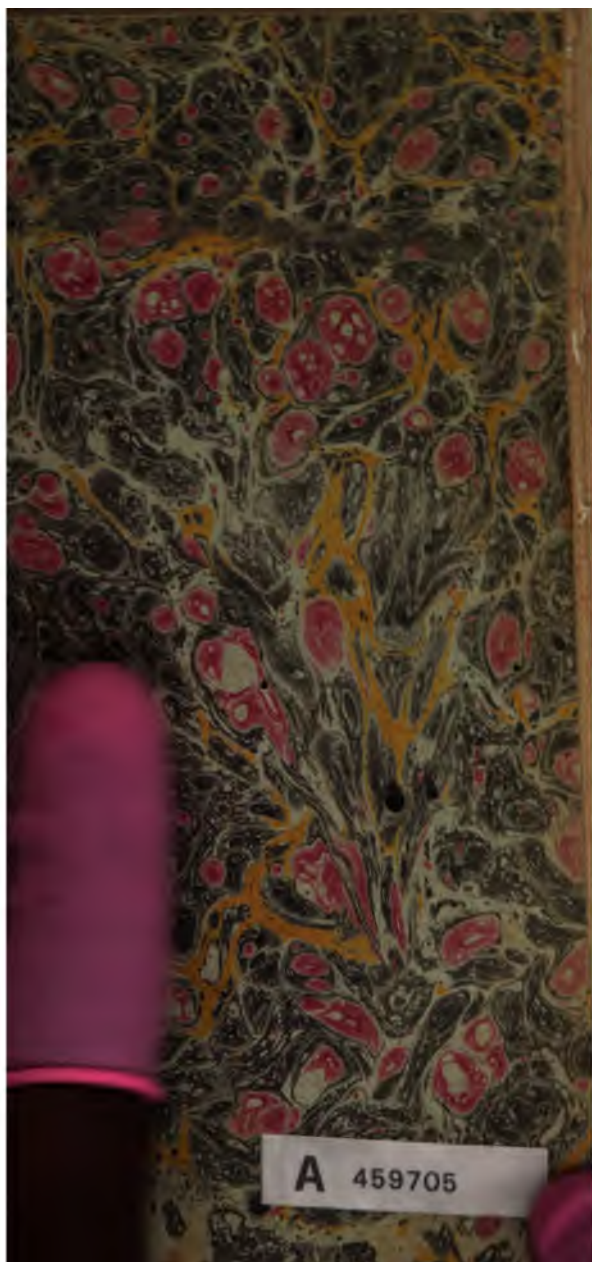
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



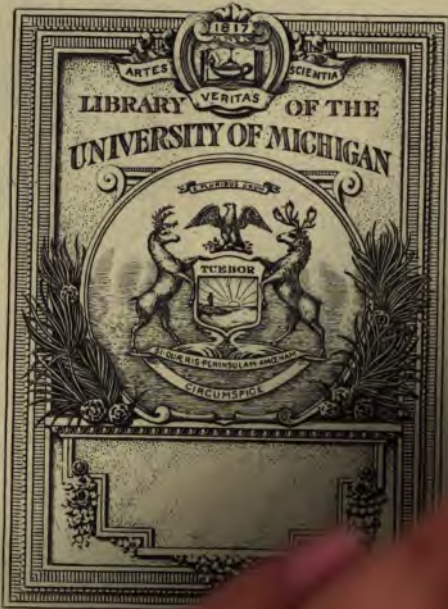


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

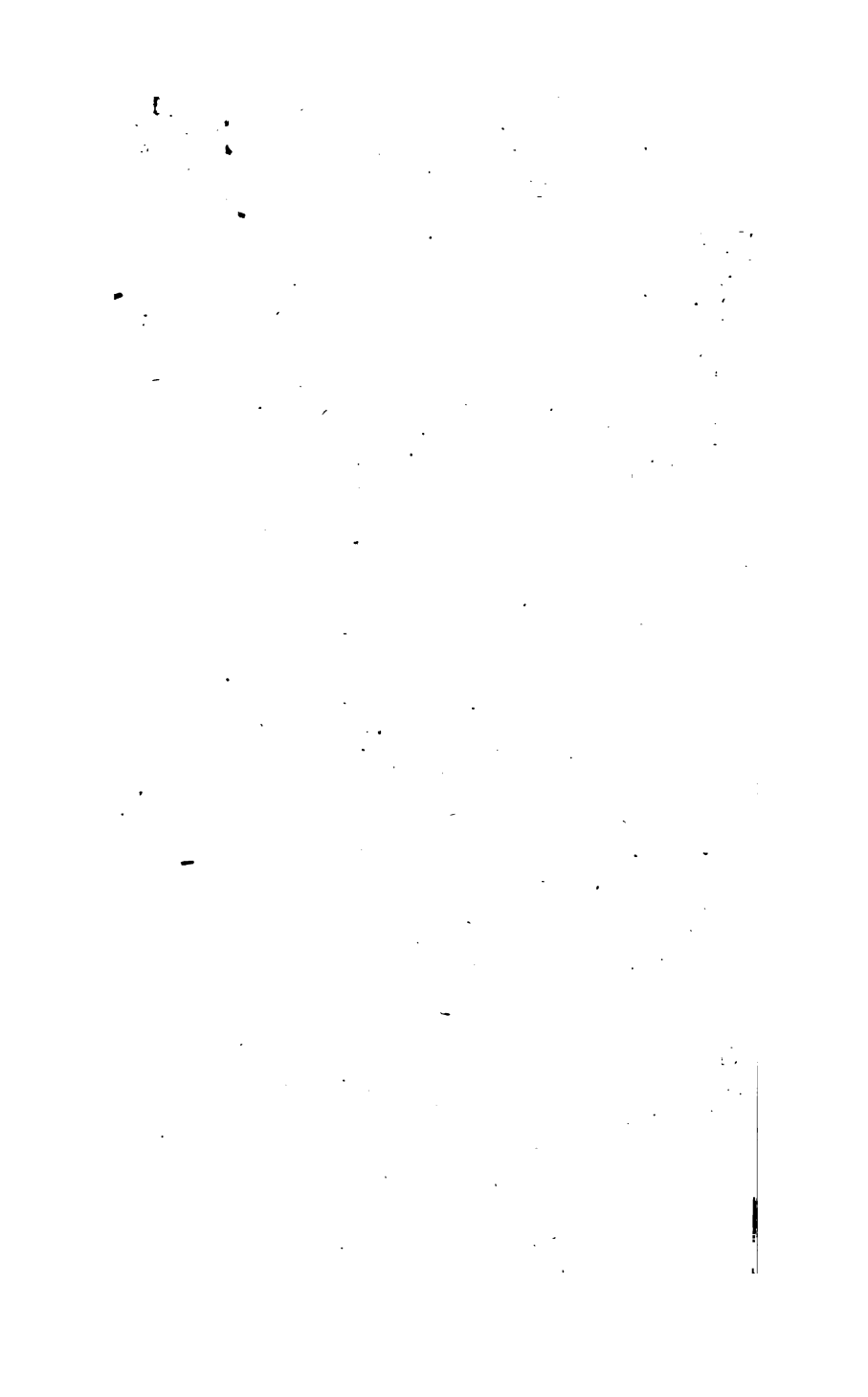




A 459705







S E R M O N S
Philippe Louis
DE M. L'ABBE GÉRARD,

CHANOINE

DE S. LOUIS-DU-LOUVRE,

AUTEUR du Comte de Valmont, des
Leçons de l'Histoire, etc. etc.

~~~~~  
CARÊME.  
~~~~~

T O M E P R E M I E R .



A L Y O N ,

CHEZ J. F. ROLLAND, Imprimeur - Libraire,
Rue du Pérar, N^o. 4.

A P A R I S ,

CHEZ J. J. BLAISE, Libraire, Quai de Augustins,
N^o. 61, près le Pont-Neuf.

1 8 1 5 .

BX
1756
.G36

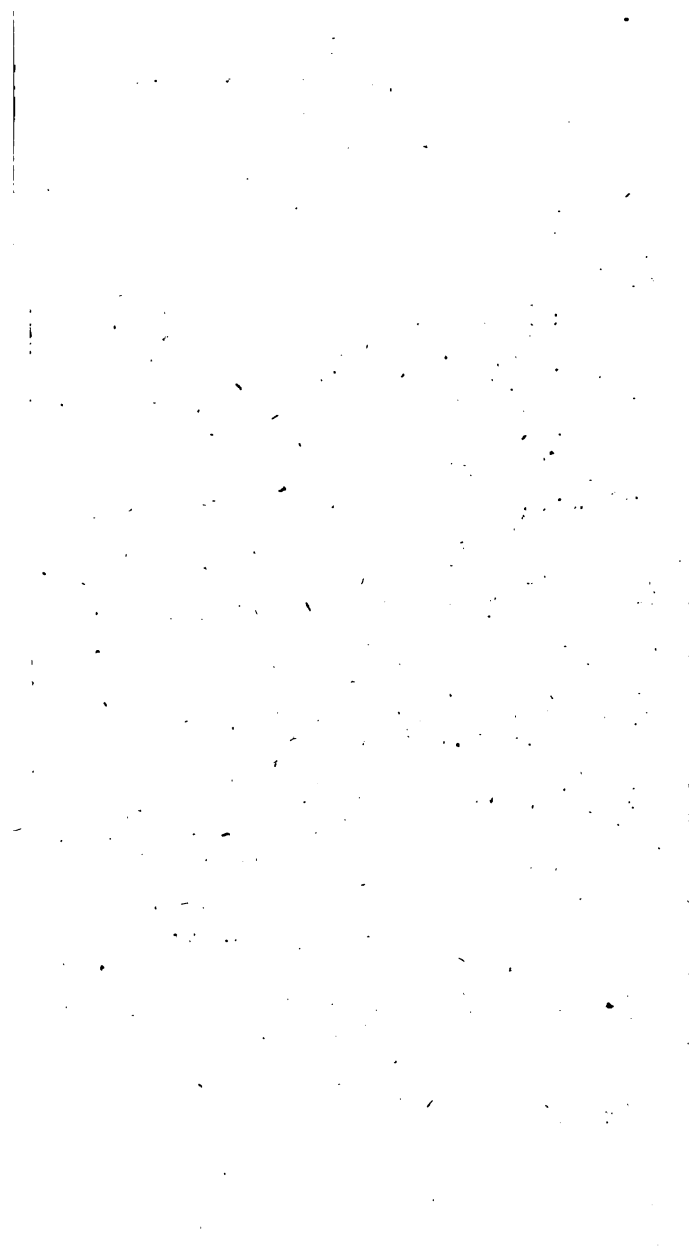
v.1

730898-190

S E R M O N S

CONTENUS dans ce Volume.

- P**OUR le Mercredi des Cendres, *sur la mort.* pag. 1
- P**OUR le I. Dimanche de Carême, *sur la Pénitence.* 39
- P**OUR le mardi de la I.^{ere} semaine de Carême, *sur l'amour de Dieu.* 79
- P**OUR le vendredi de la I.^{ere} semaine de Carême, *sur la Prière.* 124
- P**OUR le II.^{eme} Dimanche de Carême, *sur l'importance du Salut.* 160
- P**OUR le mardi de la II.^{eme} sem. de Carême, *de la Charité ou de l'Amour du prochain.* 199
- P**OUR le vendr. de la II.^{eme} sem. de Carême, *Homélie du mauvais Riche.* 240
- P**OUR le III.^{eme} Dimanche de Carême, *de la gloire que nous devons rendre à Dieu.* 274
- P**OUR le mardi de la III.^{eme} semaine de Carême, *sur le support les uns des autres.* 314
- P**OUR le vendr. de la III.^{eme} semaine de Carême, *sur la Grâce.* 355



S E R M O N
POUR LE MERCREDI
DES CENDRES.

Sur la Mort.

Morieris.

Vous mourrez.

Gen. 2: 17.

L'arrêt en a été porté dès la chute du premier homme; il est émané du tribunal de Dieu même, il s'exécute de jour en jour, tout nous le rappelle, tout nous dit: vous mourrez. *Morieris.* Dans ce temple et sous mes pas sont des tombeaux; autour de moi, ce sont des inscriptions et des monumens; ici même, et dans la place que j'occupe, combien de fois n'a-t-on pas retracé ces idées funèbres, et où sont en partie ceux qui ont tenu ce langage, et ceux qui l'ont entendu?

Mais je demande où sont ceux qui ont formé notre enfance, ou ceux qui partageoient les amusemens de notre jeunesse, que nous avons comme associés à nos premiers projets, à nos premiers travaux, où sont-ils? ou plutôt, combien parmi eux ne sont déjà plus.

Carême. Tom. I.

Tout change, tout varie, tout, par des révolutions insensibles, a varié pour la plupart d'entre nous. C'est un nouveau monde, ce sont de nouvelles connoissances, de nouveaux amis. Nos parens les plus chers ont été arrachés d'entre nos bras ; sans nous en apercevoir, nous passons d'une génération à l'autre, et nous ne pouvons dire à laquelle nous tenons le plus de celle qui nous a précédés ou de celle qui doit nous suivre.

En nous, c'est une chair corruptible, c'est un corps fragile, ce sont des principes de destruction qui agissent, à chaque instant de notre vie, ce sont des années qui s'écoulent, des momens qui se précipitent, et chaque pas que nous faisons nous conduit au tombeau.

Ainsi, en moi, hors de moi, de quelque côté que je tourne les yeux, quels que soient les objets que j'interroge, je ne reçois de toute part qu'une réponse de mort. *Mortuis.*

Cependant, cette vérité si constante, vous mourrez, ne fait sur nous qu'une impression foible ou passagère, et pourquoi ? c'est que nous ne nous appliquons pas assez à en tirer toutes les conséquences qu'elle renferme. Si la mort est une peine, elle est aussi une leçon bien frappante ; elle est une source de lumière pour tout le genre humain. Qu'elle fasse

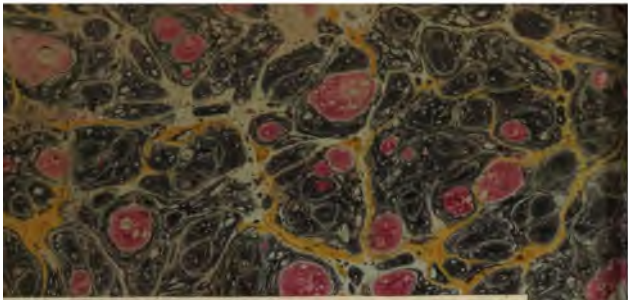
donc aujourd'hui briller à nos yeux son flambeau ; qu'elle éclaire le savant comme le simple, le riche et le pauvre, le juste et le pécheur.

Nous mourrons, c'est ce que nous ne pouvons révoquer en doute, et ce qui nous offre les instructions les plus importantes ; mais dans quel temps, à quelle heure mourrons-nous ; c'est ce que nous ignorons, et ce qui, par son incertitude, doit également nous instruire ; si nous voulons puiser dans la pensée de la mort toutes les clartés qu'elle nous présente.

Ainsi, les conséquences de l'idée de la mort, considérée dans ce que la mort a de certain, c'est le sujet de ma première partie. Les conséquences que nous devons tirer de ce qu'elle a d'incertain, c'est le sujet de la seconde : cette idée ainsi développée donne lieu à des réflexions solides et aussi capables de nous toucher que de nous convaincre. Implorons les lumières du St. Esprit, par l'intercession de Marie *Ave, Maria!*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que nous mourrons, on le sait, on y pense, on en parle même quelquefois, et tous les hommes, instruits par une expérience de tous les âges, de tous les instans, tombent aisément



ARTES VERITAS SCIENTIA

1817

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

1817

TERROR

IN DIE BUS-PLUMULAM ANO 1817

CIRCUMSPICE





A 459705

tendre agneau qui bondit sur le penchant des collines, la génisse qui foule aux pieds l'herbe des champs à'envient point une autre destinée, ne cherchent point à suivre d'autres lois ; l'homme seul, toujours inquiet, ne trouve rien qui le fixe, et cette vie ne m'offre, hélas ! que des biens qui ne font point le bonheur après lequel je soupire. Je mourrai cependant, et mes desirs m'auroient trompé, et l'auteur de mon être ne s'en seroit servi que pour me promener d'erreurs en erreurs, et celui qui m'a donné mes penchans, celui en qui le vrai subsiste, par qui la vérité s'annonce, m'auroit fait illusion et se seroit démenti lui-même.

Ah ! puisque je mourrai, et que sur la terre je ne suis point heureux, cette vie qui suffit à la brute ne remplit point les destins de l'homme et ne mesure point sa durée ; une autre terre, d'autres lieux et d'autres biens plus parfaits seront un jour mon partage. Que l'impie, qui fait honte à sa nature, rougisse de lui-même et garde le silence : il n'en croit que des passions qu'il pouvoit vaincre et qui le dégradent ; pour moi, Seigneur, j'en crois ce que mon être a de plus parfait et les penchans si nobles qu'en traits ineffaçables votre main a gravés en moi.

J'en crois tous vos attributs, ô mon

d'un Être suprême, tu m'éclaires sur la certitude d'un avenir, et tu m'apprends que si mon corps retourne dans la poussière dont il a été tiré, mon âme retourne au Ciel d'où elle est descendue.

Ah, M. F. dans ces temps où une vaine et trompeuse philosophie s'est répandue parmi nous ; lorsque vous entendrez des hommes sans principes et sans mœurs, vous dire qu'il n'y a point d'autre vie que celle dont ils jouissent, rappelez-les donc aux justes conséquences qu'une raison droite sait tirer de l'idée d'une mort certaine. Mais non... Craignez encore leurs vains sophismes, et pour les mieux confondre, attendez-les au lit même de la mort. Ah ! c'est alors que, mieux que tous nos discours, elle saura les convaincre ; c'est alors qu'elle fera briller à leurs yeux cette lumière qu'ils rejettent aujourd'hui, et que par son vif éclat, elle les forcera de tenir enfin le même langage que vous.

Mais si la certitude de la mort nous éclaire sur la certitude d'une autre vie, elle ne nous éclaire pas moins sur le détachement qu'exigent de nous toutes les choses de la vie présente.

Nous mourrons, nous arriverons tous à ce moment, le dernier de nos jours, moment terrible pour celui qui n'a vécu que pour le monde, tout lui échappe,

il mettroit à tout ce qu'il a le plus aimé sur la terre. Nous mourrons, et que devons-nous penser des objets qui nous enchantent ? Pour en bien juger, M. C. F. envisageons-les du même œil que cet homme à qui déjà tout annonce qu'il va mourir, et qu'il me soit permis de vous offrir une image si triste, il est vrai, mais si propre à nous instruire.

Cet ambitieux, cet avare, ce mondain, ce vil esclave de la chair et des sens, éclairé, mais trop tard, sur la vanité de ses attachemens déréglés, que voit-il autour de lui ? que des objets qui les condamnent ; une famille qu'il a trop aimée, pour laquelle il a sacrifié son repos, dont il a procuré l'agrandissement, l'élévation aux dépens de sa conscience, et qui ne lui donne que des larmes stériles que souvent l'esprit d'intérêt fait couler, et que le même esprit va tarir ; des amis qui amusoient, qui flattoient ses passions, et dont la vue lui rappelle aujourd'hui ses désordres ; des amis qui se retirent, qui l'abandonnent dès qu'ils n'en attendent plus rien, ou qui ne tiennent encore à lui que par l'attrait des plaisirs ; des biens qui, peut-être, sont le fruit de l'injustice, que du moins par tant de peines et de fatigues il accumuloit, il entassoit chaque jour, qu'il considéroit comme le plus ferme appui de sa

confiance, et dont il ne lui restera bientôt qu'une tombe et un linceuil; des marques frivoles de distinction qu'il avoit achetées par mille travaux ou mille souplesses, qui fondoient le magnifique étalage de son faste et de son orgueil, et qui ne serviront qu'à faire dire, en termes plus pompeux, il est mort; un monde qui s'étoit montré si empressé à lui faire la cour, un monde dont il avoit par tant de soins captivé les suffrages, qui l'avoit comblé d'éloge, et qui ne lui donne plus que des marques équivoques d'attachement et d'estime, auxquelles vont succéder l'indifférence et l'oubli, ou peut-être la critique et le mépris. Ainsi tout change à ses yeux, tout n'est plus que vanité et que mensonge. Son propre corps qu'il idolâtroit, devient pour lui même un objet d'horreur, son esprit inquiet et troublé ne lui présente plus que des idées qui l'accablent; j'ai vécu, je meurs, et quel usage ai-je fait de la vie. Tant d'années ne sont plus à mes yeux que comme un songe; mes jours se sont écoulés, mes plaisirs se sont évanouis, mes espérances sont confondues, je tiens à tout, et tout m'abandonne. Je vais paroître devant Dieu, et je ne serai suivi que de mes œuvres. Amis, parens, trompeuses voluptés, richesses, honneurs, gloire mondaine je vous perds, et tout

jusqu'à mon ame, tout est perdu pour moi. Tribunal redoutable ! justice de mon Dieu ! . . . Cependant il s'égare , il semble lutter contre la mort qui le saisit ; des mouvemens convulsifs expriment l'agitation de son ame , une sueur froide glace enfin ses sens, il n'entend plus les prières si touchantes que l'Eglise adresse à un Dieu que jusqu'alors il avoit oublié. Des sons inarticulés expirent sur ses lèvres , elles n'offrent plus que la pâleur de la mort, ses yeux se fixent , sa bouche s'entr'ouvre, tous ses traits se défigurent ; le terme fatal est venu , il est mort. . . . Son corps n'est plus qu'un cadavre hideux qu'on emporte, qui va servir de pâture aux vers, et son ame est aux pieds de son juge. Ah ! que dis-je , son ame étoit l'ame d'un mondain , et elle est devenue celle d'un réprouvé.

Grand Dieu ! ainsi la mort si certaine pour tous , si redoutable à l'égard de ceux qui tiennent au siècle présent , devient pour nous une source de réflexions bien propres à nous en détacher, réflexions amères , mais qui, tout amères qu'elles nous paroissent , nous sont utiles , nécessaires pour notre salut. Ayons donc assez de force, M. F. pour nous les appliquer à nous-mêmes ; n'envisageons la mort que pour nous pénétrer vivement de l'impression que l'idée en doit faire sur nous,

et pour nous souvenir qu'il y aura dans notre vie un jour, une heure, un moment qui en tranchera le cours, et où nous servirons de spectacle aux autres, après que tant d'autres ont dû nous servir d'exemple.

Je mourrai, ah ! certainement je mourrai, et alors que sera pour moi le monde entier ? Quelle révolution, quelle séparation, quel anéantissement à mon égard de tout ce que j'aurai le plus aimé. Je mourrai ; et plus j'aurai conservé d'attachement à la créature, plus j'aurai de liens à rompre, plus il m'en coûtera d'efforts pour les briser ; plus j'éprouverai de regrets ; plus je ressentirai de remords, et surtout, plus j'aurai de comptes à rendre et de suites funestes à redouter. Je mourrai, et pourquoi donc m'attacher à des biens qu'il faudra quitter. Ah ! quelque peine qu'il m'en coûte à les acquérir, quelque vide qu'ils laissent dans mon cœur, si du moins ils étoient stables, si je devois les posséder toujours ! mais non, je mourrai, et les biens ne me suivront pas dans le tombeau ; ils ne descendront point avec moi dans les enfers, je n'en emporterai, dans ma demeure éternelle, que le regret d'en avoir joui avec tant d'attache et la douleur d'en être privé. Je mourrai, ah ! la vie n'est donc qu'une ombre légère qui s'enfuit,

la beauté qu'une fleur qu'un même jour voit flétrir ; les richesses, le crédit, les honneurs qu'un appui fragile, qu'un foible roseau qui se brise dans nos mains ; la gloire, qu'un fantôme qui s'évanouit au moment où l'on croit le saisir ; le monde, qu'une scène qui, sans cesse varie, qu'une figure qui passe et nous emporte avec elle.

Ainsi, M. F. ainsi pense quiconque médite sérieusement sur la certitude de la mort. Pour moi, je l'avoue, rien ne me frappe davantage, rien ne fait sur moi plus d'impression que lorsque je réfléchis sur ce caractère d'instabilité qu'ont toutes les choses humaines, lorsque je pense que la mort me les enlèvera, ah ! je sens alors que mon cœur n'est pas fait pour elles. En vain nos passions frémissent, l'idée de la mort suffit pour les dompter : en vain le monde étale devant nous ses pompes, ses grandeurs et ses trésors ; en vain, il fait briller à nos yeux tous ses charmes, et pour nous attirer, il nous montre une carrière semée de fleurs ; la seule pensée de la mort suffit pour dissiper tous ces prestiges. Celui-là, dit St. Jérôme, méprise aisément toutes choses, qui pense qu'il doit mourir. *Facile contemnit omnia, qui se cogitat moriturum.*

Disons donc, avec St. Augustin, tout passe, afin de ne pas dire inutilement

tout est passé. Hé ! de quoi s'agit-il M. F. de dix ans , de vingt ans de fortune et de plaisir ; mais quand bien même on nous les garantirait , que seront-ils , que nous en restera-t-il quand ils seront écoulés , et qu'y a-t-il de si long dans ce qui doit finir. Tout passe , disons-le à toutes les choses qui nous flattent davantage , afin d'apprendre à les posséder comme ne les possédant pas , à en user comme n'en usant pas ; tout passe et nous n'avons point ici bas de cité fixe et permanente ; je ne veux donc plus considérer la terre comme ma véritable patrie , je ne veux plus soupirer qu'après le Ciel. Je meurs d'avance à tout ce qui m'environne ; oui , Seigneur , tous les jours je veux mourir à tout , me détacher de tout , puisqu'enfin tout doit un jour s'éclipser , s'anéantir et disparaître à mes yeux : et quel sera donc désormais l'objet de mon attente , si ce n'est vous , le Dieu de mon cœur , et mon partage pour toujours.

Mais pour que je parvienne à vous posséder comme mon ame le désire , qui me donnera de souffrir , de combattre avec force ; quelle sera ma consolation , ma ressource dans ce lieu d'exil , dans cette vallée de larmes. Hé ! qui peut mieux , M. F. nous animer , nous encourager , nous consoler que l'idée d'une mort cer-

taïne, principe de force comme de détachement.

Nous mourrons, et pourquoi donc nous effrayer à la vue des combats qu'il faut livrer, des obstacles qu'il faut surmonter, des passions qu'il faut vaincre? Pourquoi nous laisser abattre par les travaux, les souffrances et les peines qui semblent partager le cours de notre vie? Ah! si elle devoit durer toujours, si je devois toujours combattre, toujours souffrir, sans doute alors mon courage ne seroit point à l'épreuve d'une si triste destinée, peut-être me seroit-il permis de penser qu'il en coûte trop pour être vertueux? mais non, rassure-toi, console-toi, mon ame. Le Seigneur a mis un terme à tes souffrances. Le moment qui doit t'en délivrer est proche, il viendra cet heureux instant qui tarira la source de tes pleurs; il viendra te mettre en possession des vrais biens, et c'est alors, qu'après avoir moissonné dans les larmes, tu recueilleras dans la joie les doux fruits de ta patience et le prix de ta fidélité.

Que ceux-là craignent la mort, qui n'ont d'empressement que pour jouir des douceurs de la vie, qui, incapables de se faire aucune violence pour le Ciel, bornent tous leurs desirs et toutes leurs espérances à la terre, dont la conscience souillée par de honteuses foiblesses com-

mence déjà en eux par des reproches amers, l'office redoutable du Juge qui doit les condamner, dont les mains vides de bonnes œuvres ne peuvent porter devant Dieu que des trésors de colère et d'iniquité; voilà ceux pour qui la mort est à craindre, et pour qui même y penser est un tourment.

Mais pour vous, âmes fidèles, hé! quoi de plus consolant et de plus doux. Qu'est-ce donc en effet que la mort pour le juste? Ah! c'est la fin de son esclavage, c'est le moment de sa délivrance; c'est le port qui le met à l'abri des naufrages. Dans cette vie les périls sont continuels, les tentations sont inévitables, les chutes sont fréquentes. Dans cette vie, le juste gémit de se voir comme assujéti à la vanité sans le vouloir, d'éprouver la révolte de ses sens, les ténèbres de son esprit, la foiblesse de son cœur, les impressions d'un monde toujours prêt à le séduire. Dans cette vie, il est éloigné de J. C. son chef; il n'aperçoit son Dieu qu'à travers des ombres; il soupire après la bienheureuse espérance et l'avènement du Seigneur; mais pense-t-il à la mort? touche-t-il à ce dernier moment? y arrive-t-il? Ah! ses vœux vont être remplis; déjà une douce confiance succède à ses premières alarmes. Il trembloit autrefois et maintenant le Seigneur le rassure; sa

mémoire lui rappelle les périls qu'il a courus ; mais elle lui rappelle en même-temps ce que la grâce a opéré en lui pour le soutenir et le défendre. Il lui échappoit il est vrai des foiblesses ; mais il peut se rendre ce témoignage , qu'elles étoient comme involontaires , et que sans cesse il travailloit à les réparer par les vives expressions de sa douleur , par l'austérité de sa pénitence , par un redoublement de ferveur et d'humilité ; il lui en coûte pour dompter sa chair et réprimer la violence de ses passions ; mais qu'il se sait gré de ses efforts , et qu'il lui paroît doux d'avoir constamment porté le joug de J. C. Les objets sensibles s'offroient souvent à lui sous les apparences les plus flatteuses ; mais qu'il s'estime heureux de ne s'être pas laissé surprendre par leurs faux attraits , et de les avoir toujours vus du même œil dont il les voit dans cet instant.

L'ennemi de son salut tourne encore autour de lui comme un lion rugissant , il lui fait encore éprouver ses dangereux assauts ; mais son ame , toujours plus forte à mesure que son corps s'affoiblit , est inébranlable entre les mains du Seigneur qui la soutient.

Il va donc , ce juste , terminer sa course ; il va sortir de ce monde , eh ! qu'y regrette-t-il ? Cette Babylone où il étoit

exilé , ah ! c'est une terre qui dévore ses habitans. Jérusalem est sa patrie , et c'est là qu'il va jouir du vrai bonheur ; les compagnons de son exil , ah ! il les plaint , il gémit sur eux ; mais le plus souvent , que lui offroient-ils ? que la vue affligeante de leurs crimes , que des spectacles d'horreur , et si ce sont des justes , il ne s'en sépare que pour un temps ; quelques momens de joie qui sembloient ici-bas adoucir ses peines , ah ! il ne trouvoit de vraies douceurs que dans une union étroite avec son Dieu , et c'est maintenant qu'il va puiser dans son sein des joies ineffables , des délices que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ni raconter ; l'usage de ses sens , les facultés de son corps , ah ! ce n'étoient que des liens qui vont enfin se briser , son ame en sera plus libre , ses sentimens en seront plus vifs et plus purs ; son corps n'étoit qu'une obscure prison , et des ténèbres , il va passer à la lumière.

Sortez donc , ame fidèle , sortez de ce corps qui vous a retenu si long-temps captive. Voici l'Epoux qui s'avance , la couronne de gloire est entre ses mains ; le chœur des Anges , la troupe des Martyrs et des Vierges s'empresse pour vous recevoir. O ! heureuse mort que celle du juste ; ses yeux se ferment à toutes les créatures , il s'endort dans le Seigneur , et

son dernier soupir est un soupir d'amour.

O ! mon Dieu , que telle soit ma mort , et qu'une mort si précieuse soit celle de tous ceux qui m'entendent. Ah ! M. F. vivons de la vie des justes , et notre fin sera semblable à la leur , et la pensée , la seule pensée de la mort sera pour nous une source de joie et de courage , et nous nous plaindrons seulement de ce que le Seigneur prolonge encore nos jours , et nous désirerons , avec St. Paul , que notre corps se détruise pour que nous soyons réunis à Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit , M. F. de vos dispositions actuelles , pensez à la mort , rappelez-vous l'idée d'une mort certaine : vous , impie , elle vous éclairera sur la certitude d'une autre vie ; vous , mondains , elle vous détachera de tous les biens , de toutes les fausses joies du siècle ; vous ames fidèles , elle vous soutiendra , elle vous consolera ; pensez à la mort , ô vous tous , qui jusqu'ici n'en pouviez soutenir l'idée. Ah ! n'y pas penser , est-ce donc se garantir de ses traits ? est-ce en différer ou en affaiblir les atteintes ? est-ce donc enfin s'y préparer. Mais , pensez aussi à ce qu'elle a d'incertain , et les conséquences qui suivent de cette idée d'une mort incertaine , quant au temps où elle arriyera , achèveront de vous

instruire. C'est ce qu'il me reste à vous montrer dans ma seconde partie.

S E C O N D E P A R T I E.

Nos jours, nos momens sont comptés : un décret immuable en a fixé le cours ; et quel est-il ? quel est ce terme prescrit, ce moment, le dernier de ma vie, Dieu le sait et je l'ignore. Ici, la divine Sagesse jette sur l'avenir un voile impénétrable, et ne me laisse pour partage que mon incertitude. Mais, prenez garde, M. C. F. c'est par cette incertitude même qu'elle a voulu nous éclairer, et du sein des ténèbres sort à nos yeux la plus vive lumière.

Il est certain que je mourrai, devons-nous en effet nous dire à nous-mêmes, donc si je suis malheureusement engagé dans l'état du péché, je dois travailler sans délai à sortir de cet état funeste : donc si je suis tiède et imparfait, je dois m'empresser à ranimer ma ferveur et à avancer dans les voies du salut ; donc enfin, quand bien même je pourrois me flatter d'être maintenant du nombre des justes, je dois faire ensorte d'expié le plus promptement qu'il me sera possible, les fautes que j'ai commises jusqu'ici et celles que la fragilité hu-

maître me fait commettre tous les jours. Développons ces vérités, que nous offre l'idée de la mort considérée dans ce qu'elle a d'incertain par rapport à nous, elles sont dignes de toute notre attention.

Pécheur, qui vous endormez si tranquillement dans vos désordres, y pensez-vous ? Il n'est point de moment où la mort ne puisse vous surprendre, et si elle vous surprénoit, elle vous rendroit malheureux pour toujours ; on n'est point sauvé en mourant dans l'état où vous êtes, et vous pouvez mourir à chaque instant ; c'est peut-être ici votre dernière heure : et si ce l'étoit ?... Ah ! une éternité de malheur : l'enfer est-il donc si peu à craindre, que vous puissiez en courir le risque sans frémir ? Comptez-vous sur la force de votre tempérament ? Est-ce votre âge qui vous rassure ? Insensé ! apprenez donc une fois à être sage, croyez-en du moins une expérience de tous les jours ; rappelez-vous tous ceux que la mort a enlevés sous vos yeux ; combien avoient votre âge, vos forces ; combien se flautoient comme vous au moment où ils ont été surpris, hé ! dans la jeunesse comme dans l'âge le plus avancé, est-il un seul point fixe où l'homme puisse compter sur la vie ?

Qu'est-ce donc qui vous rassure encore ? la miséricorde du Seigneur, qui

attendra patiemment votre retour. Ah ! M. F. il est bon, il est miséricordieux sans doute, puisqu'il vous a attendus jusqu'ici ; qu'il a différé de jour en jour la punition de vos iniquités ; qu'il vous appelle encore à lui, peut-être pour la dernière fois : il est miséricordieux, il est bon, et je voudrais graver dans vos cœurs le sentiment de sa bonté en traits de feu et d'amour ; mais sa bonté doit-elle favoriser le crime, sa miséricorde sera-t-elle contraire à sa justice, et faudra-t-il qu'elle prolonge vos jours au gré de vos passions, afin de vous aider à multiplier vos outrages ? ne nous séduisons pas nous-mêmes, Dieu est bon ; mais il est juste, mais il est fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses, et il vous a annoncé que si vous ne veilliez sans cesse, il viendrait au moment où vous ne l'attendriez pas ; il vous a averti qu'il vous surprendrait, qu'il se feroit à son tour un sujet de dérision de votre mort ; il vous a dit que peut-être alors vous le chercheriez, mais inutilement, et que vous mourriez dans votre péché. *Vado et quaeratis me, etc.*

Ainsi, M. F. je veux bien que des accidens, devenus cependant trop ordinaires, ne tranchent pas tout-à-coup le fil de vos jours ; mais enfin étonnés tôt ou tard de vous voir arrivés à ce terme que vous croyiez encore si loin de vous, désolés

désolés de n'avoir pas mis plus d'intervalle entre la vie et la mort; effrayés de vous trouver comme suspendus entre deux éternités sans avoir eu le temps d'y penser, vous invoquerez Dieu dans ces derniers momens, et il ne vous écoutera pas, vous paroîtrez vous rapprocher de lui, et par un juste châtiment, il s'éloignera de vous; vous donnerez de grandes marques de repentir et de conversion, et cependant, toutes sincères qu'elles vous paroîtront à vous-mêmes, elles seront pour le moins équivoques aux yeux d'un Ministre éclairé et presque toujours fausses au tribunal du souverain Juge; vous pleurerez, vous gémirez, vous formerez des résolutions; vous commencerez même à réparer vos désordres. Je promets, direz-vous, d'en effacer jusques aux moindres traces si le Ciel me donne de nouveaux jours. Je promets. . . . Pécheur, ne promettez rien, et jugez maintenant du fond qu'on doit faire sur de pareilles assurances par l'exemple de tant d'autres coupables aussi pénitens en apparence, mais qui à peine sortis du danger ont repris, avec les forces de leur corps, leurs habitudes et leurs vices, et n'ont fait que confirmer davantage la vérité de ces paroles: vous mourrez dans votre péché. *In peccato vestro moriemini.*

Cessez donc de vous faire illusion;
Carême. Togi. I.

chaque jour vous pouvez mourir ; mais l'entière conversion du cœur n'est pas l'affaire d'un jour , et surtout du jour de la mort , où la grâce , si souvent méprisée , semble en quelque sorte , par le dernier abus qu'on en fait , agir plutôt contre nous que pour nous , où l'esprit déjà affoibli , par la violence des maux qui l'accable , est d'ailleurs troublé par mille objets différens ; où la volonté languissante et appesantie depuis long-temps par le goût des choses de la terre , n'a plus la force de former un véritable retour vers son Dieu : et vous-mêmes , mondains , lorsque nous vous pressons de vous dépouiller de ces affections qui partagent votre cœur , et de ne plus rien aimer que selon Dieu et pour Dieu , vous nous le dites si bien que la conversion n'est pas l'affaire d'un jour , qu'elle a ses commencemens et ses progrès ; grand Dieu ! elle n'est pas l'affaire d'un jour , et vous en remettez le soin au dernier moment de votre vie. Ah ! craignez , M. F. craignez les tristes suites de vos délais ; plus vous tarderez à vous convertir , à détruire vos penchans vicieux , et à chercher , dans le Sacrement de la pénitence , accompagné d'un sincère repentir , une prompte réconciliation , plus votre retour sera difficile ; plus votre péril sera grand ; plus vous vous expo-

serez à être surpris. Cependant, M. F. ce n'est pas une fortune temporelle que vous courez risque de perdre ; ce ne sont pas des avantages frivoles, des biens qui soient hors de vous et qui vous deviennent comme étrangers ; c'est la félicité du Ciel, c'est la gloire des Saints, c'est votre salut, c'est votre ame, cette ame immortelle que rien ne pourra sauver quand une fois vous l'aurez perdue. Mais, hélas ! je parle en vain à ces pécheurs obstinés, si vous-même, ô mon Dieu ! ne faites briller à leur esprit cette vive lumière, l'idée de la mort toujours prête à les surprendre. Rappelez leur à chaque instant ce motif ; que votre voix, cette voix qui brise les cèdres, se fasse entendre à ces hommes rebelles ; qu'elle imprime en eux le souvenir de vos menaces et de la profondeur de vos jugemens ; qu'elle les accompagne dans leurs désordres, les agite, les trouble, les glace d'effroi ; qu'elle les poursuive sans relâche, et leur remette sans cesse devant les yeux le glaive d'un Dieu vengeur suspendu sur leur tête ; qu'elle empoisonne ainsi leurs plaisirs les plus doux ; qu'elle fasse plus encore, qu'elle les arrête sur le bord du précipice ; qu'elle dompte leur résistance et les ramène sincèrement à vous.

Mais l'incertitude où nous sommes sur

l'instant où nous mourrons, ne doit-elle faire d'impression que sur ceux qui marchent à grands pas dans les voies de l'infirmité ; n'en fera-t-elle autant sur vous, âmes foibles et languissantes, âmes tièdes et imparfaites : hé quoi ! ne suffit-elle pas pour vous éclairer sur le danger auquel votre tiédeur et votre indolence vous exposent. Si la mort vous surprenoit dans l'état où vous êtes, n'auriez-vous rien à craindre ? pourriez-vous paroître avec confiance devant Dieu ? n'auriez-vous aucun compte à lui rendre de ses grâces et des momens qu'il vous a donnés ? n'y a-t-il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du Ciel ? Cet esprit si rempli de lui-même, si vain, si sensible ; cet esprit immortifié, inquiet et volage ; cet esprit critique, jaloux, impatient, et tous les vices qui accompagnent la tiédeur, ne suffisent-ils pas pour nous perdre ? Une vie tranquille et commode, une vie molle et voluptueuse ; une vie dissipée et presque mondaine, quoiqu'avec certains dehors de piété, en vérité, M. F. est-ce donc là, je vous le demande, la vie d'un homme qui à chaque instant peut mourir ?

Aussi, M. C. F., quel est le témoignage que nous rend notre conscience ? Ah ! autrefois plus fidèles peut-être, nous envisagions la mort sans crainte ; nous y pen-

sions sans inquiétude ; nous la voyions s'approcher avec joie ; nous hâtions notre délivrance par nos vœux, tous nos desirs étoient pour le Ciel ; aujourd'hui retenus par mille attaches secrètes, la seule idée de la mort nous trouble ; nous n'osons la considérer d'un œil fixe, nous en écartons jusqu'au moindre souvenir ; il nous importune et n'a plus rien pour nous que de triste et d'amer. Autrefois nous jouissions de la paix des enfans de Dieu ; nous avançons, nous courions dans ses voies ; la retraite, l'oraison, les exercices de la mortification chrétienne faisoient nos plus pures délices ; nous étions remplis d'une sainte ferveur, et, secondant notre zèle, ô mon Dieu ! vous répandiez sur nous l'onction la plus douce ; vous nous rendiez facile tout ce que l'amour nous faisoit entreprendre pour votre gloire. Aujourd'hui, toutes les pratiques de piété nous paroissent pénibles, ce n'est plus qu'un reste d'habitude ou de crainte qui nous soutient dans nos œuvres ; nous ne sentons point dans nous cet esprit qui les vivifie : et tant de relâchement, tant de tiédeur, tandis que nous pouvons être surpris à chaque instant, n'est ce donc pas assez pour nous faire trembler ?

Ecrivez, dit le Seigneur, en parlant à son Disciple bien-aimé, écrivez à celui

30 *Le mercredi des cendres.*

qui gouverne l'Eglise d'Ephèse, et dans sa personne, sans doute, à tous ceux qui se trouvent dans les mêmes dispositions que lui. *Angelo Ephesi Ecclesiae scribe* ; voici ce que dit le Seigneur : Je sais quelles sont vos œuvres, votre travail et votre patience ; je sais que vous avez souffert pour mon nom et que vous ne vous êtes pas découragé, *Scio opera tua* ; mais j'ai un reproche à vous faire ; et quel est il donc ce reproche, M. C. F. et avec tant de vertu en apparence, de quoi Dieu peut-il encore se plaindre ? Le voici : c'est que vous vous êtes relâchés de votre première charité, *Charitatem tuam primam reliquisti*. Et quel en sera le châtiment ? ames tièdes ; écoutez et frémissiez : si vous ne rentrez dans la pratique de vos premières œuvres, je viendrai bientôt à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place, *Movebo candelabrum tuum de loco suo*. Quel est le sens de ces paroles, M. F. et n'est-ce donc pas comme si Dieu nous disoit : je vous priverai de ma grâce, parce qu'elle n'a pas fructifié en vous ; je ne vous compterai plus au nombre de mes enfans ; vous n'aurez point de place dans mon Royaume ; vous n'aurez point de partage avec mes Saints ? Et craignez que ma colère n'éclate dans peu et ne vous surprenne lorsque vous y penserez le

moins, *Venio tibi et movebo candelabrum de loco suo.*

Quelle menace, ô mon Dieu ! qu'elle condamne notre présomption et notre lâcheté, et qu'elle fait bien voir qu'un cœur qui ne s'empresse pas à vous plaire et qui ne cherche pas à se rendre toujours plus pur, plus agréable à vos yeux, est un cœur que vous rejetez, parce qu'il est dès-lors indigne de vous, et qu'il abuse des momens que vous lui laissez. En effet, M. F. une ame lâche est-elle bien propre à glorifier le Seigneur ? Entret-elle dans les vues de Dieu, lorsqu'elle n'emploie pas les dons qu'il lui a faits à se rendre capable des vertus auxquelles elle auroit pu prétendre ? La vie lui a-t-elle été donnée pour une autre fin que pour l'employer à la plus grande gloire du Créateur, par un accroissement continué dans les vertus qui pouvoient lui convenir. Ah ! chaque jour nous impose une obligation nouvelle, et devoit nous conduire à un nouveau degré de perfection. C'est sans doute ce qui faisoit dire à St. Paul, quoiqu'il fut déjà dans des dispositions bien différentes de celles où nous sommes : je ne pense pas avoir atteint au but où je dois tendre ; mais mon unique soin est d'oublier ce que j'ai déjà fait pour m'avancer vers ce qui me reste à faire. Je cours sans cesse vers

le bout de la carrière, vers la récompense qui m'est préparée. Si St. Paul parloit ainsi, que devons-nous dire, nous qui sommes si tièdes et si imparfaits ; et quand nous le serions moins encore, nous flatterons-nous de rester long-temps au même état ?

Hélas ! que de réprouvés qui ont été enfin précipités dans les enfers, mais dont les progrès dans le péché qui les a perdus ont été moins sensibles que les nôtres ; ils ont eu, comme nous un temps de félicité et de ferveur ; peut-être même ont-ils été plus fervens et plus fidèles encore ; comme nous, ils se sont ralentis cependant, et il faut si peu de chose, ô mon Dieu ! pour retarder en nous les opérations de votre esprit, et pour y affaiblir l'impression de la grâce. Un désir déréglé, une passion immortifiée, une dissipation d'esprit, une aversion légère, un attachement trop vif, les ont conduits à des fautes plus considérables. La charité en a souffert, leurs passions se sont fortifiées ; elles ont préparé leurs chutes ; une occasion dangereuse les a trouvés foibles ; la mort les a surpris dans leur infidélité, et maintenant, rongés par les plus cuisans remords, ils sont forcés de convenir qu'un défaut de vigilance, que le relâchement a suffi pour les entraîner à leur perte.

Tel a été le sort de ces Vierges folles dont parle l'Évangile; elles ont négligé de se tenir prêtes pour l'arrivée de l'Époux; l'huile de la charité leur a manqué insensiblement; l'Époux est venu, et lorsqu'elles se sont présentées, elles n'ont entendu que ces paroles terribles: Je ne vous connois pas. Profitons de leur exemple, M. F. puisque c'est J. C. lui-même qui s'en sert pour nous instruire. Sortons de notre assoupissement; veillons, tenons-nous prêts; ranimons notre ferveur, recouvrons, par notre empressement, ce que nous avons perdu par notre indolence. Hâtons-nous, tandis qu'il est jour encore, après avoir marché en enfans dans les voies du Seigneur, parvenons, selon l'expression de l'Apôtre, à la plénitude de l'âge, à la maturité de l'homme parfait, au degré de sainteté auquel Dieu nous appelle: la nuit viendra où nous ne pourrons plus travailler au grand ouvrage de notre sanctification: peut-être cette nuit va-t-elle bientôt nous envelopper de ses ombres. Nous ne savons pas combien de temps il nous reste encore; et j'ajoute, en dernier lieu, que cette ignorance, que cette incertitude sur l'heure de notre mort, doit éclairer les justes sur la nécessité d'expier promptement leurs fautes, et de se purifier de plus en plus par les travaux de la pénitence.

Ici, M. F. qu'il me soit permis de vous rappeler aux égaremens de votre jeunesse, vous en avez gémi, il est vrai; Dieu vous a touché par sa grâce, vous êtes devenus plus fidèles, et j'en bénis le Seigneur; mais avez-vous pleinement satisfait à sa justice? Vous aviez contracté envers lui des dettes immenses, les avez-vous acquittées? Vous aviez outragé sa gloire, avez-vous fait ensorte qu'elle fut vengée autant qu'elle devoit l'être? Et quand bien même votre jeunesse n'auroit pas été marquée par des fautes grossières; quand vous jouiriez de l'avantage inestimable d'avoir conservé au milieu des dangers du siècle, l'innocence du Baptême, et le précieux trésor de la grâce, toujours seroit-il vrai qu'il vous échappe sans cesse de ces fautes que la foiblesse humaine fait commettre aux ames les plus justes? Vous n'êtes pas exempts de péché; si vous le disiez, vous vous séduiriez vous-mêmes, et votre orgueil déposeroit contre vous. Or, vous le savez, M. C. F. rien de souillé n'entrera dans le Royaume des Cieux; il faut donc que vos fautes, qui se multiplient à chaque instant, soient expiées dans ce monde ou dans l'autre; dans ce monde, où l'exercice de votre liberté donne du mérite à vos moindres actions; dans l'autre, où les châtimens seront plus rigoureux, parce

qu'ils n'auront pas été faits dans leur temps. Vous pouvez choisir maintenant entre ces deux voies d'expiation ; mais si la mort vous prévient au milieu de vos délais ; si elle vous prive, dans peu, de ce choix qui vous est si favorable, ah ! quel dommage n'en recevrez-vous pas ?

Pour vous le faire mieux comprendre, que ne puis-je vous découvrir, pour un instant, les abîmes où gémissent tant d'ames qui n'ont pas encore été trouvées dignes de prendre place au festin de l'Époux ? Que ne puis-je vous rendre visible un spectacle aussi terrible ? Elles soupirent, ces ames infortunées, après le moment de leur réunion à la Divinité, après le terme de leur délivrance... Elles gémissent, parce que leur exil a été prolongé, qu'elles ne saluent que de loin les promesses, qu'elles en sont séparées pour des années et peut être pour des siècles. Mais elles soupirent au milieu des flammes ; elles gémissent dévorées en quelque sorte par les impressions douloureuses que fait sur elles un feu vengeur qui expie lentement et comme à loisir, ce qu'une larme, ce qu'une aumône, ce qu'un jeûne, ce qu'une douleur bien légère, si on la compare avec la leur, auroit expié dans ce monde. Si Dieu leur donnoit un seul des instans que nous perdons par une vaine indul-

36. *Le mercredi des cendres.*

gence pour notre prétendue foiblesse ; par notre fausse délicatesse , je vous le demande , quel usage en feroient elles ?

Hé ! quoi donc attendrons-nous pour expier nos fautes que nous ayions presque oublié toute la suite de nos longs égaremens ; que ne les apercevant plus que dans l'éloignement , ils cessent de faire sur nous les mêmes impressions de crainte et d'horreur , et que nous les regardions comme effacés aux yeux du Seigneur , parce qu'il le seront en partie de notre souvenir ? Attendrons-nous que notre délicatesse , notre éloignement pour toutes les pratiques pénibles se soit accru par nos délais ; que l'âge ait diminué nos forces ; qu'il ne nous reste plus qu'une santé foible et languissante qui ne nous permette d'autre soin que celui de la ménager , de la soutenir et de la réparer ? Attendrons-nous ? . . . Hé ! M. F. à quoi m'arrêtois-je ? Attendrons-nous le moment imprévu qui doit terminer notre vie ? Ah ! profitons sans délai des instans qui nous restent pour embrasser les exercices de la pénitence , et pour la faire régner , non-seulement dans notre ame , mais dans les membres de notre corps , afin que , comme il a servi à l'iniquité , il serve à la justice.

Mais si Dieu , M. F. semblable à un père tendre qui châtie de sa propre main

l'enfant qui lui est cher, daigne prendre soin lui-même de nous purifier dès cette vie par le feu des tribulations ; ah ! que nos soins , que tous nos soins se portent alors à recevoir , avec la soumission la plus parfaite , les afflictions qu'il daigne nous ménager dans sa miséricorde. Que savons-nous si une occasion si précieuse , reviendra jamais ? que savons-nous même , dans le cas où nous la négligerions , si nous ne gémirions pas dans peu , mais trop tard , de n'en avoir pas profité ?

En un mot , ayons sans cesse présente à l'esprit l'idée de la mort , et à son flambeau , puisons toutes les clartés dont nous avons besoin. Ce qu'elle a de certain nous éclairera sur la certitude d'une autre vie , sur le détachement qu'exige la vie présente , sur les motifs de force et de consolation que la pensée de la mort offre à l'ame fidèle. Ce qu'elle a d'incertain nous éclairera sur la nécessité d'agir , comme si nous n'avions pour toute ressource que l'instant dont nous jouissons , et de vivre comme nous voudrions avoir vécu si nous touchions à nos derniers momens.

Dites-moi , M. C. F. et je finis par cette réflexion , qu'elle impression feroit sur vous le prodige qui frappa Baltassar , roi de Babylone , si dans ce moment vous aperceviez une main céleste qui traçât

sur les murs de ce temple, l'arrêt de votre mort, quel empressement n'auriez-vous pas à mettre ordre à votre conscience ? Hélas ! cet arrêt est peut-être écrit dans le Ciel pour un temps bien prochain, peut-être dans peu de jours, dans peu d'heures Dieu vous redemandera-t-il votre ame ? peut-être m'a-t-il chargé de l'annoncer à quelqu'un d'entre vous ? Mais si le terme est différé pour vous tous, M. F. ce que je demande au Ciel du plus profond de mon cœur, si le délai doit contribuer à votre salut, ah ! du moins n'abusez pas de la patience de Dieu à votre égard, et puisque nous ignorons l'heure de notre mort, n'en soyons que plus attentifs à veiller sans cesse sur nous mêmes, afin de pouvoir paroître avec confiance devant le Fils de l'Homme et en recevoir la récompense éternelle que je vous souhaite.

S E R M O N

POUR LE PREMIER DIMANCHE

D E C A R Ê M E.

Sur la Pénitence.

Convertimini , et agite pœnitentiam.

Convertissez-vous , et faites pénitence.

Ezech. 18.

QUI n'admirera , M. F. la bonté de notre Dieu , et l'étendue de ses miséricordes ? Régénérés dans les eaux du Baptême , nous avons oublié la grâce de notre adoption ; nous avons profané les mérites de J. C. ; nous avons foulé aux pieds le sang de la nouvelle Alliance : peut-être même plus d'une fois , admis au Sacrement de la réconciliation , avons-nous abusé des paroles de paix que nous ont porté ses Ministres ? plus d'une fois avons-nous violé les promesses que nous lui avons faites de lui être plus fidèles ? Ah ! s'il n'eût écouté que sa justice , il nous eût perdus pour toujours ; mais il est le Dieu bon , qui ne veut pas que le pécheur périsse. Si ingrats , si coupables , M. F. que vous soyez à ses yeux , votre ame lui est chère encore ; pour la sau-

ver ; il redouble ses instances ; il gémit au fond de votre cœur ; il élève la voix ; il me rend l'interprète de ses desseins sur vous , et vous appelle à la pénitence.

Mais, toujours ennemis de ce qui vous contraint, quels prétextes n'allez-vous pas opposer pour vous dispenser de la faire ? Toujours aveugles sur ce qui vous intéresse le plus , quelles illusions du moins n'allez-vous pas vous former pour en adoucir les trop justes rigueurs ? Détruire ces prétextes, pour vous faire mieux sentir la nécessité de la pénitence ; dissiper toutes ces illusions , en établissant les caractères qu'elle doit avoir pour être sincère : c'est ce qui fera le partage de ce discours.

Que manqueroit-il aujourd'hui à mon Ministère pour vous le rendre utile ? Le choix du sujet que je traite ; mais vous comprenez sans doute qu'il n'en est pas de plus important ; le zèle du Ministre qui vous parle ; ah ! je l'avoue , mon zèle n'est point ce qu'il devrait être. Avec plus d'ardeur , il auroit bien plus de force pour persuader : Cependant, M. F. quel qu'il soit, il dévore mon cœur ; et qu'y a-t-il que je ne fisse pour vous toucher ? que manque-t-il donc encore ? la disposition de votre ame. Ah ! du moins écoutez-moi , fixez votre attention ; il s'agit ici de tout pour vous, puisqu'il

s'agit de vous sauver. Mais ce qui nous est nécessaire par-dessus tout, ô mon Dieu ! c'est le secours de votre grâce. La grandeur de vos miséricordes nous le fait espérer ; et pour l'obtenir, nous l'implorons, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E.

Lorsque je viens, M. F. vous inviter à la pénitence, je ne parle pas seulement de celle qui afflige le corps. Je la prends ici, dans toute son étendue, pour celle qui tout à-la-fois change le cœur et mortifie les sens ; qui réunit et les actes extérieurs de satisfaction pour le péché, et la conversion intérieure qui en est l'ame. Mais, pour éluder à cet égard la loi que Dieu impose aux pécheurs, quels prétextes notre lâcheté ne nous suggère-t-elle pas ? Prétextes du côté de la pénitence, prétextes du côté de Dieu, prétextes pris de nous-mêmes ; voilà ce qu'il faut combattre pour lever tous les obstacles que les passions, qui nous captivent, peuvent mettre à notre retour. Premièrement, prétexte pris du côté de la pénitence ; elle est trop difficile : et moi, je réponds au pécheur qui s'y refuse, qu'elle est nécessaire, que cette nécessité absolue doit triompher de la difficulté qu'il y rencontre, et que si elle a ses peines,

42 *Le I. Dimanche de Carême.*

elle a aussi ses charmes et ses douceurs.

Tout la prêche à l'homme infidèle. Dieu y assujétit Adam après sa chute. Il a péché, et le repentir, les travaux, la douleur et les larmes, deviennent son partage ; ses malheureux enfans, souillés par le crime de leur père, sont soumis à la même loi. Ont-ils des fautes personnelles à expier, l'engagement qu'ils contractent à cet égard est plus indispensable encore, et les divines Ecritures le leur rappellent sans cesse ? Ici, ce sont les Prophètes qui leur ordonnent de revenir à Dieu dans le jeûne, dans le deuil, dans le cilice et dans la cendre ; là, c'est le Sage qui nous avertit que, si nous ne faisons pénitence, nous tomberons entre les mains du Seigneur. J'ouvre l'Evangile, et tantôt je crois entendre la voix de Jean-Baptiste qui, du fond d'un affreux désert, fait retentir les rives du Jourdain du son de ces paroles : *Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche ; tantôt c'est J. C. lui-même qui nous dit que, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. Ses Apôtres ne se répandent parmi les nations, que pour leur tenir le même langage. Enfin, les Pères de l'Eglise et l'Eglise entière, nous font envisager la pénitence comme un Baptême, laborieux il est vrai, mais qui est la seconde planche et l'unique ressource qui*

reste au pécheur après son naufrage.

Ainsi l'ont considérée cette foule innombrable de pénitens qui se sont succédés d'âge en âge. Lisez les livres Saints, parcourez, M. F. les annales du Christianisme, vous verrez des villes, des nations entières, s'empresser à fléchir, par la pénitence, le Dieu Saint que leurs crimes avoient irrité. Vous verrez les Israélites, à la voix de Moïse, crier vers le Seigneur, gémir sur leurs offenses, et n'obtenir le pardon de leur infidélité que par la force de leur repentir. Vous verrez les Ninivites, à la prédication de Jonas, ordonner un jeûne public, quitter leurs voies corrompues, et par de dignes fruits de pénitence, apaiser le Seigneur, dont le bras étoit levé pour les punir; vous verrez le Roi Prophète manger son pain avec la cendre, et mêler son breuvage avec ses larmes; Manassès, baiser ses fers et les recevoir comme la juste punition de ses iniquités; Théodose, tomber aux pieds d'Ambroise, frapper son front, arroser la terre de ses pleurs, et se soumettre, aux yeux de tout son peuple, à la loi qui lui est imposée. Vous verrez, dans les beaux jours de l'Eglise, des Anachorètes peupler les montagnes et les déserts, fuir le monde qui les avoit séduits, et étonner l'univers par les pieux excès de leurs austérités. Qui les con-

traignoit à ces saintes rigueurs ? la nécessité de faire pénitence, la pensée toujours présente des péchés qu'ils avoient commis, et de l'obligation indispensable où ils étoient de les réparer, le souvenir des biens qu'ils avoient perdus, et celui des supplices auxquels la justice du souverain Etre les avoit condamnés.

Mais vous, M. F. qui trouvez la pénitence trop difficile, avez-vous donc moins à craindre qu'eux tous ? et vous est-elle moins nécessaire, à vous qui avez abusé de tous les dons que le Seigneur vous a faits ; à vous, dont les premiers pas ont été des chutes, dont les crimes se sont multipliés avec les années ; dont la vie n'est qu'un tissu d'infidélités plus ou moins sensibles, mais, hélas ! toujours trop réelles. Ah ! quelque difficile que la pénitence puisse vous paroître, opposez cette difficulté qui vous effraie, opposez-la à la perte de votre salut. Comparez ce qu'il vous en coûteroit aujourd'hui pour vous convertir et expier vos fautes, à ce qu'il vous en coûtera un jour pour ne pas avoir profité du temps qui vous est donné ; descendez en esprit dans les enfers ; voyez-y des yeux de la foi la place que vos déréglemens vous y ont déjà marquée, et méditez la rigueur des tourmens qui vous sont réservés pour toujours, si vous mourez impénitens. O

enfer ! ô éternité ! nous permettez vous encore de trouver trop amères les larmes et les austérités de la pénitence ?

Hé ! devrait-elle donc vous paroître si pénible, à vous qui gémissiez depuis si long temps sous le poids de vos iniquités ? elles sont pour vous comme un fardeau que vous ne pouvez plus porter ; elles vous ont rempli de trouble, et vos plaisirs mêmes vous sont devenus à charge : votre conscience vous livre de continuel assauts ; elle nourrit dans votre ame un ver qui la ronge et la dévore. De tous côtés vous ne découvrez que des causes d'horreurs et des sujets de tristesse ! que votre condition est déplorable ! Vous avez perdu votre ame ; vous êtes sous l'esclavage du démon ; le monde vous joue ; vos passions vous tyrannisent ; l'idée de la mort, toujours prête à vous surprendre, vous effraie ; la pensée d'un avenir, qui ne sera que trop présent un jour, vous accable. Dieu lui-même vous châtie dans sa colère ; il appesantit sa main sur vous, et dans cet état, pouvez-vous bien encore vous plaindre de l'amertume du remède qui vous est offert ? Hélas ! vous en convenez vous-même dans mille instans, vous le dites tous les jours ; qu'ils sont heureux, ceux qui ont enfin secoué le joug de leurs passions ; qui ont fait un éternel divorce avec le

monde et les vains plaisirs ; qui vivent sous l'empire du Seigneur, et ne se souviennent de leurs fautes que pour le contraindre à les oublier : n'aurez-vous donc jamais la force de les imiter ?

Ah ! qu'il est bien vrai que , comme le dit Tertullien , la pénitence est la félicité de l'homme pécheur ; c'est elle qui va vous rendre la paix et le calme de la conscience ; cette paix qui surpasse tout autre sentiment , tout autre bien , et sans laquelle il ne peut y avoir nul bien , nul vrai plaisir pour vous. C'est elle qui va vous remplir de la joie du St. Esprit , joie ineffable que vous goûterez jusques dans vos larmes ; par elle , vous vous sentirez soulagé , consolé. Vous trouverez , comme St. Augustin , le plaisir le plus doux à renoncer à tout ce qui vous avoit charmé. Dieu répandra sur vos peines toute l'onction de sa grâce , et elles vous seront d'autant moins sensibles que votre pénitence sera plus austère. C'est elle enfin qui vous fera rentrer en grâce avec le Seigneur ; qui vous mettra à couvert de la rigueur de ses jugemens , et qui le forcera , pour ainsi parler , à changer l'arrêt qu'il avoit porté.

O pénitence ! ô vertu salutaire ! de quels avantages n'êtes-vous donc pas la source , et quels charmes ne nous offrez-vous pas ? Vous brisez les liens du péché ;

vous guérissez les plaies qu'il a faites à notre ame ; vous y rétablissez l'image de la Divinité qu'il y avoit effacée ; vous nous ouvrez les trésors de la grâce et les portes du Ciel qu'il nous avoit fermées ; vous ranimez l'espérance de ceux que leur chute avoit abattus.

O mon Dieu ! nous ne dirons donc plus qu'elle est trop pénible ; c'est votre joug, et pour vous plaire, nous voulons le porter tout entier. Votre amour va nous le rendre doux et facile. Seigneur, voyez nos désirs ; que votre secours soulage enfin notre foiblesse : grand Dieu, terminez le combat que la nature forme en nous ; fixez nos résolutions ; rompez nos chaînes ; délivrez-nous de nos crimes et que nous ne trouvions plus de douceur qu'à les réparer.

Ah ! M. F. qui, peut-être dans ce moment, éprouvez les impressions de la grâce, au nom de J. C., au nom de celui qui vous les a méritées, ne souffrez pas qu'elles vous deviennent inutiles. Quittez les soins qui vous agitent ; renoncez à des plaisirs qui ont fait jusqu'ici votre tourment ; cessez d'être malheureux dans ce monde, et de vouloir l'être dans l'autre pour toujours ; armez-vous de force, et ne cherchez plus de nouveaux prétextes à votre impénitence.

Car, hélas ! tels sont encore les obsta-

cles que le pécheur oppose, des prétextes du côté de Dieu : il ne veut pas, dit-on, nous perdre sans ressource, et il sera toujours temps de retourner à lui. O mon frère, c'est parce qu'il ne veut pas vous perdre, qu'il exige que vous profitiez sans délai de ses miséricordes. Dieu ne dit pas que, parce qu'il est bon, il vous laisse tout le temps que vous pouvez désirer pour pécher ; mais il vous dit que s'il dissimule vos fautes, s'il prolonge vos jours, c'est uniquement pour vous rappeler à la pénitence ; il vous avertit de le chercher tandis que vous pouvez le trouver encore, de ne pas différer de vous convertir à lui ; il accable de tout le poids de sa malédiction celui qui, selon l'expression du Sage, pèche en espérance.

Hé ! quelle espérance, quelle confiance, M. F. que celle qui n'aboutit qu'à tenter Dieu et à fomenter l'impénitence de l'homme ! Quelle confiance, qui n'oppose aux bontés du souverain Etre que la plus noire ingratitude ! injustes que nous sommes, abuserons-nous toujours de ce qu'il y a dans ses voies de plus touchant par rapport à nous ? Quoi ! parce que Dieu est bon, faudra-t-il que vous en deveniez plus coupables ? ah ! sa bonté doit être le plus pressant motif de votre repentir, et si vous ne répondez pas à cette

cette

cette bonté si attrayante pour vous, c'est le mépris que vous en faites qui doit vous alarmer davantage.

Pécheur qui vous séduisez vous-même, vous prétendez qu'il sera toujours temps de retourner au Seigneur. Mais, savez-vous au juste quelles sont les bornes de votre vie ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Ecoutez ce que vous dit le Prophète : Dieu rompra ce pacte ; il détruira cette alliance trompeuse, et vous vous apercevrez trop tard que vous ne vous êtes appuyé que sur le mensonge. Ignorez-vous d'ailleurs que, comme le dit Saint Bernard, le péché qui n'est pas effacé par la pénitence est comme un abîme qui attire un autre abîme, que l'entendement s'obscurcit de plus en plus, que les passions deviennent toujours plus vives, la chair plus rebelle, la volonté plus foible ? Comment donc pouvez-vous espérer d'avoir un jour plus de force pour vous convertir et pour embrasser les exercices de la pénitence ? Quoiqu'il en soit, M. F. de cette conversion, de cette pénitence, que vous renvoyez à l'avenir, vous êtes du moins contraint d'avouer que vous multipliez vos péchés dans l'espérance que Dieu vous fera la grâce de vous en repentir un jour ; en vérité, n'est-ce pas-là vous jouer de Dieu et de vous-mêmes ? Montrez-moi, dans

le détail de vos affaires temporelles, une seule action que vous ayez faite dans la ferme espérance de vous en bien repentir. O hommes ! ne serez-vous donc si aveugles et si inconséquents que lorsqu'il s'agira de Dieu et de votre salut ?

Hé quoi, Seigneur ! faut-il ici tant de délibérations, tant de délais ; devons-nous craindre si fort de nous rapprocher de vous ? N'est-ce pas-là notre plus précieux avantage, notre unique intérêt ? Et que nous resteroit-il, ô mon Dieu ! si nous venions à vous perdre pour toujours ? Ah ! puisque vous daignez encore user de bonté à notre égard, nous ne laisserons pas échapper le moment précieux que votre miséricorde nous a ménagé.

Cependant vous balancez, M. F. hé ! qui peut vous arrêter ? Est-ce maintenant la justice de Dieu qui vous retient, et vous en ferez-vous un nouveau prétexte pour demeurer impénitent ? Direz-vous comme Caïn : Mon iniquité est trop grande pour pouvoir en obtenir le pardon ? Dieu a détourné de dessus moi ses regards ; je ne puis rien sans le secours de sa grâce, et sa grâce me manque, parce que j'y ai été trop long-temps infidèle. Ah, mon frère ! vos péchés quelques grands, quelques nombreux qu'ils soient, ne sont pas encore montés

à leur comble, si vous n'y ajoutez pas le plus affreux de tous les crimes, qui est le désespoir. Quelle injure ne feriez-vous pas à votre Dieu, à ce Dieu dont la miséricorde surpasse la justice, dont les pensées sont des pensées de paix, et qui ne demande qu'à vous pardonner; à ce Dieu qui s'attendrit sur nous comme un père sur ses enfans; qui est venu appeler, non les justes, mais les pécheurs; qui ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Ah! c'est lui qui, d'un Roi homicide et adultère, fait un Roi pénitent; qui a jeté sur Pierre un regard favorable; qui, de Paul, persécuteur, a fait un Apôtre; qui a justifié le publicain accablé sous le poids de ses iniquités; qui a pénétré des sentimens les plus vifs de componction et de douleur une pécheresse publique, et en a fait une amante fidèle.

Sa grâce vous manque, dites-vous? quel est ce langage, M. F.? Quoi! Dieu veut que vous quittiez le péché, et vous seriez contraint d'y persévérer; il vous ordonne de retourner à lui, et il refuseroit son secours sans lequel vous ne pouvez obéir à ses préceptes; il vous fait un devoir indispensable de la pénitence, et il vous rendroit impossible l'obéissance à sa loi. Est-ce un Dieu ou un Tyran que vous adorez?

frère ! c'est une idole que vos passions vous ont faite.

Sa grâce vous manque. Ah ! il a donc mis le sceau à ses vengeances ? Il ne vous abandonneroit pas entièrement s'il vouloit encore vous sauver. C'en est donc fait, il vous a frappé d'anathème ; votre sort est décidé ; le Ciel vous est fermé pour toujours ; l'enfer est votre partage ; vous n'êtes plus qu'un réprouvé. Grand Dieu ! et vous ne frémissez pas ? et vous ne retombez pas avec horreur sur vous-même ? et vous pouvez encore soutenir la lumière du jour ? et vous ne demandez pas à la terre qu'elle s'ouvre pour vous engloutir dans son sein ? et c'est cette idée fatale qui vous console, qui vous rassure, que vous aimez à faire valoir comme une excuse à votre impénitence ? Encore une fois, que votre passion vous rend insensé !

La grâce vous manque, ah, mon cher frère ! que de preuves qu'elle ne vous manque pas ! Rentrez dans votre cœur : ces alarmes, ces remords que vous éprouvez, ces inquiétudes qui vous déchirent, ce mécontentement secret que vous ressentez jusque dans les plaisirs et les joies du monde, ce vuide affreux qui succède à leur ivresse, ces peines que Dieu vous ménage, ces coups réitérés dont il vous a frappé, ce reste de foi qui vous amène

dans nos Temples , ces sollicitations si vives , si pressantes , que peut-être même Dieu forme en vous dans cet instant , ne sont-ce pas là des grâces ? Hélas ! tout parle autour de vous des faveurs spéciales dont Dieu vous comble. Ingrat ! vous êtes le seul qui ne vous en aperceviez pas. Comment donc osez-vous dire que la grâce vous manque ? Ah ! c'est que vous en voudriez une qui triomphât de vous , malgré vous-même , qui aplaît devant vous toute difficulté , qui ne vous laissât aucun obstacle à vaincre , aucune opposition à surmonter ; et ce n'est pas ainsi que Dieu a résolu de vous sauver. Ce n'est pas à votre liberté qu'il en veut , c'est à votre cœur. Ce n'est pas pour vous contraindre qu'il agit sur vous , c'est pour vous attirer , vous amollir , vous toucher ; il vous aidera à lui faire le sacrifice qu'il exige , car vous ne pourriez pas le faire sans lui ; il vous rendra douce la pénitence que vous lui devez ; mais pour vous y résoudre , pour l'entreprendre , pour briser vos fers , il faut qu'il vous en coûte , et vous ne devez pas vous attendre à être victorieux sans avoir combattu. C'est ainsi qu'Augustin fut vainqueur , et c'est au même prix que vous est réservée la victoire.

Ne dites donc plus que la grâce vous manque ; mais dites plutôt que c'est vous

54 *Le I. Dimanche de Carême.*

qui faites violence à Dieu pour vous perdre , tandis qu'il fait tous ses efforts pour vous sauver ; dites encore , j'y consens , que votre résistance opiniâtre , que votre infidélité continuelle , et marquée d'un caractère si noir , affoiblissent cette grâce de jour en jour. Mais reconnoissez en même temps que c'est une raison de plus pour profiter avec empressement de celle qui vous reste , et puisque nous avons du moins la grâce de prier , redoublons nos gémissemens , crions vers le Seigneur. Du fond de l'abîme où nous sommes , disons-lui , et dites-lui avec moi , dans l'amertume de votre cœur ; Ô mon Dieu ! il est vrai , j'en ai fait assez pour lasser votre miséricorde , si elle n'étoit pas infinie ; mais je sais combien elle est grande envers ceux qui ont recours à vous ; je sais que quelque irrité que vous soyez , au milieu même de votre colère , vous vous souvenez toujours de votre clémence ; je sais que vous êtes mon Dieu , le Dieu qui nous sauvez. O mon Dieu ! ayez donc pitié de moi , effacez mes iniquités , je les reconnois devant vous , et j'en conçois toute l'énormité. C'est un nouveau Bap-tême que je vous demande ; lavez-moi comme avec l'hysope , et mon ame recouvrera cette première blancheur , ce premier éclat qu'elle a perdu ; mes os ,

troublés par la violence des maux que le péché m'a faits, reprendront leur première vigueur et tressailleront d'allégresse, ma langue publiera vos louanges, j'instruirai les pécheurs des prodiges de bonté que vous aurez opérés en moi. Frappé de ces merveilles, ils vous béniront, ils vous offriront avec moi, non pas de vains holocaustes, mais le sacrifice de leur cœur. Vous ne rejeterez pas, Seigneur, ce cœur brisé, ce cœur contrit et humilié, vous ne vous rendrez pas sourd à ma voix, ce n'est pas moi seulement qui vous prie, c'est J. C. c'est votre fils, c'est son sang adorable qui vous prie en moi et pour moi.

Ah, M. F. ! puisque ce sang a été répandu pour nous, espérons ; il ne nous sera pas inutile si nous voulons en recueillir les fruits, tout nous y invite : déjà il ne vous reste plus de prétextes du côté de la pénitence ni du côté de Dieu. Mais, hélas ! n'en trouverez-vous pas encore en vous-mêmes ?

Ma situation m'embarrasse, dites-vous, je suis dans des circonstances délicates, dans des occasions critiques qui ne me permettent pas de quitter de certaines habitudes, de rompre de certains engagements criminels, et de faire pénitence, sans renoncer au monde, à mon état, à ma fortune et à tous les avan-

tages que je possède au milieu du siècle.

Si ce que vous objectez est vrai, M. F. si les circonstances sont telles que la pénitence et votre salut vous deviennent comme impossibles en restant dans l'état où vous êtes, ah ! sans doute, il faut tout entreprendre pour vous sauver ; fuyez le monde dès qu'il ne peut que vous perdre ; sacrifiez vos biens, vos honneurs, votre crédit, dès que ces choses sont devenues pour vous un sujet de perte presque inévitable ; coupez la main, retranchez le pied, arrachez l'œil qui vous scandalise ; il vaut mieux entrer dans le Royaume des Cieux sans titres, sans dignités, sans richesses, que d'en être exclus pour toujours, après avoir été riche, élevé et puissant sur la terre. Hé ! le salut ne mérite-t-il pas bien tous les sacrifices que vous pourriez lui faire ? Lui seul peut vous tenir lieu de tout le reste, et bien au-delà ; rien, au contraire, ne peut vous tenir lieu du salut si une fois vous l'avez perdu.

Mais, d'un autre côté, si vous êtes dans la situation où Dieu vous veut, et où lui-même vous a placé, pourquoi seroit-elle un obstacle à votre changement ? Est-il donc nécessaire pour que vous fassiez pénitence, que vous alliez

vous ensevelir dans un désert ? Ne peut-on être pénitent au milieu du monde ? David l'a été sur le trône. Elevez-vous au-dessus du respect humain, méprisez les vains discours des hommes, livrez-vous hautement et sans crainte à tout ce que la Religion exige de vous ; et vous ferez taire la critique, vous confondrez les libertins, vous ferez cesser le scandale que vous causiez aux foibles, vous consolerez les hommes sages et vertueux, et parmi les mondains eux-mêmes vous forcerez ceux qui vous connoîtront, à vous louer, à vous estimer, et peut-être à vous imiter.

En ai-je dit assez, M. F. et me reste-t-il encore quelque prétexte, quelque illusion à combattre ? Hélas ! il en est une la plus dangereuse de toutes, et qui suffiroit seule pour arrêter tout le fruit du zèle que m'inspire le désir de votre salut ; c'est celle qui vous feroit croire, M. F. que ce n'est point à vous que ce discours s'adresse, et que vous n'êtes pas de ces pécheurs qui ont besoin de conversion et de pénitence.

Hé quoi donc ! Êtes-vous en effet de ces ames timorées que l'ombre du péché effraye, qui pèsent toutes leurs actions au poids du sanctuaire, qui ne connoissent d'autre règle que la loi du Seigneur, d'autre bien que celui de lui plaire,

58 *Le I. Dimanche de Carême.*

d'autre mal que celui de l'offenser ? Ou plutôt n'êtes-vous pas de ces personnes qui ne s'effrayent de rien , qui ne se font aucun scrupule de violer , sous de vains prétextes , les lois de Dieu et de son Eglise , qui ont toujours mille raisons apparentes que leur passion leur fournit pour justifier leur conduite , qui se font mille règles particulières pour autoriser leurs désordres , qui se reposent sur l'exemple du grand nombre , qui se rassurent sur ce qu'elles ne donnent pas dans de grands excès , dans des excès honteux , même au jugement des hommes , qui se partagent entre les exercices de la Religion et les amusemens du siècle , et passent successivement des uns aux autres ; le matin dans nos Temples , et le soir sur nos théâtres ou dans les assemblées profanes ? Ah ! dès lors , aveuglés comme vous l'êtes par les préjugés du monde , comment pouvez-vous dire que vous n'avez pas besoin de pénitence ? Mais examinez-vous devant Dieu , et vous verserez sur vos égaremens les larmes les plus amères.

Je demande , en second lieu , êtes-vous de ces personnes qui dans leur piété sont douces , compatissantes , charitables , bonnes , indulgentes sur les foiblesses de leurs frères ? Ou bien n'êtes-vous pas , en genre de piété , de ces caractères

difficiles, chagrins et bizarres, intraitables, qui font le supplice des autres et leurs propres tourmens ?

Je demande encore, avez-vous un esprit vraiment humble, qui ne cherche point les préséances, qui ne s'offense point, qui ne s'irrite point d'un manque d'attention et de déférence ; car, enfin point de christianisme sans humilité ? Avez-vous un esprit humble, c'est-à-dire, M. F. n'êtes-vous pas de ces personnes qui, en matière de Religion, se piquent d'une prétendue force d'esprit, veulent juger, décider, prononcer, qui s'élèvent contre toute autorité légitime, ou qui se la figurent à leur gré, et qui donnent toujours de prétendues raisons de leur infidélité ?

Je demande enfin, n'êtes-vous pas de ceux qui, dans leur dévotion, mêlent trop de délicatesse, trop de facilité à satisfaire leurs goûts et leurs penchans, comme si l'on pouvoit être chrétien et mener une vie aisée, sensuelle et commode ; de ceux qui n'ont pas répondu aux grâces du Seigneur et qui, au lieu de croître sans cesse en charité et en vertu, deviennent de jour en jour plus tièdes, plus lâches et plus foibles ?

Hé, M. F. avec des dispositions aussi contraires au salut, à qui donc renverrons-nous la pénitence, si nous ne nous

croyons pas obligés de la faire ? sera-ce à ces ames fidèles , à ces vierges pures que déjà on a vu mourir dès leur plus tendre jeunesse au monde et à elles-mêmes , et dont la vie est une mort continuelle ? Sera-ce à ces héros du christianisme , à ces Solitaires , à ces Religieux fervents qui se renferment dans les cloîtres ? Ah ! les plus justes d'entr'eux la font cette pénitence que vous rejetez. Les plus grands Saints l'ont faite. Sans cesse ils s'accusoient devant Dieu , ils châ-tioient leur corps , ils domptoient leurs sens et croyoient toujours avoir de nouvelles foiblesses à pleurer et de nouvelles fautes à expier. Et nous , pécheurs , nous prétendrons encore ne pas avoir besoin de pénitence et de conversion ? Ah , M. F. cessons de tromper nos ames , comme parle le Prophète : N'attendons pas au dernier jour à recevoir la véritable lumière qui doit dissiper notre aveuglement et confondre tous nos vains prétextes. Alors J. C. s'élèvera contre le pécheur impénitent. Alors sa croix , brillant du plus vif éclat , ne laissera plus aucune excuse aux ames lâches et foibles ; regarde , dira le Sauveur du monde , regarde l'instrument de ton salut ; vois ce qu'il m'en a coûté pour réparer tes offenses , et ce qu'il devoit t'en coûter à toi-même pour les expier. Regarde ce

calice dont j'ai bu toute l'amertume ,
ces épines qui ont couronné mon front ,
ces fouets qui ont déchiré mon corps ,
ces clouds qui ont percé ma chair , ces
plaies qui ont fait couler mon sang.
N'ai-je donc tant souffert que pour au-
toriser ta mollesse ? Souviens-toi de mes
humiliations , de mes douleurs , de mes
larmes , et oppose-les à tes vanités , tes
joies et tes plaisirs. Membre délicat sous
un chef couronné d'épines , va donc
expier , par des supplices éternels , ce
que tu ne voulois pas effacer dans le
temps par tes austérités et par tes pleurs.
Prévenons , M. F. un arrêt si terrible ;
faisons pénitence , puisqu'enfin elle est
d'une nécessité indispensable pour nous ;
mais surtout , apprenons à la bien faire ,
c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lors même que l'on semble recon-
noître combien la pénitence est néces-
saire ; que d'illusions ne forme-t-on pas
pour en adoucir la rigueur ? Illusions
déplorables , que je ne puis mieux dé-
truire qu'en établissant les véritables ca-
ractères que la pénitence entraîne après
elle , et qui consistent à détester le péché ,
à le quitter , à le réparer.

Premier caractère : la douleur et la

62 *Le I. Dimanche de Carême.*

haine du péché. Non , M. F. pour se convertir et faire pénitence , ce n'est pas assez , comme se le figurent tant d'hommes que nous voyons se disposer froidement à se reconcilier avec Dieu , ce n'est pas assez de se présenter devant ses Ministres et d'avouer qu'on a péché ; il faut encore en gémir dans l'amertume de son cœur , il faut en concevoir la douleur la plus vive , il faut haïr , détester les fautes qu'on a commises ; haine qui doit être surnaturelle dans son principe comme dans ses motifs : car , prenez garde , M. F. puisqu'elle nous justifie aux yeux du Seigneur , ce n'est pas la nature qui doit l'opérer dans notre ame , c'est la grâce ; elle doit être non l'ouvrage de l'homme , mais celui de l'Esprit Saint , qui vient habiter en nous. Que conclure de là : que nous ne devons rien faire de notre côté pour l'obtenir ? Ah ! ce seroit le moyen le plus sûr de ne l'avoir jamais. La haine du péché est un don , un don purement gratuit , puisqu'il s'en faut bien que nous l'ayons mérité ; mais , comme tous les autres dons surnaturels , elle s'obtient par la prière. Il faut donc la demander , la demander avec instance comme ne pouvant l'avoir de nous-mêmes. Il faut , avant de s'approcher du tribunal de la réconciliation , s'abaisser , se prosterner devant Dieu , lui dire avec

le Prophète Jérémie : convertissez-moi , Seigneur , et je serai converti ; faites-moi haïr le péché , ah ! je ne dis pas comme vous le haïssez vous-même ; je ne dis pas , autant que ces intelligences pures , qui , environnées de vos plus vives clartés et brûlant de vos feux , partagent toute l'horreur qu'il vous inspire ; je ne dis pas même autant que les Saints qui règnent avec vous dans le Ciel ; mais du moins autant qu'il est possible de le haïr sur la terre , et que je le déteste par des motifs dignes de vous.

Hélas ! il est vrai ; il m'a fait perdre la paix de l'ame. A sa suite sont venus les remords , les alarmes , les désirs inquiets et toujours renaissans , le trouble des passions , l'indigence , la maladie , la honte et l'infamie. Mais , Seigneur , ce n'est pas-là maintenant ce qui m'afflige , j'ai perdu le Ciel , j'ai mérité l'enfer , j'ai bravé votre justice , j'ai lassé votre clémence , je me suis rendu votre ennemi , je vous ai outragé , vous qui êtes un Dieu si bon , si digne d'être aimé , vous , Seigneur , qui m'avez créé , qui m'avez racheté. O péché ! offense de mon Dieu , à ce seul trait , je ressens toute la haine que tu dois m'inspirer.

Si elle est vraie cette haine , M. F. elle doit être universelle , elle doit s'étendre sur toutes nos fautes , et princi-

04 *Le I. Dimanche de Carême:*

palement sur celles par lesquelles nous avons offensé Dieu mortellement. Ah ! peut-on haïr le péché comme un outrage fait à Dieu , et conserver dans son cœur une affection dérégulée pour quelque objet que ce puisse être ? Le motif est le même à l'égard de tout ce qui déplaît souverainement à Dieu , qui blesse l'honneur de Dieu , qui est envers Dieu une souveraine injustice , une affreuse ingratitude , et si nous faisons en cela quelque distinction secrète , si notre cœur ne renonce à un penchant illicite que pour se livrer tout entier à une autre passion , qui lui est plus chère encore , alors le motif qui excitoit notre repentir est un motif tout humain , nous ne revenons point à Dieu de toute notre ame , et la haine que nous ressentons pour le péché n'est pas universelle , parce qu'elle n'est en effet qu'illusoire.

Je dis plus , M. F. dans un cœur vraiment contrit cette douleur , cette haine du péché doit être souveraine , c'est-à-dire , au-dessus de tout autre sentiment de haine et de douleur. Il faut que je sois plus touché de l'offense de mon Dieu et de la perte de sa grâce , que je ne le serois de la perte de tous les biens que le monde estime le plus. Il faut que je déteste le péché plus que tous les maux que les enfans du siècle

ont le plus en horreur. Eh ! quel mal peut lui être comparé ? Ah ! pour en bien juger , M. F. considérez les effets qu'il a produits. C'est lui qui a précipité les Anges rebelles dans les plus profonds abîmes , qui a fait perdre à nos premiers Pères les avantages dont ils jouissoient dans l'état d'innocence , et qui en a privé leur postérité ; c'est lui qui a troublé les desseins du Très-Haut , et défigurés ses ouvrages ; qui , après avoir enlevé à l'homme ses plus beaux droits , a ôté à la nature entière ses plus doux attraits ; c'est lui encore qui a préparé ce lieu de désespoir et d'horreur , cet étang de feu et de souffre , ces peines éternelles , tous ces tourmens affreux , dont les plus cruels supplices qu'on peut endurer sur la terre ne sont pas même une foible peinture. Mais surtout , voyez ce qu'il a opéré sur la personne d'un Dieu Sauveur , d'un Dieu fait homme pour le réparer. Prenez le crucifix en main , fixez vos regards sur cette tête couronnée d'épines , sur ce côté ouvert , sur ces mains et ces pieds percés , sur ce corps tout sanglant , ce corps adorable victime de la mort. Voilà ce que le péché a fait à mon Dieu , ce Dieu fait homme pour moi. Ah ! quelle douleur , quelle haine sera donc égale à celle dont il doit me pénétrer ? Ah ! qui me donnera pour le

pleurer, je ne dis plus seulement des larmes, comme en demandoit Jérémie, mais des larmes de sang ?

Cependant est-il nécessaire pour que notre douleur soit souveraine qu'elle éclate en gémissemens, qu'elle nous fasse répandre des pleurs ? Je sais, M. F. qu'il est des cœurs naturellement froids, tranquilles, incapables de ces mouvemens sensibles, qui ne sauroient s'attendrir et qui n'ont jamais connu la douleur de pleurer ; mais vous qui vous faites gloire d'avoir un cœur si tendre, qui faites paroître tant de délicatesse, de sensibilité dans les passions déplorables qui vous affectent, vous qui êtes si affligé des plus petits événemens qui leur sont contraires ; ne serez-vous donc insensible que sur ce qui devrait uniquement vous intéresser et vous toucher ? Ah ! ce que je sais aussi, c'est que toutes les pénitences, toutes les conversions que l'Écriture semble nous donner pour modèles se sont produites au dehors par les soupirs, les gémissemens et les larmes. Au milieu des ombres de la nuit, David baigne son lit de ses pleurs, et il ne peut se consoler de ce qu'il a offensé son Dieu. St. Pierre, rempli d'une confusion salutaire, pleure amèrement son péché. Le publicain se frappe la poitrine et n'ose lever les yeux vers le Ciel. Mag-

Hélène, prosternée aux pieds de son Sauveur, les arrose de ses larmes. Ce que je sais, c'est que la vraie douleur, la contrition, ce brisement du cœur que produisent en nous la haine du péché et le repentir de l'avoir commis, ne s'expliquent point froidement, et qu'une conversion sincère a toujours, dans ses premiers momens, quelque chose de si vif, de si marqué, qu'il n'est guère possible de s'y méprendre. Ainsi l'ont conçu tous les saints Docteurs, c'est-à-dire, nos guides et nos maîtres dans les voies du salut. Lorsque je vois un pénitent fondre en larmes, disoit St. Cyprien, ah ! je sens alors que Dieu lui pardonne. Si vous ne pleurez pas, disoit S. Bernard, c'est que vous ne sentez pas les plaies que le péché a faites à votre âme. Hélas ! les plus justes versent des torrens de larmes à la vue de leurs misères, et nous, Seigneur, nous retournons à vous avec tant de sang froid, nous ne mettons même pas dans notre conversion la plus petite partie de ces sentimens si tendres, si passionnés, de ces mouvemens si ardens, si impétueux, que nous avons mis dans nos égaremens. Ah ! c'est-là ce qui afflige le plus les Ministres zélés, et ce qui rend, dans le tribunal de la pénitence, notre ministère si pénible. Vos péchés fussent-ils plus grands en-

68 *Le I. Dimanche de Carême.*

core, nous serions rassurés et nous attendrions tout de la miséricorde de notre Dieu, si vous saviez les pleurer; mais, lorsque nous vous voyons presque indifférens dans le récit de vos crimes, sans émotion, sans autre trouble que celui peut-être qu'excite en vous une fausse crainte, une honte toute humaine, comment ne tremblerions-nous pas? O mon Dieu! voyez d'un œil de compassion le triste état où l'habitude du péché nous réduit, amollissez la dureté de notre cœur, rendez-le flexible aux saints mouvemens de la grâce, attendrissez-le, brisez-le par des sentimens de componction et de douleur. Déjà, Seigneur, il s'ouvre aux impressions que vous y formez et ne veut plus se laisser guider que par elles. O vous donc que maintenant je déteste! sources, occasions, objets de mon péché; fuyez, éloignez-vous de moi; je ne trouverai plus de douceur que dans mes larmes. *Recedite à me; amarè flebo.* Trop long-temps vous m'avez tenu séparé de mon souverain bien; trop long-temps vous m'avez privé de son amour et des chastes douceurs qui l'accompagnent: laissez-moi regretter à loisir une perte que mes larmes seules peuvent réparer. *Recedite à me; amarè flebo.*

Tel est aussi, M. F. le second caract;

tère de la Pénitence : le renoncement au péché, la séparation de ce qui peut nous y conduire ; renoncement total, séparation d'esprit et de cœur, en sorte que nous formions la résolution de ne plus commettre les fautes que nous pleurons, non pas une résolution vague, incertaine, qui ne fasse que suspendre nos désordres les plus apparens ; mais une résolution fixe, déterminée, qui porte également sur tous les objets qu'il faut retrancher et n'en excepte aucun, une résolution si ferme, si inébranlable, que nous soyons prêts à tout sacrifier plutôt que d'y être infidèles, une résolution si prompte, si efficace, qu'à l'instant même nous quittions tout ce qui pourroit nous engager de nouveau dans les liens que nous nous efforçons de rompre.

Vous le savez, M. F. ce sont surtout les effets qui prouvent la sincérité de notre repentir, et la pénitence est vaine, dit Tertullien, lorsqu'on ne voit aucun changement dans nos mœurs. Hé quoi ! balance-t-on à quitter ce que l'on craint, à éviter ce que l'on déteste ? Balance-t-on à écarter le glaive qui peut nous percer, à renverser la coupe qui peut nous empoisonner ; à secouer l'étincelle qui peut allumer sur nous ou autour de nous le plus cruel incendie ? Si donc

vous craignez , vous laissez , vous détestez le péché , vous allez rompre pour toujours avec ce qui pourroit encore en faire naître pour vous des occasions funestes.

Hé bien , M. F. interrogez-vous donc vous-mêmes , et voyez ce qu'il faut retrancher , ce qu'il faut quitter ? Vous , cœur trop tendre et trop susceptible de penchans déréglés , c'est cet objet dont les artifices et les charmes vous ont séduit ; ce sont les faux amis dont les conseils vous corrompent , et qui vous font partager tout à-la-fois leur irrégion , leurs plaisirs et leurs crimes ; ce sont ces livres , ces spectacles qui , en intéressant vos passions , en amusant votre loisir , allument ou nourrissent dans votre ame le feu qui la dévore ; qui du moins préparent , comme dans l'éloignement , ces sensibilités , ces foiblesses et ces chutes. Vous , femmes mondaines , ce sont ces ajustemens , ces modes si recherchées , si indécentes dans la manière de se mettre , ces immodesties déjà si criminelles de leur nature , ces affectations dans le langage comme dans le maintien , ces airs follement enjoués , dissipés , volages , qui promettent un accès facile et qui sont un piège pour les autres et une source de périls pour vous-mêmes. C'est ce jeu non interrompu , d'où naissent

l'oubli de vos devoirs, le dérangement de votre famille, la dissipation de vos revenus, et mille désordres que vous connoissez mieux que moi, et que je rougirois de vous rappeler. Vous, hommes du siècle, ce sont ces affaires compliquées, où les lois de l'intérêt l'emportent presque toujours sur celles de la conscience, et où l'on masque par de beaux noms l'avarice, la fraude, la rapine et l'usure; c'est cette vie molle, inutile, vuide de bonnes œuvres, cette vie de fantaisie et de caprices qui déjà vous rend si coupable devant Dieu, et qui ne peut qu'augmenter chaque jour vos infidélités; c'est ce luxe qui ne connoît plus de bornes, cette dépense au-dessus de votre état, peut-être même au-dessus de vos forces, et qui vous rend dur envers les pauvres, intraitable envers ceux qui vous doivent, trompeur et injuste envers ceux à qui vous devez.

Vous tous, enfin, de quelque condition, de quelque état que vous soyez, entrez dans tous les détails qui peuvent vous convenir; examinez vos passions, vos injustices, vos dérèglements, ce qui les a fait naître, ce qui les soutient, ce qui les excite. Voilà ce qu'il faut quitter, et tel est, mon cher Auditeur, le sacrifice que Dieu exige de vous. Il vous

en coûtera, il est vrai, mais toute pénitence, toute conversion sincère, suppose des efforts héroïques, des objets essentiels dont il faut se détacher avec violence; c'est cette violence qui emporte le Ciel. Ah, M. F. votre salut en dépend, et ce n'est qu'à cette condition qu'il vous est offert. Elevez les yeux vers votre patrie, voyez le terme où vous devez tendre, et vous ne vous plaindrez point de ce qu'il faudra sacrifier pour y arriver. Songez que les Anges président à vos combats, que toute la milice céleste s'intéresse à votre triomphe, que tous les Saints qui règnent aujourd'hui dans le séjour de la gloire vous sollicitent, vous pressent, vous excitent par leur exemple, puisqu'ils ont eu comme vous des victoires à remporter, que Dieu lui-même vous regarde du haut des Cieux, qu'il vous anime, qu'il vous prépare une couronne immortelle, que pour vous aider à l'obtenir il vous offre sa grâce, et qu'avec les précautions qu'il exige de vous sa grâce vous suffit. Relevez-vous donc avec courage, combattez, triompez, et pour vous fortifier contre de nouvelles attaques, vous prémunir contre les défaites et les rechutes, ayez recours au travail, aux exercices de piété, à la retraite, à l'oraison assidue et réfléchie, aux examens journaliers, aux bonnes lectures,

lectures, à l'entretien des personnes vertueuses et à l'usage fréquent des Sacremens. Hélas ! pour ménager une santé frêle et périssable, le convalescent prend toutes les précautions, emploie tous les remèdes, use de tout le régime qu'on lui prescrit ; et combien de faux pénitens ne font presque rien pour le grand intérêt de leur salut et pour rendre leur pénitence stable et certaine.

Pour que la vôtre ne soit pas imparfaite, M. F. il lui faut un dernier caractère, c'est la satisfaction pour le péché. Le détester, le quitter, ce n'est pas assez ; il faut encore le réparer.

Or, cette réparation, qui est-ce qui la fait ? et cependant nous la devons à Dieu ; quelle injure n'avons-nous pas faite à sa gloire ! quel esprit de révolte contre une autorité aussi légitime que la sienne ! quel mépris de ses lois ! quelle ingratitude envers lui ! C'en est trop, ô mon Dieu ! votre gloire doit être vengée ; elle doit l'être dans toutes les puissances de mon ame, dans toutes les facultés de mon corps dont je ne me suis servi que pour vous outrager. Votre justice doit être satisfaite, et c'est à moi à en prendre les intérêts contre moi-même. La haine que vous concevez pour le péché, voilà, s'il étoit possible, quelle devrait être la mesure de ce qui me reste à faire pour

le réparer ; et sous ce rapport , qu'y a-t-il dans la pénitence de trop mortifiant , de trop austère , de trop pénible pour moi ? Réparation que nous devons au prochain. Réparation de scandale ; nos mauvais exemples l'ont mésédifié , peut-être même l'ont séduit , l'ont perverti ; il faut le toucher , le ramener par des exemples tout contraires et aussi sensibles , aussi publics , que l'ont été nos égaremens. Réparation , à l'égard de sa personne , que nous avons aigrie , que nous avons offensée ; mais qu'il faut aimer , avec laquelle il faut nous réconcilier par des témoignages sincères de repentir et d'attachement. Réparation , à l'égard de son honneur , que les traits empoisonnés de notre malignité , que nos discours satiriques et méchans ont flétri , mais qu'il faut rétablir ; à l'égard de sa fortune et de ses biens dans lesquels nous lui avons fait tort , mais que nous devons chercher à lui rendre autant qu'il est en nous : et sans cette disposition , M. F. notre péché ne nous est point remis ; sans elle point de pénitence , point de salut. *Non remittetur peccatum , nisi restitatur ablatum.* Réparation que nous nous devons à nous-mêmes ; il faut que le péché soit puni tôt ou tard ; or , quel est notre intérêt , sinon d'être les premiers à le punir ? Ah ! jugeons-nous

sans ménagement ici-bas , pour que Dieu ne nous juge pas un jour dans toute sa rigueur. Croyez-moi , disoit Tertullien , Dieu ne vous épargnera qu'autant que vous ne vous serez pas épargnés.

D'ailleurs , l'habitude du péché a laissé en nous des impressions funestes qu'il faut détruire , et c'est l'effet que produira en nous la pénitence , surtout , si , pour expier nos fautes et corriger nos vices , nous employons , selon l'avis de Saint Chrysostôme , les actes de mortification et de vertu qui leur sont opposés.

Ainsi , M. F. le monde vous a séduits , vous vous êtes livrés à la dissipation , au tumulte , aux embarras du siècle , et c'est-là ce qui vous a fait oublier le seigneur : réparez donc votre infidélité par une conduite toute différente de celle qui vous a égarés ; menez une vie intérieure et cachée , livrez-vous au recueillement et à la retraite. Vous avez trop souvent blessé sa sagesse par des paroles peu circonspectes ; punissez-vous par le silence. Si vous avez été avare , dur , insensible aux besoins de vos frères , guérissez cette plaie , dit encore S. Chrysostôme , par les œuvres de miséricorde , la libéralité et les aumônes. Vous aimiez à dominer sur les autres hommes , à les maîtriser en quelque sorte et à acquérir toujours au-dessus d'eux de nouveaux

degrés de gloire et d'élévation ; que les abaissemens , que la fuite des honneurs expient maintenant les excès passés de votre orgueil et de votre ambition. Enfin vous avez mené une vie molle , vous avez été l'esclave de vos sens , domptez-les aujourd'hui par la continence , le jeûne , la prière , et toutes les austérités qui ne sont pas au-dessus de vos forces , et qu'un directeur sage pourra vous permettre.

Toutefois , M. F. quelques foibles que vous soyez , ne vous rebutez pas. Dieu ne demande de vous que ce qui est en votre pouvoir. Peut-être même , placé dans un état de pauvreté , d'humiliation , de souffrances , suffiroit-il pour faire de vous un vrai pénitent , selon toute la rigueur du terme , que vous apprissiez à soutenir constamment et avec résignation , dans la vue de vos fautes , les afflictions , les croix que Dieu vous ménage. Au reste , M. F. la pénitence est si fort adoucie de nos jours , et elle vous effrayeroit encore. Ah ! remontez à celle des premiers siècles , voyez dans ces jours de ferveur les pénitens mis aux plus rudes épreuves , assujettis aux exercices les plus laborieux , au jeûne le plus rigoureux , aux pratiques les plus humiliantes ; voyez-les , éloignés des saints Mystères , supplians , prosternés à la porte des Tem-

ples, revêtus d'un cilice, le front couvert de cendre, demeurer des années entières dans ce pénible état, et cela pour un seul péché soumis à la rigueur des canons.

Ainsi l'Eglise nous faisoit-elle sentir l'horreur que nous devons avoir du péché et le soin que nous devons prendre de l'expier ; ainsi assurait-elle aux pénitens les fruits d'une conversion sincère et durable. Et vous, M. F. vous voudriez qu'il ne vous en coûtât rien ou presque rien pour effacer vos crimes. Ah ! ne vous y trompez pas : la discipline de l'Eglise a pu changer ; mais son esprit est toujours le même, et elle ne compte pour une véritable pénitence que celle qui satisfait aux droits de Dieu et à sa justice, du moins autant qu'il est en nous.

Trouvez donc, pour vous sauver, des voies plus douces, et suivez-les, j'y consens ; mais s'il n'en est pas, je vous en conjure, pensez à votre salut : ayez pitié de vous-mêmes, faites de dignes fruits de pénitence. Il ne vous reste plus de prétextes pour vous en dispenser ou pour la différer. Si difficile qu'elle vous paroisse, elle est nécessaire ; j'ai dit plus, elle vous sera moins dure que le joug accablant du péché ; et l'onction de la grâce suffira même pour vous la rendre

douce et facile. Cette grâce, Dieu vous l'offre encore ; il est bon , mais il ne veut pas que vous abusiez de ses miséricordes ; il est juste , et vos iniquités sont grandes ; mais il se souvient en votre faveur de sa clémence. Enfin , dans quelque circonstance que vous vous trouviez , vous pouvez faire pénitence , et vous en particulier , mon Frère , vous le devez. En quoi consiste-t-elle ? je vous l'ai dit , à détester le péché , à le quitter , à le réparer ; allez donc maintenant vous jeter aux pieds de Jésus-Christ , vous pécheur qu'il a racheté de son sang ; méditez , sondez la profondeur de ses plaies , embrassez sa Croix , arrosez-la de vos larmes , demandez-lui la force de la porter. C'est pour vous qu'il y est attaché , c'est pour vous toucher et vous inspirer le désir de l'imiter. Du haut de cette Croix il vous appelle ; n'endurcissez pas votre cœur à sa voix ; n'imitiez pas les Juifs rebelles , qui , insensibles à son amour , ont enfin éprouvé ses justes vengeances. Allez , soyez justifié , soyez heureux. La pénitence va vous rendre le calme et la tranquillité que vous avez perdus , et après vous avoir donné la paix dans cette vie , elle vous conduira à la gloire dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

S E R M O N

POUR LE MARDI DE LA I.^{re} SEMAINE

D E C A R Ê M E.

Sur l'Amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo , ex totâ animâ tuâ et ex totâ fortitudine tuâ.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur de toute votre ame et de toutes vos forces.

Deut. 6.

TEL est l'aimable précepte qu'un Dieu plein d'amour a daigné nous faire : aimez ; quoi de plus doux , quoi de plus facile et de plus naturel à l'homme ? Aimez ce qui est souverainement aimable , et qui peut seul nous rendre heureux ; un être infiniment parfait , celui qui renferme toute excellence , toute grandeur et tout bien , Dieu et notre Dieu , parfait en lui-même , parfait et souverainement bon par rapport à nous. Aimez ; la nature et la grâce , la Religion et la raison , tout nous y convie. La terre et tout ce qu'elle renferme , le Ciel et toutes ses beautés , l'enfer même et ses horreurs , tout est fait pour nous obliger à aimer Dieu.

80 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

Aimez ; c'est le tribut, c'est l'unique tribut qu'il exige de nous ; on ne l'honore véritablement que par l'amour. En aimant Dieu, on accomplit toute la loi. Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira, disoit St. Augustin, trop sûr qu'en aimant bien vous ne ferez rien qui ne plaise à votre Dieu.

Sans cet amour, l'homme ne peut rien entreprendre de grand, ou le soutenir et le conduire à sa fin ; par cet amour, au contraire, l'ame s'épure, s'élève et s'ennoblit ; ses vues n'ont plus rien que de vaste, elle tend à l'éternité ; ses desirs n'ont rien que de sublime, elle se porte vers l'infini. Celui-là seul est véritablement grand, qui a une charité parfaite.

L'amour divin nous enchaîne, il est vrai, il blesse, il fait languir ; mais ses chaînes sont telles qu'on prend plaisir à les porter ; ses blessures ne sont jamais assez profondes, au gré d'un cœur qui est atteint de ses traits ; ses langueurs n'ont rien que d'aimable, et ne tiennent point de l'inquiétude et du trouble des passions déréglées. Il répand sur les peines les plus amères les charmes les plus doux ; il les soulage du moins, et rend aisés les plus rudes travaux.

Mais ce qu'il a de plus intéressant pour nous, il fait le mérite de nos œuvres ; il donne aux plus grandes actions

tout leur prix ; il facilite l'exécution des plus difficiles , il relève les plus petites , il est la voie qui conduit au salut , il nous ouvre les Cieux , il ferme les abîmes , il augmente chaque jour la grâce du chrétien sur la terre , et consomme sa gloire dans le sein de l'Eternel.

Aimez donc ; ah , M. F. que le ministère que Dieu m'a confié me devient cher , lorsqu'il m'engage à vous annoncer une vérité si consolante et si précieuse ; que ne suis-je plus digne d'une fonction si belle ! que n'ai-je pour mon Dieu ce feu si pur des esprits bienheureux , pour en faire passer dans ceux qui m'entendent quelque étincelle ! aimez ; que de puissans motifs vous en font une loi ! Aimez , et ne vous faites plus illusion sur les caractères de l'amour divin. Les motifs d'aimer Dieu , comment on doit l'aimer , c'est ce qui fera tout le partage de ce discours.

P R E M I È R E P A R T I E .

Nous n'avons pas besoin d'instruction , dit Saint Basile , pour aimer avec ardeur les créatures qui nous charment et nous attirent ; en faudroit-il pour aimer un Dieu aussi aimable que le notre , et qui , par tant de titres , doit nous plaire ?

Qu'y a-t-il dans ses ouvrages et dans

82 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

lui-même , dans ce qu'il a fait pour nous ; et ce qu'il fait encore tous les jours , dans ce que nous en avons reçu et ce que nous en attendons , qu'y a-t-il , M. F. qui ne doive lui assurer notre amour ? Tout dans la nature nous dit qu'il est aimable ; tout dans l'ordre de la grâce doit nous contraindre ou porter à l'aimer ; et si nous consultons notre cœur , il nous apprendra que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant.

Dans la nature arrêtez un instant les yeux sur vous-même. Vous jouissez de la vie ; est-ce de votre fond que vous la tenez ? Chaque moment ne vous ramène-t-il pas à l'Être tout-puissant , à l'Être souverainement bon qui vous l'a donnée ? C'est à lui que vous devez cette existence qui vous est si chère , et toutes les facultés , tous les biens qui y sont attachés ; cet entendement si vaste qui se porte sur tant d'objets différens , qui les rassemble , qui les compare , et qui a la force de s'élever jusqu'à son Créateur ; ce cœur , ah, M. F. si grand , si sensible et si tendre , qui vous rend capable de l'aimér ; ce corps si artistement formé , et susceptible de tant de mouvemens et d'opérations diverses.

Nous , M. F. nous-mêmes tout entiers , voilà le premier don que Dieu nous a fait : et pensez-vous que ce même don se

renouvelle, se perpétue à chaque instant par le secours de celui qui nous a créés. Il nous soutient, il nous conserve, hélas! souvent à l'instant même où nous l'outrageons. Séparés du néant par le seul acte de sa toute-puissance, sans lui nous retomberions bientôt dans ce néant dont il nous a tirés. O moment, où je n'existe que par le bienfait de mon Dieu! à quel autre usage dois-je vous employer qu'à vivre pour lui seul! O mon Dieu! vous êtes notre Père, notre vrai Père, et ce nom si doux que vous portez ne triomphe pas de notre indifférence.

De la considération de nous-mêmes, passons à de nouveaux objets. Dans les hommes avec lesquels vous vivez, que de qualités qui vous les font aimer, et qui doivent, à bien plus juste titre, vous rendre aimable celui qui seul en est la source, vous chérissez cet homme sage qui vous guide par ses conseils, qui fixe la légèreté de votre esprit, qui en modère les saillies et la vivacité; qui, sur d'autres objets, en corrige l'indolence, qui vous apprend à discerner la nature des biens et des maux, qui vous fait connoître les dangers que vous devez craindre, les écueils que vous devez éviter: mais vous laissera-t-il oublier que les lumières qu'il répand sur vous, c'est de Dieu qu'il les tient, c'est Dieu qui les lui donne

84 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

pour qu'il vous en fasse part ; il est votre premier guide. Pénétré de la reconnaissance la plus vive et du plus tendre attachement, vous baignez quelquefois de vos larmes cette main bienfaisante qui s'ouvre à vos misères, et qui n'attend pas même vos demandes pour soulager vos besoins ; mais songez-vous que c'est Dieu qui se sert d'une main si charitable pour vous envoyer les secours qu'il vous préparoit, et que si vous devez aimer la personne qui vous les présente, vous devez un amour bien plus tendre au Tout-Puissant, qui a mis dans son cœur les dispositions où elle est pour vous ; c'est Dieu qui est votre premier bienfaiteur. Je vous vois enfin lié de la manière la plus étroite à cette compagne, à cet ami, dans le sein duquel vous épanchez vos douleurs, qui partage également vos plaisirs et vos peines, et qui tant de fois a essuyé les pleurs qu'il vous voyoit répandre ; ami tendre, vertueux et fidèle, il mérite les sentimens que vous avez pour lui, j'en conviens ; mais ces sentimens ne doivent pas vous occuper assez pour ne pas vous permettre de penser que si la société vous offre un trésor si précieux, c'est Dieu qui, en nous formant tous les uns pour les autres, vous a préparé ces douceurs et ces consolations dont vous jouissez. Il est le premier et le plus tendre de

tous les amis que lui-même vous a fait trouver. Apprenons à le connoître , et nous ne pourrons lui refuser notre amour , puisqu'il est le principe de tout don , que tout vient de lui , que tout est par lui , que rien ne subsiste sans lui , qu'il possède , dans le degré le plus éminent , toutes ces perfections qui ne se trouvent que partagées et limitées dans les êtres qu'il a créés.

En effet , M. F. il y aura toujours , entre le fini et l'infini , une différence que rien ne peut épuiser. Il n'appartient qu'à Dieu de réunir tout ce que l'on peut concevoir de plus parfait , et de le réunir sans aucun mélange d'imperfection. Il est seul la souveraine sagesse , sa charité est immense , son pouvoir est sans bornes , son amour pour l'ordre est invariable , sa beauté est éternelle comme son existence. Il est juste sans être dur , indulgent sans être foible , grand et au-dessus de toute grandeur sans être fier et dédaigneux. Ses soins s'étendent sur les plus petites parties de l'univers , comme sur celles que nous admirons davantage. Il gouverne , il dirige toutes choses , sans nécessité , sans contrainte et sans effort , avec la même bonté et la même facilité avec lesquelles il les a créées. Il agit sans se lasser jamais ;

86 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

il est partout et avec chacun de nous ; sans se diviser , sans rien perdre de lui-même ; il sait tout , sans que jamais il puisse voir diminuer la vaste étendue de ses connoissances ; il nous prévient , il nous aime , sans avoir besoin de nous ; il trouve en lui sa félicité , et ce n'est que pour nous en faire part qu'il nous invite à l'aimer ; toujours prêt à nous combler de ses faveurs , s'il exige de nous des vœux et des prières , c'est pour nous unir plus étroitement à lui ; sensible à nos peines , il n'attend pour nous consoler que l'effusion de notre cœur , et non content de recueillir alors nos soupirs et nos larmes , il met à leur place la tranquillité , la force et l'espérance ; témoin des plus petits sacrifices que nous lui faisons , il nous en tient compte , et c'est lui qui nous aide à les faire. Vous donc qui apercevez dans l'homme des qualités qui vous enchantent , pensez à celui qui en est la source , méditez ses perfections , et comparez-lui , si vous l'osez , tout ce que vous croyez voir ici-bas de plus aimable.

Non Seigneur , non rien ne vous égalerà jamais. Vous multiplier , seroit vous détruire , et vous n'êtes , mon Dieu , que parce qu'il n'y a rien de si parfait que vous ! O injustice , ô aveuglement des enfans des hommes ! c'est à ce Dieu si

aimable en lui-même, si digne d'être aimé, que nous disputons notre cœur.

Pour ne rien laisser échapper dans les créatures de ce qui peut nous élever vers leur auteur, jetons encore un coup d'œil sur les biens qu'une providence attentive a fait naître de toute part pour notre usage ; et puisque les Saintes Écritures nous rappellent sans cesse les ouvrages de la divinité, qu'il me soit permis de vous tracer un abrégé de ses merveilles, et de vous faire compter en quelque sorte ses bienfaits par ses œuvres.

La nature offre à vos yeux un spectacle brillant qui révèle en tous lieux la gloire du Tout-Puissant. Les Cieux publient sa grandeur. L'astre éclatant, à qui vous devez la lumière du jour et la chaleur qui vivifie tous les êtres, s'avance, et dans sa course embrasse l'univers.

Exultavit ut gigas ad currendam Viam.

La terre qu'il rend féconde vous prodigue chaque jour les dons les plus précieux. Elle diversifie ses présens selon les saisons et selon vos besoins. Elle fournit en abondance, non-seulement à vos nécessités, mais même à vos plaisirs. Elle vous offre, avec une variété prodigieuse, des graines, des plantes, des fleurs et des fruits. Elle renferme dans son sein les pierres et les métaux qui servent à construire vos demeures et à

vous donner toutes les commodités de la vie. Elle est peuplée d'une foule d'animaux , qui contribuent tout à-la-fois à vos vêtemens et à votre nourriture , qui vous soulagent dans vos travaux , ou qui font partie de vos amusemens et de vos plaisirs.

Tous les élémens conspirent en votre faveur ; l'air , si nécessaire à tout ce qui respire , forme encore les sons qui flattent si agréablement votre oreille ; le feu répandu dans toute la nature , et sans lequel elle ne seroit bientôt plus qu'un assemblage informe d'êtres sans force et sans action , dissipe les ténèbres par l'éclat de sa lumière , par son activité fond , pour votre usage , les métaux les plus durs , prépare les alimens dont vous vous nourrissez , et dans une saison rigoureuse rend à votre sang sa chaleur et son cours ; l'eau qui jaillit d'une source vive , qui s'élève dans les airs et retombe en pluie , qui coule tranquillement dans un lit étroit , qui , plus rapide , forme les fleuves et les mers , vous offre ou un remède prompt contre la soif qui vous dévore , ou une fraîcheur agréable dans les ardeurs de l'été , ou une rosée abondante qui rend la terre féconde , ou des secours pour le transport de ces biens dont les nations trafiquent avec un avantage réciproque.

Que ne puis-je interroger ici tous ces

êtres ! Que ne puis-je leur prêter à tous une voix pour me répondre ? Mais que dis-je ! n'ont-ils pas un langage mille fois plus éloquent que tous nos discours ? un langage qui parle à nos yeux, et qui est fait pour être entendu de tous les hommes ? Ne nous disent-ils pas évidemment que le même Dieu qui les a produits leur a aussi donné ces rapports qu'ils ont entre eux et avec nous ? C'est lui, nous crie, à haute voix, le firmament, qui règle le cours des astres qui divisent entr'eux les saisons et les jours. C'est lui, nous dit la terre, qui verse dans mon sein les trésors qu'il renferme ; je ne fais que répondre à ses desseins en te prodiguant ses largesses. C'est ce même être, nous dit la nature entière, qui donne aux fleurs leur éclat et leur parfum, aux fruits leur saveur, aux arbres leur verdure, leur émail aux prairies, leurs talens aux animaux, à l'air ses propriétés, au feu son activité et sa chaleur, aux eaux leur fraîcheur et leur cours, à tout l'univers sa grandeur et sa beauté. Oui, mon Dieu, vous avez tout fait ; tout ce qui récréé nos yeux, qui enchante nos oreilles, qui flatte notre goût, qui charme nos sens, tout ce qui fait les délices de notre ame et qui nous plaît davantage, tire de vous son prix et ses attraits. Tout ce qui existe vous offre à ma pensée ; tout ce qu'il y a d'aimable vous rappelle à mon cœur ; tout me parle

de vous , tout m'entretient de vous ; de quelque côté que je jette les yeux , je ne vois que vous. Malheureux celui qui ne vous voit pas , celui qui ne s'arrêtant qu'aux choses sensibles , oublie qu'il y a un Etre bien supérieur à tout ce qu'il aperçoit , bien plus digne de son amour que tout ce qu'il aime ici-bas , puisque rien n'est aimable que par lui.

Ce n'est pas assez de considérer Dieu comme l'Auteur de la nature : dans l'ordre de la grâce , des motifs bien plus pressans doivent nous contraindre à l'aimer. C'est ici qu'il nous a laissé de son amour les marques les plus tendres , et qu'il a daigné se manifester à nous de la manière la plus sensible. Nous avons reçu sa loi ; loi sainte qui nous éclaire , qui met un frein à l'emportement de nos passions , qui en prévient les dangereux excès , qui supplée à la foiblesse de notre entendement , et qui nous facilite la connoissance du vrai Dieu , de ce Dieu , seul digne de nos hommages , que tous les peuples avoient oublié ; loi touchante qui nous échauffe et nous pénètre ; loi d'amour , dont le premier précepte est celui d'aimer. Vous aimer , ô mon Dieu ! ah ! n'étoit-ce donc pas assez de me le permettre , et par où mérité-je , moi foible et vile créature , que vous vous montriez assez jaloux de mon cœur pour m'en faire une loi.

Mais je n'ai rien dit encore , et ma foible voix pourra-t-elle bien ici exprimer en peu de mots ce que plusieurs discours suffiroient à peine pour mettre dans tout son jour. Ah , M. F. ! jetez les yeux sur ces Autels , ces yeux de la foi qui , sous le voile mystérieux dont elle se couvre , aperçoivent de si grands prodiges. Pénétrez en esprit jusque dans l'intérieur de nos Tabernacles. A travers ces ombres dont la souveraine majesté s'enveloppe pour se proportionner à notre foiblesse , qu'y verrez-vous ? Un Sauveur donné au monde , un Dieu fait homme , un homme Dieu , qui est descendu sur la terre , qui a vécu , qui a conversé parmi les hommes , pour les instruire par ses leçons et plus encore par ses exemples. Vous découvrirez une victime innocente , le Fils de l'Eternel , l'Auteur de la vie , qui , pour nous rendre l'héritage céleste dont la chute d'Adam nous avoit privé , s'est chargé de nos iniquités , et a attaché , comme Dieu , un mérite infini aux souffrances qu'il a endurées comme homme. O amour de mon Dieu ! j'étois pécheur , et il m'a donné son Fils ; et quel Fils encore ? son Verbe , le plus cher objet de ses complaisances , le plus pur éclat de sa gloire , un autre lui-même , ne faisant qu'un seul Dieu avec lui. C'est dans ce Fils qu'il a mis les crimes de tous. C'est

92 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

lui, c'est ce Fils bien aimé qui a voulu subir la peine qui nous étoit dûe. Il s'est abaissé pour nous jusqu'à la forme d'esclave. Ce n'étoit pas assez, M. F. il est mort pour nous racheter ; mourir, ah ! c'étoit trop peu encore, au gré de son amour ; il est mort dans les opprobres et les tourmens. Opprobres, qui ont fait du Dieu du Ciel et de la terre, le rebut de la nature, tourmens cruels, qui en ont fait un homme de douleur dont les traits n'avoient plus rien de reconnoissable pour le reste des hommes. Que dirai-je enfin ! il nous a donné son sang, ses mérites, ses sacremens qui nous sanctifient, sa grâce qui nous soutient, sa chair qui nous nourrit, son Eglise qui nous conduit et nous éclaire.

Quels biens, ô mon Dieu ! quels avantages inexprimables nous tenons de vous, et qu'il est juste de s'écrier avec l'Apôtre, anathème à quiconque n'aime pas Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ !

Ah, M. F. voudriez-vous encourir une malédiction si terrible, après tout ce que notre Dieu a fait pour nous en garantir ?

Eh ! què seroit-ce, mon cher Auditeur, si je vous entretenois de tous les dons qui vous ont été propres ? Combien de faveurs n'avez-vous pas reçues pour le salut de votre ame qui ne sont connues que de vous, si cependant vous y avez fait toute l'attention qu'elles méritoient ! Combien

de secours pour échapper à tous les périls dont vous avez pu être menacé ! Les peines mêmes que Dieu vous a envoyées, ou dont il a permis que vous subissiez l'épreuve, n'ont-elles pas été pour vous des moyens de sanctification ? ou n'eussent-elles pas dû l'être, si vous vous étiez prêté aux desseins de sa sagesse et de sa miséricorde à votre égard ? Que de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour, si j'entrois dans le détail de toutes ces choses ! Se peut-il qu'elles fassent sur la plupart des Chrétiens une impression si foible, et qu'étant si chers à notre Dieu, il nous le devient aussi peu ?

Partout ailleurs nous nous piquons de retour, et nous en faisons la marque distinctive d'une ame bien née, d'une ame noble et généreuse; n'y a-t-il que pour vous, ô mon Dieu ! que nous serons toujours ingrats et toujours insensibles. Ce cœur si tendre, quand il s'agit des créatures, ce cœur qui ne cherche qu'à se prendre, et qu'une marque d'attachement, souvent trompeuse et frivole, suffit pour engager, ce cœur si prompt à se donner à la moindre instance qu'on fait pour l'obtenir, ou qui du moins se rend si aisément aux empressements et aux soins persévérans qu'on lui témoigne pour le captiver, résiste avec opiniâtreté à tout ce que Dieu a fait et continue de faire pour l'attirer et pour en triompher. O mon peuple, dit le Seigneur, vous surtout, vous Chrétiens, qui êtes mon peuple chéri,

94 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

mes enfans d'adoption , mon unique partage. *Popule meus* (1). Que vous ai-je fait ou plutôt que n'ai-je pas fait en votre faveur ? *Quid feci tibi , aut quid molestus fui tibi ?* Pourquoi donc avez-vous tant de peine à accomplir un précepte si doux ? Répondez-moi ? Est-ce parce que je vous ai fait sortir de la terre d'Égypte , que je vous ai tiré de la maison de servitude , de la captivité du Démon , des ombres de la mort , et que j'ai brisé pour vous les portes de l'enfer ? *An quia eduxi te de terra Ægypti , et de domo servitutis liberavi te ?* Est-ce parce que j'ai envoyé devant vous mes Prophètes pour préparer l'avènement de mon Fils , et que j'ai mis au milieu de vous un ministère sacré , dont celui d'Aaron n'étoit qu'une ombre imparfaite ? *An quia misi ante faciem tuam Moysen et Aaron ?* O mon peuple ! souvenez-vous , je vous prie , jusqu'à quel point je vous ai aimé ? *Popule meus memento quæso.* Souvenez-vous que je vous ai donné mon Fils , et qu'en lui il n'y a rien que je ne vous aie donné ?

Mais si ce n'est pas encore assez pour nous toucher , souffrez , M. F. que j'interroge ce cœur si facile à se laisser séduire ; et dites-moi , si tous ces objets auxquels il s'abandonne , et qui lui font oublier si aisément son Dieu , ont pu

(1) *Mich. c. 6. v. 3. et suiv.*

jusqu'ici combler ses vœux. Je ne vous demande pas, M. C. A. si vous ne vous êtes pas lassés dans une vaine poursuite des choses que vous désiriez le plus ardemment ; si, après vous avoir flattés d'une douce espérance, elles ne vous ont pas échappé comme l'ombre qu'on s'efforce en vain de saisir. Non, je suppose qu'elles ne vous aient pas laissé le triste regret d'avoir consumé inutilement bien des soins, et même bien des années. Vous les avez acquises, vous les possédez, je le veux, et c'est d'après cela que je vous demande si elles ont rempli toute l'attente que vous vous en étiez promis. Pour en venir à quelque chose de plus précis, il n'est peut-être personne parmi vous, qui ne se soit vu, du moins à certains temps de sa vie, dans une situation qui faisoit auparavant tout l'objet de ses désirs, et qu'il envisageoit comme le comble de sa félicité. Hé bien ! cette situation si heureuse en apparence, vous l'avez éprouvée. Dites-moi donc, et souvenez-vous que c'est toujours votre cœur que j'interroge, dès que vous y êtes parvenu, vous a-t-elle si pleinement satisfait par elle-même, et indépendamment de votre Dieu, a-t-elle si bien fixé tous vos penchans, que vous n'avez plus en secret désiré d'autre sort que celui qui vous étoit offert ? O égarement du cœur hu-

96 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

main , qui se fatigue dans la folle recherche de ce qui ne peut jamais assurer son bonheur ! Nous soupirons après un bien ; il est comme le centre de toutes nos affections ; voilà , nous disons-nous à nous-mêmes , voilà ce qui doit me rendre heureux ! Mais ce bien nous est-il donné , nous soupirons encore. Le but où nous croyons atteindre s'éloigne à nos yeux , et nous ne découvrons notre illusion que pour donner , le moment d'après , dans une erreur nouvelle ; semblables , permettez-moi cette comparaison naïve , semblables à des enfans qui , du bas d'une montagne extrêmement élevée , regardant le Ciel , s'imaginent qu'en montant ils vont le toucher avec la main : mais à mesure qu'ils avancent , ils s'aperçoivent qu'il leur reste encore un nouveau chemin à faire , jusqu'à ce qu'enfin , arrivés sur le sommet , ils voient le Ciel aussi loin d'eux qu'il l'étoit auparavant. Hé quoi donc ! ce cœur qui forme sans cesse de nouveaux désirs , des désirs si vastes , ne trouvera-t-il rien qui le fixe ? Il tend vers une fin , qui est le bonheur ; n'y parviendra-t-il jamais ? Dieu , ce Dieu si sage , et qui n'a rien fait en vain , nous laissera-t-il chercher toujours inutilement l'objet pour lequel il nous a créés. Ah , Seigneur ! si nous ne pouvons pas le trouver parmi les créatures , c'est que
vous

vous nous avez aimés assez pour vouloir être vous-même notre véritable fin ; c'est que , comme le dit Saint Augustin , nous sommes faits pour vous , et notre cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Voilà , M. F. voilà ce que j'appelle la voix du cœur , et dans tous les hommes le cri de la nature. C'est Dieu , oui c'est Dieu , qui , par elle , vous parle à chaque instant , qui vous sollicite , qui vous presse , par ces vœux toujours renaissans , de vous attacher à lui.

Et que font toutes ces affections terrestres qui partagent notre ame ? que font-elles autre chose que la troubler , l'agiter , l'opposer sans cesse à elle-même , et lui enlever tout à-la-fois l'innocence et la paix ? Il n'appartient qu'à vous , ô mon Dieu ! de nous consoler , de nous fixer , de devenir pour nous la source d'une joie parfaite , et de nous faire jouir d'une paix profonde. Brisez donc , brisez tous les liens qui me tiennent encore éloigné de vous ; soyez l'unique terme de mes sentimens et de mes désirs. Ah ! je sens assez le besoin que j'ai d'aimer. Je me dissipe , je me répands en des vœux souvent contraires. Je cherche un objet auquel je puisse me livrer tout entier , qui me soutienne , qui m'ôte mon agitation et mon ennui , qui réunisse mes goûts et mes penchans ; et je n'aperçois ici rien

98 *Le mardi de la 1.^{re} sem. de Carême.*

de semblable. C'est vainement, ô mon Dieu ! que je le cherche loin de vous. Tous ces objets m'amuse, ils me séduisent pour un temps ; mais ils me replongent bientôt dans le dégoût et dans l'amertume.

Et quand il seroit vrai qu'ils pussent remplir notre cœur pour tous les instans où nous en jouissons, j'en appelle encore, M. F. à une expérience de tous les jours et de tous les momens ; quel fond devons-nous faire sur eux, pour qu'ils méritent de nous captiver préféralement à notre Dieu. Mille accidens imprévus nous les enlèvent au moment où nous y sommes le plus attachés. Tout change, tout se détruit sur la terre. Les fortunes les plus éclatantes sont renversées ; on tombe du rang le plus élevé, et la chute n'en est que plus terrible ; les plaisirs les plus doux se dissipent comme un songe ; les personnes qui nous sont les plus chères nous sont enlevées ; nous dépérissons nous-mêmes tous les jours. L'éclat de la jeunesse, le charme séduisant de la beauté, ces fleurs qu'un souffle détruit, ne durent tout au plus qu'un printemps. La vie a enfin ses limites : il faudra nous séparer tôt ou tard de ce que nous aurons le plus aimé ; et c'est alors que nous sentirons le plus vivement le peu de cas que nous devons

faire des choses d'ici-bas. Je vais tout perdre, nous dirons-nous à nous-mêmes. Ces biens qui m'ont coûté tant de peines à acquérir, que je n'ai du moins conservé qu'aux dépens de tant de soins, et qui m'ont si souvent causé tant d'alarmes, ces biens que j'ai aimé pour eux-mêmes, et dont la jouissance m'est devenue si chère, quoique peu capable de satisfaire tous mes vœux, vont passer en d'autres mains ; tandis que l'unique bien qui pouvoit me suffire, l'unique vraiment stable et permanent, m'échappe pour toujours.

Ah, M. F. puissions-nous bien nous peindre les sentimens de douleur, de rage et de désespoir d'une ame qui, après avoir été trompée, toute sa vie, par de vains fantômes, par une ombre de bonheur, en voit la réalité se présenter à ses yeux avec tout son éclat, pour disparaître le moment d'après et la laisser plongée dans une nuit d'horreur, dans une privation totale de ce qui devoit faire son unique fin.

Prévenons de semblables regrets ; tournons vers Dieu nos regards ; ce que nous avons donné à la créature, donnons-le au Créateur. Il veut bien encore agréer le retour que nous ferons vers lui.

En aimant Dieu vous serez sûr d'en être toujours aimé. Vous retrouverez

partout l'objet de votre amour ; vous le trouverez dans la prospérité , et il vous la rendra plus douce encore et plus pure , en vous apprenant à en bien user ; vous le trouverez dans les afflictions , et il vous y consolera , il vous aidera à les supporter. Vous le trouverez dans les tentations et les dangers , et il y sera votre force et votre soutien , il vous rendra la vertu aimable et le vice amer. Vous le trouverez dans tous ses ouvrages , pour le louer , le bénir et l'adorer. Vous le trouverez dans le fond de votre cœur , au milieu des ténèbres les plus profondes , et vous vous y entretiendrez familièrement avec lui. Les larmes que vous répandrez pour lui dans l'obscurité , les tendres soupirs dont il sera l'objet , il les recueillera pour les écrire dans le livre de vie. Que dis je ! c'est lui qui les formera en vous , et il ne les oubliera jamais. Quelle joie pour un cœur d'être ainsi connu de ce qu'il aime , d'en être environné , pénétré , de voir son Dieu au milieu de soi , et soi-même au milieu de son Dieu ! Quelle consolation pour lui de savoir que ce qu'il a fait n'est pas perdu avec le temps qui l'a vu faire , que ce qu'il fait , plait toujours également.

En est-il ainsi de vous , créatures fragiles , monde trompeur ? peut-on mettre en vous sa confiance , que vous n'en ayez

aussitôt perdu le souvenir ? et quand bien même vous vous en souviendriez , qu'a de réel , de solide et de durable ce que vous pouvez faire pour le bonheur de ceux qui vous aiment ? Amour infiniment précieux , amour divin , vous faites seul le charme de tous nos instans , et vous nous assurez , pour une éternité , la possession du bien le plus parfait.

Choisissez donc , M. F. choisissez entre ces deux sentimens , ces deux affections si opposées. Dieu m'est témoin que j'ai mis devant vous la vie et la mort , le Ciel et l'enfer : la mort et l'enfer , si vous restez dans un état de tiédeur et d'indifférence à l'égard de votre Dieu ; enfer presque anticipé dès ce monde , et consommé dans l'autre : la vie et le Ciel , si vous renoncez à tout autre amour pour vous attacher au Seigneur ; vie aussi heureuse ici-bas que nous pouvons l'espérer et l'attendre sur la terre , vie pleinement heureuse dans le sein de Dieu même. Choisissez encore une fois , et songez qu'en vous portant à aimer Dieu , quelques vives , quelques pressantes que soient les tendres sollicitations par lesquelles lui-même vous y invite , c'est moins sa cause que je plaide que la vôtre.

Ah ! sans doute , votre choix est fait ; M. C. A. et j'aurois tort d'en douter.

102 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

Amateurs du monde et de vous-mêmes ; vous allez déposer aux pieds du Seigneur toutes les affections, et bannir tous les objets qui vous en ont séparés jusqu'ici. Pour vous, chastes épouses, aimables vierges, ames fidèles qui n'avez point eu le malheur de brûler d'un feu étranger, ah ! je bénis le Tout-Puissant du précieux avantage dont il vous a fait jouir au milieu de ce siècle dépravé. Conservez-le avec soin. Dieu vous demandera compte de vos moindres penchans, et puissent-ils n'être jamais que pour lui seul. Qui que vous soyez, enfin, Justes, Pécheurs, unissez vous tous à moi pour faire, de nos cœurs, un holocauste au Seigneur ; mais craignons de ne lui offrir qu'un hommage faux et stérile, qu'un holocauste imparfait ; craignons de nous tromper sur les caractères de l'amour qu'il exige de nous. Ce sont les caractères que je vais vous exposer dans ma seconde partie.

S E C O N D E P A R T I E.

Si, pour aimer Dieu comme il veut que nous l'aimions, c'étoit assez de convenir qu'il mérite notre amour, s'il suffisoit d'assurer qu'on l'aime, avouons-le, M. F. il n'y auroit presque personne qu'on ne dût compter parmi ses servi-

teurs les plus fidèles, et ce seroit bien en vain que J. C. nous auroit effrayés ; en nous parlant si souvent de ce petit nombre de justes que leur charité doit sauver. Mais, avouons-le aussi, de vaines protestations ne font pas l'amour ; quelques foibles sentimens qui ne servent qu'à partager notre cœur, et qui sont anéantis aussitôt que produits, ne forment pas cet amour de Dieu qui nous justifie ; et Dieu a tout dit, en nous ordonnant de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces.

Aimer Dieu de tout notre cœur, qu'est-ce à dire ; M. F. ? appliquez-vous, je vous prie, et suivez-moi ; c'est l'aimer de cet amour qui préfère Dieu à tout, et qui n'aime rien qu'en lui, pour lui et selon lui ; c'est aimer ce qu'il aime, et haïr ce qui lui est contraire et lui déplaît ; c'est n'aimer que ce qu'il veut que nous aimions, que parce qu'il le veut et comme il le veut ; c'est, en un mot, faire de l'amour de Dieu notre affection principale et dominante, en sorte qu'elle soit le principe, le terme et la règle de toutes nos affections. L'amour de Dieu, dit Saint Augustin, ne peut souffrir qu'on en sépare le moindre ruisseau qui diminue sa plénitude. Semblable à l'Océan, auquel tous les fleuves vont porter le

104 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

tribut de leurs vœux , il doit recevoir l'hommage de tous nos penchans.

Et n'est-il pas juste , M. F. que celui qui est souverainement aimable par lui-même , celui qui nous a faits tout ce que nous sommes , qui est l'unique source de tout bien , et de qui tous les êtres tiennent ce qu'ils ont de plus digne de nous plaire , celui qui peut seul remplir notre cœur , n'est-il pas juste qu'il le possède tout entier , que nous lui donnions tout , que nous lui rapportions tout , qu'il n'y ait rien en nous et hors de nous que notre cœur ne lui consacre ?

Est-ce trop faire , je vous le demande , pour celui , qui , comme le remarque Saint Chrysostôme , n'a rien voulu nous préférer , et qui , n'ayant qu'un fils , l'a livré à la mort pour notre salut ? Est-ce trop faire pour un Dieu fait homme , qui nous a tout donné , qui s'est donné lui-même , sa divinité , son humanité , sa vie , son sang , ses mérites et toutes les richesses de sa grâce . Mais , nous Chrétiens , nous ne nous donnons qu'avec mille réserves , qu'avec une attache réelle à mille objets , qu'il s'en faut bien que nous aimions pour lui et selon lui ! Car sans parler ici de ces amours profanes , dont l'idée seule offenseroit votre délicatesse , et sur lesquels il est difficile de s'aveugler entièrement , combien d'attachemens par les-

quels, sans presque nous en apercevoir, nous égalons, nous préférons même la créature à Dieu, bien loin de l'aimer pour lui, selon lui, autant qu'il le veut, et comme il le veut; attachemens dont il se plaint si tendrement par son Prophète, lorsqu'il dit : O vous que je porte dans mon sein, à qui m'avez-vous égalé, à qui m'avez-vous comparé, qui avez-vous rendu semblable à moi ? *Cui assimilastis me, et adæquastis; et fecistis similem* (1) ? attachemens qui, tout légitimes qu'ils sont en eux-mêmes ne suffisent que trop, par leur excès, pour devenir le titre de notre condamnation; et pourquoi, M. F. ? parce qu'ils ne rapportent pas tout notre cœur à Dieu. Leur cœur est partagé, dit l'Écriture, ils mourront. *Divisum est cor eorum, nunc interibunt* : (2)

Dites-moi, sans vous faire illusion, est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez vos enfans, pères et mères toujours foibles et indulgens, qui aimez en eux jusqu'à leurs défauts, qui les flattez, qui les soutenez dans leurs vices, ou qui du moins dissimulez autant qu'il est en vous leur oisiveté, leur paresse, leurs égaremens, pour ne pas être obligés de faire violence à leurs penchans ? Est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez votre

(1) *Isa.* 46. 5. (2) *Osée.* 10. 2.

106 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

époux , femme si vive dans vos passions ; et qui , en vous unissant à lui , en avez fait votre idole ; qui vous prêtez , qui vous livrez toute entière , sous de vains prétextes , à ses volontés les moins sages , et qui faites du mariage moins un engagement sacré qu'une profanation ; funeste idolâtrie , que souvent Dieu punit par les coups les plus sensibles ! Est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez vos amis les plus chers , vous qui avez fait en eux peut-être un choix si dangereux , qui adoptez tous leurs sentimens , et jusqu'à leurs erreurs , ou qui n'osez les combattre , qui épousez leurs querelles , qui entrez dans leurs haines et leurs vengeances ; non , ce n'est point pour Dieu que vous les aimez. A qui donc , vous demandera-t-il , à qui m'avez-vous égalé ? *Cui adæquastis me ?* Votre cœur est partagé ; tremblez. Avec une apparence de vie c'en est assez pour être mort à ses yeux. *Nunc interibunt.* Est-ce pour lui et selon lui que vous aimez vos dignités , votre crédit , vos honneurs , vos richesses , vous qui n'en faites point usage selon l'ordre établi par la providence , et conformément à la fin pour laquelle il vous les a donné ; vous encore , qui , pour les augmenter ou les conserver , passez si aisément par-dessus bien des délicatesses de conscience que vous traitez trop

légèrement de scrupules ? ah ! il n'est que trop aisé de le voir , vous êtes du nombre de ceux dont le cœur est partagé. *Divisum est cor eorum , nunc interibunt.*

Mais , sans nous arrêter à des caractères si marqués , combien d'attaches encore plus secrètes , combien de retours sur soi-même , qui ne laissent à notre piété , à notre amour pour Dieu , qu'une vaine écorce , qu'une ombre de réalité ! c'est-là ce qui rend , à juste titre , tant de dévotions si suspectes. Quand je vois des dévots plus sensuels dans leur vie (si réglée en apparence) que les mondains dans leurs désordres ; des dévots toujours prêts à censurer et à médire , et qui ne connoissent d'autre sujet de leurs entretiens que les défauts et la conduite des autres ; des dévots si remplis d'orgueil , si prévenus en leur faveur , qu'ils n'écoutent ni avis , ni conseils , ni remontrances , quelques légitimes , quelques respectueux qu'ils puissent être ; si entiers dans leurs opinions , qu'ils ne peuvent souffrir la moindre contradiction , et qu'ils ne prennent pour règle de leurs sentimens que leurs propres idées et leurs vains préjugés ; si délicats , si sensibles que tout leur déplaît , tout les blesse et les offense ; je pense alors , et je ne puis pas en juger autrement selon toutes les règles de la piété chrétienne ; voilà des hommes qui

108 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

s'abusent, des hommes qui croient aimer Dieu, et qui n'aiment qu'eux-mêmes; d'autant plus malheureux dans leur illusion que personne n'a plus besoin de conversion qu'eux, et que personne ne croit moins être dans le cas de devoir songer à se convertir. Et prenez garde, M. F. ce n'est pas-là un caractère rare et extraordinaire; c'est celui que nous avons tous les jours sous les yeux; c'est celui de presque tous les Chrétiens, qui tiennent, par des actes extérieurs, à la Religion, qui ont fait une sorte de divorce avec le monde, mais qui, d'un autre côté, n'ont jamais travaillé sérieusement à combattre, par des actes réitérés de mortification et par les sentimens d'une humilité profonde, le pouvoir des sens et leur amour-propre, cet ennemi secret de l'amour divin. C'est le caractère de la plupart d'entre nous, sans doute; c'est le votre, M. F. qui m'écoutez, et qui avez tant de peine à vous y reconnoître; c'est le mien peut-être. Ah! s'il est vrai, du moins, Seigneur, éclairez nos consciences, arrachez le voile qui nous en dérobe le funeste état, et ne permettez pas que nous soyons plus long-temps du nombre de ceux qui s'aveuglent en croyant vous aimer de tout leur cœur, tandis que leur idole est dans eux-mêmes.

On croit encore aimer Dieu , l'aimer beaucoup , lorsqu'avec une ame tendre , on verse de temps à autre quelques larmes au pied de ses Autels , sans cependant corriger de certains vices qui règnent au-dedans de nous , et qui empêchent que Dieu n'y règne souverainement. On juge de son amour par ses larmes , et l'on devrait juger du prix de ses larmes par sa fidélité.

Aimer Dieu de tout son cœur , avon-nous dit , c'est aimer à faire sa volonté en toutes choses ; c'est aimer ce qu'il aime et comme il veut que nous l'aimions ; c'est donc aimer sa loi et le prouver par notre exactitude à la remplir ; c'est aimer notre prochain comme nous-mêmes et le prouver par des actions. Aimer Dieu de tout son cœur , c'est haïr ce qui lui est contraire , ce qui lui déplaît ; c'est donc encore détester tout péché de quelque nature qu'il soit , et quelque léger qu'il puisse nous paroître.

Hé ! que dis-je , ô mon Dieu , mon Créateur , mon Père , et mon aimable maître , si je vous aime de tout mon cœur , tout ce qui vous offense , tout ce qui vous outrage , peut-il me paroître léger ?

Voulons-nous , M. F. mieux connoître encore si nous aimons Dieu de tout notre cœur , examinons si , comme il l'exige ,

nous l'aimons de tout notre esprit. Aimer Dieu de tout son esprit, c'est-à-dire, selon l'interprétation des saints Docteurs, et selon toute la force du terme, rapporter à Dieu ses pensées, ses vues, ses projets, ses actions, ses travaux, et jusqu'à ses amusemens et ses plaisirs; c'est l'avoir sans cesse présent à la mémoire, aimer à s'entretenir de lui, à se rappeler ses perfections et ses bienfaits; c'est encore faire servir ses lumières et ses talens à le glorifier, à le faire connoître, à le faire aimer, autant qu'il est en nous.

Tel est, dans tous les hommes, l'effet du véritable amour: on ne pense qu'à l'objet qu'on aime, on en parle avec plaisir, et l'on préfère la solitude aux entretiens où l'on n'est pas libre d'en parler; on croit le voir dans tous les objets qui ont quelque rapport avec lui; on se le rappelle à chaque instant; on n'agit que dans la vue de lui plaire; on vante partout ses perfections et ses charmes, et l'on voudroit faire passer dans tous les cœurs les sentimens dont on est pénétré. S'il est parmi nous des âmes délicates et sensibles, c'est elles que j'en prends à témoins: n'est-ce pas-là ce qu'on appelle aimer?

Mais, le dirai-je, ô mon Dieu! c'est ainsi qu'on aime la créature, et c'est

ainsi que l'on refuse de vous aimer ; on épuise toute sa sensibilité, toute sa délicatesse, tous ses talens, toute l'activité de son génie, pour des objets qui ne répondent qu'imparfaitement à nos desirs, qui nous séduisent, qui nous trompent, qui s'effacent, que nous perdons sans retour ; et vous, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, parce que vous offrez toujours de nouveaux attraits à ceux qui vous aiment, on vous oublie, on vous néglige, on ne pense point à vous, ou l'on y pense si rarement et si foiblement que l'on fait assez voir qu'on ne vous aime pas de tout son esprit, parce qu'en effet, on ne vous aime pas de tout son cœur.

Hé quoi, M. F. ! faut-il donc vous montrer Dieu lui-même sans cesse occupé de vous ? Oui, devons-nous dire, avant tous les temps, dans le repos de sa sagesse, seul suffisant à lui-même, il pensoit à moi, il m'aimoit et préparoit dès lors tous les témoignages qu'il devoit me donner de son amour. Il a formé ce monde où je devois naître, il l'a embelli, il l'a orné pour mon usage. Il a commencé, dès la chute du premier homme, et il a continué dans tous les siècles le grand ouvrage de ma rédemption et de mon salut éternel. Il a fait, de jour en jour, des promesses qui sont parvenues

112 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

jusqu'à moi et qui étoient faites pour moi. Il a envoyé, d'âge en âge, des Prophètes qui me parlent et qui m'indiquent le Messie qu'il m'a donné. Il a établi, dans l'ancienne loi, ces sacrifices qui sont à mes yeux la figure de celui qu'il devoit faire pour moi de son Fils. Ce Fils est venu sur la terre : toute sa vie, il l'a employée à m'instruire et me sanctifier. Prêt à être outragé, crucifié par les hommes, Jésus a fait un dernier effort en leur faveur ; il a institué ce Sacrement auguste, par lequel il est toujours avec nous et au milieu de nous ; il a voulu perpétuer ainsi parmi les hommes la pensée de ses souffrances et de sa mort ; il a voulu vivre dans notre mémoire, comme nous vivons dans son souvenir ; et tous les jours il intercède pour nous dans le Ciel, tous les jours il s'offre pour nous sur ces Autels.

Cependant nous ne pensons point à lui. Mille bagatelles, dont nous nous faisons des affaires importantes, s'emparent de notre imagination, la remplissent et l'occupent. Notre esprit se rappétisse, si je puis ainsi parler, se rétrécit par mille soins frivoles qui le dissipent et ne lui laissent pas le temps, osons-nous bien dire quelquefois, de penser à Dieu et à son culte. Au lieu d'aimer à s'entretenir de lui, on fuit comme importunes

ces conversations où l'on en parle. C'est assez, dit-on, de prêcher dans les Temples, et chaque chose a ses momens; langage qu'il est aisé d'entendre, et par lequel on refuse de lui donner un seul de ces instans, qui devoient tous lui être consacrés. Au lieu de méditer en sa présence, de lui ouvrir son cœur, de lui parler seul à seul, comme un ami parle à son ami, on se contente de réciter de bouche quelques prières, en laissant d'ailleurs son esprit errer sur mille objets profanes. Au lieu de se rappeler ses grâces, ses faveurs, d'étudier sa loi, d'en faire ses délices, on cherche partout de vains amusemens; et l'on se plaint ensuite de ce que sa grâce n'agit point en nous, de ce qu'on ne se sent aucune ferveur pour les exercices de la Religion. Ah mondains! vous ne dites que trop vrai; mais cherchez-en la cause dans vous-mêmes: comment voudriez-vous être zélés et fervens dans le service de Dieu, lorsque vous craignez de vous entretenir avec lui, lorsque vous ne choisissez jamais, pour la matière de vos réflexions, tout ce qu'il y a en lui d'aimable et tout ce qu'il a fait pour vous. C'est dans la prière, c'est dans la méditation que le Roi Prophète sentoit son cœur se dilater et s'enflammer. *In meditatione mea exardescet ignis.* Mais d'ailleurs sans vou-

314 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

loir vous assujettir à des méditations suivies, et plutôt au Ciel que vous en fissiez quelques-unes de ce genre, pour peu qu'il y eût en vous d'amour pour votre Dieu, tout ce qui vous environne ne suffiroit-il pas pour le rappeler à votre mémoire ? Voyez toute la nature : au-dehors, le soufle des zéphirs, l'aile d'un papillon, l'industrie du plus petit insecte, le vol et le chant des oiseaux, le murmure des eaux ; et pourquoi, M. F. pourquoi toutes ces choses ne serviroient-elles pas à vous rappeler à Dieu ? Dans l'intérieur de vos maisons ; votre famille, vos enfans, tous les biens qui vous sont offerts, tout ce que Dieu vous donne, de quelque manière qu'il vous l'envoie, ne devoit-il pas encore vous aider à l'avoir toujours présent ? C'est ainsi que Moïse, après avoir dit à son peuple d'aimer Dieu comme il veut être aimé, ajoutoit que ses commandemens soient gravés dans votre cœur ; instruisez-en vos enfans ; méditez-les dans les momens du travail et dans ceux du repos, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil ; portez-les attachés à votre main, et sur le front entre vos yeux ; écrivez-les sur la porte de votre maison, et gardez-vous bien d'oublier le Seigneur.

Ah ! c'est alors que, sans sortir de

voire état , vous sanctifieriez toutes vos actions en les faisant pour Dieu ; tandis que parmi tous les grands mouvemens que vous vous donnez , il n'y en a aucun peut-être qui ait Dieu pour fin ; c'est alors que sans peine , et par vos discours et par vos exemples , vous porteriez vos enfans , vos amis , vos domestiques , dont vous êtes si spécialement chargés devant Dieu , à s'attacher au Seigneur et à le glorifier de concert avec vous. Ah ! M. F. encourageons-nous les uns les autres , animons-nous mutuellement à l'amour de notre Père commun. Accordez-nous , Seigneur , accordez à l'ardeur de mes désirs ces sentimens de zèle pour tous ceux qui m'écoutent , et ne permettez pas que , parmi eux , il y en ait un seul qui se perde lui-même , en refusant de vous aimer ainsi. C'est alors , ô mon Dieu ! que nous nous ferons le plaisir le plus doux de consacrer à votre gloire tous les dons que vous nous avez faits. Car , je l'avouerai , M. F. le charme de l'éloquence , le sublime de la poésie , les accords de la musique , tout ce que les arts ont de merveilleux et de touchant me fait gémir de l'abus que les hommes ne font que trop souvent des talens. Mais , au contraire , qu'une ame qui cherche , qui aime son Dieu , éprouve de délicieux transports ,

lorsqu'elle voit toutes les perfections qu'il a mises dans les créatures retourner à leur principe. Combien de fois, vous le savez, ô mon Dieu ! en voyant réuni dans nos Temples tout ce qui fait partie de la célébration de nos plus augustes fêtes ; en considérant vos Ministres rangés dans le plus bel ordre autour du sanctuaire, votre peuple qui s'empresse, qui accourt en foule, qui se prosterne au pied de vos Autels ; entendant d'autre part ces discours nobles et simples, où l'on parle à la maison d'Israël le langage tendre et sublime de vos divines écritures, ces psaumes, ces hymnes, ces cantiques qui expriment notre allégresse, ces instrumens spécialement réservés pour votre culte, et qui se mêlent à nos voix, combien de fois ce spectacle et ces concerts ravissans ne m'ont-ils pas arraché des larmes. Voilà, disois-je alors, à quoi tous les arts, tous les talens ont servi dans leur origine ; voilà à quoi l'amour divin devrait seul les employer. Il me sembloit, dans ces instans, que le Ciel étoit descendu sur la terre, ou que je me trouvois tout-à-coup transporté au plus haut des Cieux. O vous ! qui avez quelques talens, je vous en conjure, par tous les bienfaits de notre Dieu, par tout l'amour qu'il vous a témoigné, faites les servir

à louer le Seigneur ; et j'ose vous être garant que jamais ils ne brilleront d'un plus vif éclat , que lorsque vous en rehaussez le prix , en les consacrant à un si noble et si saint usage.

En aimant Dieu de tout notre cœur et de tout notre esprit , il ne nous sera pas difficile de l'aimer de toutes nos forces , et c'est le dernier caractère que doit avoir notre amour. Aimer Dieu de toutes ses forces , c'est , pour le dire en un mot , l'aimer d'un amour généreux et constant , que rien ne puisse ébranler.

Voulez-vous savoir si c'est ainsi que vous l'aimez , considérez si votre amour n'éprouve pas de ces vicissitudes continuelles d'où se forment les rechutes dans le péché , et qui conduisent insensiblement à l'endurcissement et à l'impénitence finale ? Votre ferveur , qui se ranime quelquefois à l'approche des plus grandes solennités , ne se dissipe-t-elle pas , ne passe-t-elle pas avec elles ? Lorsque Dieu vous a frappé par des coups sensibles , et que des circonstances affligeantes , comme la perte d'une partie de vos biens , une maladie , une disgrâce , la mort d'un époux , d'un fils bien aimé , ou de quelque autres objets de votre tendresse , vous ont forcé de rentrer en vous mêmes , souvenez-vous avec quelle ardeur vous paroissiez vous porter vers Dieu , et vous

118 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

détacher pour lui de tout autre objet ; quels désirs d'un parfait retour, quelles résolutions ne formiez-vous pas ? En rappelant les suites de vos désastres, je rouvre peut-être des plaies encore sanglantes ; mais quoi ! à peine le temps a-t-il effacé en vous ces premières impressions de douleur, que votre amour se rallentit, et que vous livrant de nouveau à la dissipation et aux embarras du siècle, vous quittez Dieu pour le monde. Ah ! aimez-vous donc de toutes vos forces ?

Pour en bien juger, vous dirai-je encore, sondez les dispositions de votre âme, et voyez, en vous interrogeant vous-même soigneusement et sans illusion, si vous pouvez faire à toutes les choses de la terre ce généreux défi que l'Apôtre faisoit avec tant d'assurance : qui nous séparera de la charité de J. C. ? *Quis nos separabit à charitate Christi* (1) ? Seroit-ce le danger de perdre ma fortune, mon crédit, ma réputation, mes dignités, ma vie, qui me porteroit à violer la loi de mon Dieu ? et ferois-je difficulté de les sacrifier, si je ne pouvois les conserver qu'au dépens de ma conscience ? *An periculum* ? Seroit-ce le désir de l'élévation, de l'agrandissement, des richesses, et l'assurance de les obtenir par quelque moyen, toléréselon le monde, mais injuste

(1) *Rom.* 8. 35.

devant Dieu, m'engageroit-elle à y avoir recours ? *An altitudo* ? Seroit-ce enfin l'éloignement pour les pratiques austères du Christianisme ; et me paroît-il trop dur de mortifier ma chair, mon entendement, ma volonté, de me détacher de moi-même, de combattre toutes mes passions, de me surmonter, de me vaincre sans cesse ? *An instantia* ? Non, je suis assuré que rien ne pourra jamais me séparer de l'amour de Dieu. *Certus sum quia neque creatura alia poterit nos separare à charitate Christi.* S'il en est ainsi, M. F. et que vous puissiez vous rendre ce témoignage à vous-mêmes, ah ! sans doute, vous aimez Dieu de toutes vos forces ; mais que je crains que vous ne disiez plutôt en secret, hé quoi ! si l'amour divin exige qu'on se tienne toujours prêt à de si grands sacrifices ; s'il demande tant de vertu, tant de combats, tant d'efforts et de résistance, il en coûte donc bien pour aimer Dieu. Ah ! M. F. quel langage dans la bouche d'un homme, et d'un homme qui se dit Chrétien ! Il en coûte pour aimer Dieu : et ne pensez-vous plus à tous les fruits de cet amour, à toutes les douceurs qui l'accompagnent, aux chastes délices qu'il fait éprouver à un cœur qui en est enivré, à la perfection, aux charmes réels de l'objet que je vous propose d'aimer ? Il en coûte pour

aimer Dieu : eh ! n'en coûte-t-il rien aux amateurs du monde, pour s'attacher à la vaine poursuite de biens incertains, frivoles et passagers ? que de privations, que de gênes, que de contraintes, que de périls, que de sacrifices trop souvent perdus ou bien mal récompensés ! la créature que vous servez a sa loi ; mais une loi dure et pesante, une loi bizarre et fantasque, une loi de caprice, d'humeur et d'assujétissement perpétuel ; elle vous demande, pour lui plaire, ce que vous ne pouvez souvent lui donner ; elle est fautive, aveugle, inconstante et sujette à tromper toutes vos espérances. En est-il donc ainsi du Seigneur ? il en coûte pour aimer Dieu : ô sainte montagne du Calvaire, croix de Jésus, épines qui avez couronné son front, plaies sacrées de mon Sauveur, sang précieux qu'il a versé, parlez, et dites nous tout ce qu'il en a coûté à J. C. pour nous aimer et nous sauver. O ingrate créature, pourrai-je bien encore me plaindre qu'il en coûte trop pour aimer Dieu ? Ah ! Seigneur, si mon cœur ne s'ouvre pas à tout l'amour que vous m'avez témoigné, non, je ne veux point d'un cœur si dur : donnez-m'en un autre, ô mon Dieu ! un cœur tendre et sensible, un cœur ardent et généreux ; et vous, Ames saintes, Esprits célestes, Archanges, Milice de mon Dieu, prêtez-nous

nous vos transports pour aimer Dieu comme il doit être aimé. Dieu aime comme il doit l'être ! Ah ! que je l'aime du moins de toutes mes forces , autant qu'il est en moi , autant que je puis l'aimer.

Je vous ai expliqué, M. F le premier Commandement de la loi, celui qui la renferme toute ; c'est d'aimer Dieu. Tout nous y invite : la nature entière , tout ce que Dieu a fait pour nous dans l'ordre de la grâce , nos intérêts les plus chers , notre propre bonheur : voilà les motifs de notre soumission au précepte. Je vous en ai fait sentir toute l'étendue : aimer Dieu de tout notre cœur , c'est-à-dire , d'un amour dominant , qui n'aime rien que pour lui et selon lui , qui soit le principe , le terme et la règle de toutes nos affections ; l'aimer de tout notre esprit , c'est-à-dire , de cet amour soigneux et vigilant , qui s'occupe sans cesse de lui , qui ne néglige rien de ce qui peut lui plaire , qui le fait connoître , qui le fait aimer de tout ce qui nous environne , et qui rapporte tout à sa gloire ; l'aimer de toutes nos forces , c'est-à-dire , de cet amour généreux et constant que rien ne peut ébranler ni altérer ; voilà les véritables caractères de notre soumission au précepte , de ce qui forme l'amour de Dieu , tel qu'il l'exige de nous. Que je

122 *Le mardi de la I.^{re} sem. de Carême.*

serois heureux, si, en rappelant à votre esprit une loi si belle, j'avois produit sur vous la moindre partie de l'effet qu'Esdras produisit autrefois sur tout le peuple, en lui lisant la loi du Seigneur, cette loi qu'il avoit depuis si long-temps oubliée ou méconnue. Ce peuple fonda en larmes, au souvenir de son infidélité. *Flebat omnis populus, cum audiret Verba legis* (1). Pénétré du plus vif repentir, il renonça, dès l'instant même, à ce qui l'avoit séparé de son Dieu, et renouvela, entre les mains d'Esdras, l'alliance que ses pères avoient contractée et qu'il avoit de son côté si mal observée. *Veniebant ad pollicendum et jurandum ut ambularent in lege Dei* (2). Nous pouvons aujourd'hui la renouveler comme lui, cette alliance, M. F. et qu'en finissant ce discours, j'aie la douce consolation de recevoir, en quelque sorte, et d'offrir à notre Dieu les témoignages sincères de votre parfait retour vers lui,

Où, mon Dieu, s'attache qui voudra à des biens trompeurs et périssables, pour nous, Seigneur, trop convaincus de leur fausseté, nous regrettons tous les momens que nous ne vous avons pas consacrés, tous les sentimens que nous vous avons dérobés, et, dans ce jour, où vous daignez encore nous rappeler à vous par les

(1) *Esdras. 2, c. 8. 9. c. 10. 29.*

tendres gémissemens que vous formez dans notre cœur, je proteste, au nom de tous ceux qui m'entendent, et en confirmant des promesses que nous n'avons que trop oubliées jusqu'ici, que nous renonçons à tout ce que l'esprit de mensonge et de ténèbres pourroit nous suggérer pour nous éloigner de vous, au monde, à ses plaisirs, à ses pompes, à ses œuvres, à nous-mêmes, et à tous nos penchans déréglés; que nous ne voulons vivre que pour vous plaire, et que nous voulons mourir en vous aimant. C'est donc à vous, ô mon Dieu ! que nous allons rapporter désormais toutes nos affections, tous nos desirs; purifiez-les, sanctifiez-les par le feu de votre amour; désabusez-nous pour toujours des chimères qui nous avoient séduits, afin que nous n'aimions plus rien que pour vous, que nous ne croyons plus pouvoir être heureux que par vous, et que nous parvenions à cette éternité bienheureuse que vous promettez à ceux qui vous sont fidèles, et que je vous souhaite, etc.

S E R M O N

POUR LE VENDREDI DE LA I.^{re} SEMAINE

D E C A R Ê M E.

Sur la Prière.

Miserere mei Domine , fili David.

Seigneur , fils de David , ayez pitié de moi,

Matt. 15. 22.

TEL est , M. F. le tendre gémissement , tel est le cri touchant d'une ame qui sent ses besoins , et qui , remplie de la plus vive confiance , s'adresse à celui qui peut seul les soulager.

Telle est la prière de la Chananéenne , le modèle admirable que J. C. a voulu offrir aux hommes pour leur enseigner à prier et pour leur apprendre ce que peut , auprès du Tout-Puissant , la véritable prière.

Après un si bel exemple ne nous plaignons plus , n'accusons plus le Ciel , si nous ne sommes pas exaucés , ne nous en prenons plus à lui de nos foiblesses , et de nos malheurs ; ou nous ne prions

pas , ou nous prions mal , ou nous nous lassons trop tôt de prier.

Ah ! puissions-nous comprendre aujourd'hui combien il est facile de se faire entendre de son Dieu , combien il est avantageux de recourir à lui , et quels sont ici les fruits de la confiance et de la persévérance ?

Ne sortons point de notre Evangile ; interrogeons la Chananéenne , et d'après elle nous saurons premièrement quelles sont les dispositions nécessaires pour bien prier , et en second lieu , quels sont les avantages de la prière faite dans ces heureuses dispositions. *Ave Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E .

Si jamais il a été nécessaire de simplifier nos expressions et nos idées , c'est surtout en traitant de la prière. Comme elle est également faite pour les simples et pour les savans , qu'elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie , qu'elle est de tous les jours et de tous les momens , elle ne doit pas être assujettie à des conditions pénibles , et ce ne doit pas être pour nous une étude que de les apprendre et de les bien remplir.

Deux choses ont engagé la Chananéenne à avoir recours à J. C. Le sentiment de sa misère et la confiance dans celui qui

pouvoit la soulager , ce sont aussi , M. F. les deux dispositions nécessaires pour bien prier ; le sentiment de nos vrais besoins qui rend humble , respectueux , fervent ; la confiance qui fait persévérer.

La Chananéenne sent toute la grandeur et toute l'étendue de ses besoins et de sa misère. Triste rejeton d'une race maudite , fille de Tyr et de Sidon , jusquelà elle a été plongée dans les ténèbres du Paganisme ; elle a porté son encens et ses prières à des Dieux sourds et impuissans ; elle a gémi sous la tyrannie du péché , et éprouvé tous les maux qu'il entraîne , toutes les puissances de l'enfer exercent leur empire sur sa propre famille , elles l'exercent sur sa fille. *Seigneur* , s'écrie-t-elle , *ayez pitié de moi , ma fille est tourmentée par le Démon.*

Tel est , M. F. le cri du sentiment , et c'est celui que Dieu exauce dans la prière. Elle n'est pas comme vous pourriez le penser , un effort de l'esprit , un arrangement d'idées et de termes recherchés , elle ne suppose pas de l'art et de la méthode , elle n'exige pas de grandes lumières et un esprit orné , elle ne consiste pas dans une longue suite de paroles , et ne se borne pas à des formules étudiées avec peine , et souvent récitées avec ennui ; non , la prière est une science toute naturelle , et sur laquelle nous

naissions tout formés ; elle est une simple élévation de l'âme vers son Dieu ; elle est , comme l'a si bien défini S. Augustin , le gémissement du cœur et l'expression de ses désirs , elle ne suppose qu'un sentiment vif de nos besoins et de notre foiblesse , qui nous fait recourir à l'Être tout-puissant sur qui seul nous fondons notre espoir , et celui , enfin , qui sait sentir , sait prier.

Dieu écoute , dit St. Cyprien , la voix de notre cœur , et non pas celle que forme seulement notre bouche ; ce ne sont pas , dit St. Grégoire , nos paroles , mais nos désirs , qui se font le mieux entendre ; un désir ardent , dit encore St. Bernard , est un grand cri aux oreilles de Dieu. *In auribus Dei desiderium vehemens clamor magna.*

Voilà , M. F. ce que les Saints , ce que tous les Pères de l'Eglise ont pensé sur la prière ; ne vous plaignez donc plus de ne pas savoir prier ; ne dites plus que vous n'en avez ni le goût , ni le temps ni la facilité. Hé ! quoi donc ? ne savez-vous pas sentir votre misère ? La Chananéenne , pour bien prier , n'a point eu d'autre maître que son cœur , et d'autres règles que ses besoins. O hommes ! ouvrez les yeux ; voyez tous les périls , tous les pièges qui vous environnent ; voyez toutes les puissances des ténèbres conjurées

128 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

pour vous perdre , et qui méditent la ruine de ceux qui vous sont les plus chers. Votre ame , celle de vos amis , de vos proches , est peut-être sous l'esclavage du Démon , ou est en danger d'y tomber. Voyez l'enfer qui s'ouvre sous leurs pas , et les maux dont vds-mêmes êtes menacés. Tournez ensuite vos regards vers le Ciel , et voyez votre patrie , ce séjour du bonheur que vous risquez de perdre pour toujours. Hélas ! votre plus grand , votre unique besoin est celui d'être heureux , et tout s'oppose à votre félicité. Le monde au milieu duquel vous vivez est pour vous une tentation continuelle. La chair combat en vous l'esprit et la raison. Vos lumières sont obscurcies par les préjugés de l'exemple et de la coutume , des passions vives et ardentes déchirent votre cœur et vous mettent sans cesse en guerre avec vous-mêmes. Vous voulez le bien et vous n'avez pas la force de l'entreprendre ou d'y persévérer ; vous formez des résolutions , et elles vous retrouvent toujours infidèles ; au milieu de vos plus saints désirs vous n'éprouvez qu'un fonds inépuisable de foiblesse et de corruption.

Votre misère devient encore plus sensible lorsque vous y joignez le souvenir de vos anciens égaremens : vous avez fait servir à des passions honteuses

le plus bel âge de la vie ; vous avez abusé de tous les dons que Dieu vous a faits ; vous avez souillé votre corps , dérégulé votre imagination , étouffé dans votre ame , les principes de la sagesse , et ces inclinations heureuses que l'Auteur de la nature s'étoit plu à y répandre. Vous avez combattu contre Dieu même , en tournant contre lui ses ouvrages , et en faisant de toutes les créatures les instrumens de vos crimes.

Hélas ! ils subsistent peut-être encore aux yeux du Seigneur : une pénitence sincère ne les a point encore effacés. Vous n'avez donné à la Religion que de vains dehors , et votre cœur n'est point encore changé , des penchans moins grossiers en apparence , mais non moins dangereux , la remplissent et l'occupent. Esclaves de vos idées , de vos goûts , de vos humeurs et de vos caprices , vous faites de vous-mêmes votre idole ; vous vous égarez , vous vous perdez , en croyant tenir une route certaine : et votre aveuglement est d'autant plus à craindre , que rien n'est plus difficile à éclairer que les illusions de l'amour-propre.

Ah , mon Frère ! que vous êtes misérable !... et vous ne le sentez pas , et vous ne savez pas prier. Sortez donc un moment du tumulte du monde , faites trêve avec cette dissipation continuelle qui vous

emporte loin de vous : réfléchissez , rentrez en vous même , voyez ce que vous êtes , ce qui vous manqua , ce que vous risquez de devenir un jour , ce que vous deviendrez peut-être bientôt si vous ne changez pas , et vous gémirez , vous prierez comme il faut pour être exaucé. Hé ! faut-il donc apprendre à un malade à demander sa guérison ? faut-il apprendre au malheureux , à l'indigent à solliciter le secours qui lui est nécessaire ? La nature toute seule ne s'explique-t-elle pas assez ? la seule nécessité ne fournit-elle pas les expressions les plus touchantes , et le cœur ne se rend-il pas toujours éloquent ?

Vous-même , dans les maux de la vie , dans un accident fâcheux , dans la disgrâce ou dans les périls , ne savez-vous pas vous plaindre ? ne savez-vous pas élever vos regards et vos cris vers le Ciel ? Ah ! si vous étiez aussi sensible aux misères de l'ame qu'à celle du corps , si vous étiez aussi touché de la perte des biens éternels , que de celle des biens fragiles et d'une fortune de boue , si votre salut vous intéressoit autant que votre santé , que vous auriez de choses à dire au Seigneur , et qu'il vous seroit facile de prier !....

Vous n'en avez pas le temps , dites-vous ? hé quoi ! faut-il donc bien du temps

pour former un gémissement du cœur ? La Chananéenne se repend-elle en de longues paroles ? Hélas ! elle ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Faut-il un temps si long pour dire avec elle : *Seigneur ayez pitié de moi ?* L'aveugle de Jéricho l'a dit comme elle, et il a obtenu sa guérison ; les lépreux n'en ont pas dit davantage , et ils ont été guéris.

En tout temps , en tout lieu , dans toutes les circonstances de la vie , on peut prier. La vie du Chrétien est une vie de prière. J. C. veut que nous prions toujours : mais former un bon désir , élever son cœur vers Dieu , soupirer après les biens qu'il nous promet , gémir à la vue de nos misères et des périls auxquels nous sommes exposés ; c'est-là ce que l'Écriture appelle prier. Avec un désir continuel d'obtenir les grâces qui nous manquent , dit S. Augustin , nous prions toujours.

Et ici , M. F. observez , je vous prie , qu'en exigeant , pour la première disposition , dans la prière , le sentiment de nos besoins , qu'en faisant consister l'essence de la prière dans l'expression de ces mêmes besoins sentis vivement et avec un désir ardent d'être exaucés , je ne parle pas de ces faux besoins que la cupidité enfante , ou qu'elle exagère ,

132 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

Je parle de vos besoins réels dignes d'être exposés à un Dieu infiniment Saint, et qui méritent les attentions de sa providence. C'est ainsi que la femme de notre Evangile demande, non pas des biens frivoles, l'élévation de sa famille, des richesses et des honneurs, mais que Dieu ait pitié d'elle, qu'il ait pitié de sa fille, et qu'en la délivrant de l'esclavage du Démon, il la mette au nombre de ses propres enfans.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la prière, quelle est la première condition qu'elle exige ? N'apportez plus de vains prétextes pour vous dispenser d'y avoir recours. Je ne vous demande encore une fois que de bien sentir votre indigence, que de l'exprimer du fond du cœur, et votre prière, comme celle de la Chananéenne, sera humble, respectueuse et fervente, toute remplie du désir d'obtenir ce qu'elle demande. Cette femme, si vivement touchée, s'abaisse, se prosterné, adore ; elle ne fait point valoir la démarche qu'elle vient de faire en quittant le lieu de sa naissance, et en venant chercher un Sauveur dans une terre étrangère, elle n'expose que ses besoins et ses désirs, elle ne fait entendre que le cri de sa misère, elle supporte tout le poids des humiliations dont on la couvre, et s'abaisse plus pro-

fondément encore à mesure qu'on la rebute et qu'on l'humilie davantage. Au milieu des épreuves elle redouble ses gémissemens, et la ferveur de sa prière augmente avec les difficultés qu'on lui oppose. Ayez pitié de moi, Seigneur, Seigneur sauvez-moi.

Voilà ce que fait le sentiment de nos besoins : il nous donne cette humilité, ce respect, cette ferveur de la Chananéenne. Un criminel qui demande grâce, un indigent qui sollicite, un infortuné qui prie, ne le font point avec hauteur, avec distraction, avec sécheresse, et pourquoi ? c'est qu'ils sentent vivement ce qu'ils demandent.

O ! M. F., je ne suis plus étonné de vos airs de faste et de grandeur jusque dans le temple, de la présomption qui règne dans vos prières, du secret orgueil qui les accompagne, et qui en ôte tout le prix ; non, vous ne sentez pas vos besoins ; vous ne voyez pas la lèpre qui vous couvre ; vous n'apercevez pas les plaies honteuses qui défigurent votre ame ; ou vous croyez n'avoir presque rien à demander, ou vous pensez avoir des titres pour l'obtenir. Il vous reste une sorte de complaisance dans vos mérites, vous vous croyez riche encore, tandis que, si vous connoissiez votre indigence et tous vos maux, vous auriez horreur

284 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

de vous-même. Et sur qui le Seigneur laisse-t-il tomber ses regards, nous dit-il lui-même, dans l'Écriture, si ce n'est sur les humbles, sur une âme pauvre et petite à ses propres yeux.

Je ne suis plus étonné si vous êtes si distrait, si sec, si aride dans la prière, vous vous bornez à des prières de routine et d'usage, vous récitez des formules que vous puisez dans les livres, ou que l'on vous a apprises dans votre enfance, et vous ne prenez rien dans votre cœur.

Ce n'est pas cependant que les prières que l'Église nous remet sous les yeux et qu'elle fait apprendre à ses enfans soient sans force et sans vertu, mais c'est toujours le cœur qui doit les dire. Quelle plus belle prière que celle que nous à appris J. C. lui-même ; et toutefois qu'est-elle devant Dieu ? qu'un vain son qui frappe l'air, si c'est la bouche seule qui la répète. Sentez-la donc en la disant.

O ! notre Père, notre bon Père qui êtes aux Cieux et qui nous y appelez pour y être heureux avec vous, que votre nom soit sanctifié ; hélas ! fils ingrat et rebelle, je n'ai fait que vous déshonorer jusqu'ici : que votre règne arrive, détruisez en moi l'empire du monde et du péché, régnez dans tous les cœurs : que votre volonté toujours

sainte se fasse sur la terre aussi parfaitement qu'elle se fait dans les Cieux : donnez-nous notre pain de tous les jours, donnez-nous les secours qui nous sont nécessaires pour le temps et pour l'éternité, pardonnez nous nos offenses, nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés. Affligés par les tentations les plus violentes, Seigneur, ne nous y laissez pas succomber, délivrez-nous de tout mal, délivrez-nous du péché. Seigneur ayez pitié de nous. Voilà, M. F. l'oraison dominicale. Les expressions sont peu différentes, le sens est le même, et c'est le cœur qui la rendue.

Priez donc ainsi ; priez du fond du cœur, et vous ne vous plaindrez plus d'être trop dissipés, d'avoir un esprit trop volage ; le sentiment dont vous serez affecté absorbera toute idée et tout autre sentiment ; si votre esprit s'égare un instant votre cœur le ramenera bientôt ; il veillera et parlera pour vous ; votre silence même sera éloquent, et un cœur touché, une ame contrite et humiliée fera tout le mérite de votre prière.

Alors vous ne démentirez pas par votre conduite la prière que vous aurez formée. Vous ne demanderez pas d'être délivré du péché, en n'évitant pas les occasions d'y retomber ; vous ne prierez pas pour

136 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

obtenir des vertus , en négligeant les moyens de les acquérir , et l'occasion de les pratiquer ; vous ne solliciterez pas des grâces de conversion et de salut sans vous mettre en peine de les mériter. Vos œuvres viendront à l'appui de vos prières ; vos démarches seront d'accord avec vos paroles , parce que vous ne demanderez que ce que vous aurez commencé par désirer , et qu'en le demandant vous vous disposerez à l'obtenir.

Mais il faut aussi demander avec confiance ; c'est la seconde disposition nécessaire pour bien prier , et c'est encore celle que la Chananéenne apporte à la prière. Voyez-la , M. F. prosternée aux pieds de celui qui commande à la maladie , à la mort , à toute la nature entière , et qui exerce un empire souverain jusque sur les puissances de l'enfer. Sa confiance est si parfaite , que J. C. lui-même l'admire et en fait l'éloge. O femme que votre foi est grande ! *Mulier , magna est fides tua* (1).

Voilà , M. F. ce qui touche le cœur de notre Dieu ; c'est la foi que nous avons en lui ; c'est la confiance que nous lui témoignons. Où cette foi ne se rencontre pas , dit Saint Augustin , il n'y a point de prière.

Que celui qui demande , dit l'Apôtre

(1) *Matth. 15. 28.*

Saint Jacques, le fasse avec confiance et sans hésiter ; car, celui qui hésite, qui craint de ne pas être exaucé, qui doute de l'efficacité de sa prière, est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Sa prière n'est d'aucun prix aux yeux du Seigneur, et il ne recevra rien de ce qu'il demande. *Non ergo estimet homo ille quod accipiat aliquid à Domino* (1).

C'est en effet cette disposition d'infidélité secrète que J. C. reprocha si vivement au premier de ses Apôtres : *O homme de peu de foi ! pourquoi avez-vous douté ?* et c'est celle qu'il pourroit, à si juste titre, reprocher à chacun de nous. Hélas ! nous prions comme si nous doutions du pouvoir ou de la bonté de celui auquel notre prière s'adresse ; nous portons en nous un fonds de défiance qui fait injure à Dieu, et nous rend indigne de recevoir des marques de sa libéralité. Avec un grain de foi, d'une foi vive, d'une confiance ferme et solide, nous transporterions les montagnes s'il le falloit, et nous ne savons pas écarter le plus petit obstacle par la prière, nous n'obtenons rien parce que nous ne demandons pas comme il faut.

Cependant, M. F. n'avons-nous pas d'assez grands motifs de confiance et de

(1) *Jacob. 1. 7.*

138 *Le vendr. de la 1.^{re} sem. de Carême.*

plus grands encore que ceux qu'avoit la Chananéenne. Elle n'étoit pas instruite comme nous de toutes les merveilles de la puissance de notre Dieu, son peuple ne formoit pas comme nous le peuple choisi du Très-Haut et ce n'est pas en sa faveur qu'il avoit opéré tant de prodiges. Elle n'étoit pas comme nous au nombre de ses enfans les plus chers, elle n'avoit pas les mêmes titres que nous pour lui dire notre Père et pour former ce cri si touchant dont parle l'Apôtre. *miserere mei Domine* ; ce n'est pas à elle qu'avoient été faites les promesses; et quand bien même elles lui eussent été adressées, elle n'avoit jusque-là rien éprouvé par elle-même de la fidélité du Sauveur à les accomplir : toutefois elle espère fortement, elle est remplie de confiance, elle a la foi la plus vive, et nous, M. F. nous doutons, nous désespérons.

Nous qui, éclairés des plus pures lumières, connoissons toute l'étendue du pouvoir de notre Dieu et qui avons entre les mains les livres sacrés qui en reflètent si vivement les merveilles. Nous qu'il a adoptés d'une manière si spéciale pour ses enfans et à l'égard desquels il ne cesse dans les saints Evangiles de se peindre comme le Père le plus tendre, comme un Père toujours disposé à nous entendre et toujours prêt à nous exaucer.

Nous à qui il a dit : *Demandez et vous recevrez*, et qui savons que celui qui parle ainsi est la vérité même. Nous, M. F. pour qui J. C. prie, qui entrons dans tous ses droits, qui prions en son nom, et à qui il a juré que rien ne nous seroit refusé de ce que nous demanderions par lui et avec lui. Hélas ! c'est nous qui hésitons, nous encore qui avons éprouvé tant de fois les effets de sa providence et les secours de sa libéralité. Hé ! quoi donc, les bienfaits passés ne devraient-ils pas ici nous servir de garant pour l'avenir ? Rappelons-nous ces momens où sans ressource, sans espoir du côté des hommes, devenus le jouet des événemens les plus imprévus, battus de tous côtés par les orages, et n'ayant plus que des regards à lever vers le Ciel, tout à coup les nuages se sont dissipés, ou un nouveau jour a brillé sur nos têtes, la tempête s'est calmée, et par une assistance toute divine nous avons trouvé le port presque au sein du naufrage : cœurs infidèles, pourquoi donc avons-nous sitôt oublié ces prodiges ? Et pourquoi mettons-nous un si grand obstacle à de nouveaux secours par notre défiance ? Ah ! quelque indigne que nous soyons d'être exaucés, souvenons-nous que ce n'est pas sur nous-mêmes et sur nos mérites qu'est appuyée la force et la vertu

140 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

de nos prières , mais sur la bonté infinie de notre Dieu et les mérites de J. C.

Hélas ! si nous prions en notre nom , nous aurions tout lieu de désespérer : ingrates créatures , hommes pécheurs , que pourrions nous offrir de nous-mêmes qui méritât d'être agréé , et que seroit ce que la confiance que nous ferions paroître alors , une présomption aveugle qui nous rendroit encore plus criminels ? Mais nous avons un Pontif Saint , un médiateur tout-puissant au nom duquel nous demandons , et quelle grâce pourroit être refusée à nos prières. Je vous en assure , nous dit J. C. lui même , si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom , il vous le donnera ; jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez , afin que votre joie soit pleine et parfaite.

C'est donc là , M. F. ce qui fonde notre véritable confiance , soit que nous demandions à J. C. même , en vertu de ses mérites , soit que nous demandions au Père , par les mérites de son Fils , dès que nous le ferons avec foi , sans craindre , sans hésiter ; ah ! nous sommes sûrs d'être écoutés.

C'est , M. F. une chose bien remarquable , que tous ceux qui se sont adressés à J. C. , pendant sa vie mortelle , pour être soulagés dans leurs peines , pour être secourus dans leurs malheurs , pour

Être guéris dans leurs infirmités, en ont obtenus tout ce qu'ils désiroient, et que J. C. leur disoit à tous : *Allez, votre foi, votre confiance vous a sauvé*, ou comme à la femme de notre Evangile : *Votre foi est grande, qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez*, tant il est vrai que c'est surtout à une foi vive, à une confiance ferme et assurée, que Dieu prodigue ses grâces et ses faveurs. Aimable confiance, qui met en notre pouvoir, et qui soumet, en quelque sorte à nos vœux, toutes les richesses de la Divinité.

Mais, prenez garde, je vous prie, que cette vive confiance suppose la persévérance, et c'est aussi ce que nous apprend si bien l'exemple de la Chananéenne.

Parce qu'elle a une foi vive et ardente, elle ne se lasse pas, malgré tous les dégoûts qu'on lui fait éprouver ; elle ne se rebute pas des obstacles presque invinsibles qu'on lui oppose ; elle persévère, au milieu de tant de raisons plausibles, pour se retirer et pour désespérer ; elle espère contre toute espérance.

Ici, M. F. je croirois affoiblir le texte de notre Evangile, si je prétendois y mêler quelque réflexion : écoutez-le dans toute sa simplicité, et vous ne pourrez vous refuser aux tendres impressions qu'il fait naître.

Une femme Chananéenne, qui venoit au :

142 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*
devant de J. C., se mit à crier et à lui dire : *Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est fort tourmentée par le démon ;* et Jésus ne proféra pas un seul mot. Sur quoi ses Disciples s'approchèrent, et lui dirent, en le priant : *Congédiez-la, Seigneur ; car elle ne fait que crier derrière nous.* Il leur répondit : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues.* Elle s'avança néanmoins, et elle l'adora, en disant : *Seigneur, secourez-moi : il n'est pas raisonnable, lui dit J. C. de prendre le pain des enfans, et de le jeter aux chiens. Non, Seigneur, reprit-elle, mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leur maître.* Alors, Jésus lui répartit : *O femme, que votre foi est grande ! que ce que vous souhaitez s'accomplisse.*

O admirable leçon qu'a voulu nous laisser J. C. ! ô grâce si utilement différée pour faire éclater d'avantage la vertu qui l'obtient, et nous mieux instruire des moyens de la mériter. C'est donc à cette confiance qui fait persévérer, que Dieu accorde l'accomplissement des demandes que nous formons. Quoi ! M. F. et nous nous rebutons si aisément, et nous nous plaignons du moindre délai, et nous accusons la Providence de notre Dieu, et nous cessons de prier. Ah ! M. F. ce que vous demandez, la grâce, les vertus, le salut,

est-il donc trop peu de chose pour être demandé plus d'une fois ? est-ce donc ainsi que vous sollicitez auprès des Grands de la terre un médiocre avantage, une fortune temporelle, et vous rebutez vous au moindre obstacle ? Quoi ! vous vous laissez de prier ! et Dieu s'est-il lassé de vous attendre, de vous inviter, de vous presser de revenir à lui, de vous ménager des ressources et des moyens de conversion. Vous comptez, en quelque sorte, vos démarches avec lui ; et tandis que vous vous montrez si infidèle, a-t-il paru compter les siennes avec vous ; vous vous laissez, et peut-être touchiez-vous au moment d'être exaucé ; encore un peu de persévérance, et le trésor des miséricordes du Seigneur vous étoit ouvert ; encore une fois, et vous triomphiez de la résistance de votre Dieu ; il ne vouloit qu'éprouver votre constance, qu'animer votre foi, qu'enflammer vos désirs, que vous faire mieux sentir le prix de sa grâce, et vous engager plus fortement à la conserver avec soin, après l'avoir obtenue ; vous vous laissez, au lieu de redoubler vos efforts comme la Chanaéenne, de multiplier comme elle les intercesseurs auprès de J. C., de faire, avec eux, des demandes plus vives, plus pressantes encore, de ranimer votre ferveur et de soutenir vos prières par vos

144 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

œuvres. Vous vous laissez, et vous oubliez que le Seigneur est cet homme de l'Évangile, qui, après quelques difficultés, ne peut refuser un ami qui le prie avec instance ; que c'est ce Père qui est bien éloigné de donner une pierre à ses enfans, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture ; que c'est ce juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde, à ses importunités, ce qu'il avoit refusé à ses premiers cris ; que c'est lui enfin, qui a dit : demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.

Ah ! désormais ne vous laissez donc plus de demander ; soyez constans, soyez infatigables dans vos poursuites ; ce qu'on paroît vous refuser aujourd'hui, demain on vous l'accordera : attendez, comme vous dit Isaïe *expecta*, si l'on diffère de nouveau, attendez encore *reexpecta*. Supportez les lenteurs de Dieu,
. votre peine ne sera point inutile, vos gémissemens ne seront point perdus, on vous tient compte de tous vos soupirs ; la prière renferme toujours les plus grands avantages, et vous conduira tôt ou tard aux grâces les plus abondantes dans cette vie, et au bonheur éternel dans l'autre : c'est encore ce que va nous prouver l'exemple de la Chana-
néenne,

néenne, dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quels avantages plus précieux que ceux que nous offre la prière lorsqu'elle est faite avec des dispositions saintes ; elle honore véritablement Dieu ; elle soumet à l'homme la puissance de Dieu même.

La Chananéenne, dont la prière doit nous servir d'instruction et de modèle, honore Dieu par l'aveu qu'elle lui fait de ses besoins et de sa dépendance ; par l'hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir, par la confiance qu'elle a dans sa bonté.

A peine elle aperçoit J. C. qu'elle se prosterne devant lui, qu'elle lui expose ses besoins comme à celui d'où dépend le sort de sa fille, sa guérison, son salut, et dont elle attend son propre bonheur et la jouissance de ce qu'elle a au monde de plus cher.

Tel est, M. F. le premier honneur que nous rendons à Dieu dans la prière : en lui offrant nos vœux, en lui exposant nos misères, en élevant vers lui notre cœur, nous reconnoissons que nous dépendons de lui comme de notre souverain Seigneur et de notre premier Maître ; que nous n'avons rien de nous-mêmes ; que nous tenons tout de lui ; que nous en attendons tout ; que notre exis-

146 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

tence, notre santé, nos biens, nos vertus et nos mérites, notre gloire et nos succès, notre félicité toute entière est entre ses mains; que nos besoins réclament à chaque instant son secours, et qu'en vain prétendrions-nous élever l'édifice de notre fortune, de notre bonheur, de notre salut éternel, s'il ne l'élève pas avec nous.

C'est, M. F. cet hommage rendu au souverain domaine de Dieu sur sa créature; c'est ce culte d'adoration et cet aveu de notre dépendance, que le Roi Prophète regardoit comme si nécessaire à la gloire du Créateur, et qui lui faisoit dire, avec tant de vérité: Seigneur, toutes les fois que je vous ai invoqué, je vous ai reconnu, par là même je vous ai avoué pour mon Dieu. *In quacumque die invocavero te: ecce cognovi quoniam Deus meus es* (1).

Mais hélas! cet aveu que nous devons à la gloire du Très Haut, ce culte de la prière, combien de Chrétiens négligent de le rendre et vivent comme s'ils ne dépendoient que d'eux-mêmes, comme si dans le monde il n'y avoit point de Dieu pour eux. *Sine Deo in hoc mundo.* Ils se ménagent un accès auprès des Grands, ils leur font une cour assidue, ils en attendent des grâces, ils s'empressent à mériter leur faveur, ils les sollicitent,

(1) Ps. 59.

ils les importunent par leurs soins et leurs prières, ils leur prodiguent les témoignages de respect et les assurances de fidélité, ils se courbent lâchement devant des hommes comme eux, et les jours, les mois, les années s'écoulent sans qu'ils se souviennent qu'il y a un Dieu au Ciel, et qu'il les a mis sur la terre. *Sine Deo.* Ingrat ! vous ne vivez, vous ne respirez que par lui. Tout ce qui est en vous, tout ce qui est hors de vous, sont des dons qu'il vous a faits ; la nature entière publie sa magnificence et sa gloire ; chaque moment atteste vos besoins et votre dépendance, et vous oubliez de lui rendre grâce, et vous ne pensez point à l'invoquer, et vous ne lui rendez aucun hommage : et celui que vous lui rendez est indigne de lui. Il est votre Dieu, et vous ne l'adorez pas ; il est votre Seigneur et votre Maître, et vous ne l'honorez pas ; il est votre bienfaiteur, et vous ne le remerciez pas ; vous dépendez de lui dans tout votre être, et vous ne recourez presque jamais à lui. Ah ! vous êtes donc un enfant dénaturé qui méconnoissez votre Père, vous êtes un infidèle qui n'a point de Dieu. *Sine Deo.*

Mais quoi ! ne devez-vous rien à sa grandeur, et n'attendez-vous rien de son pouvoir ? N'exige-t-il de vous aucun tribut de louanges pour ses perfections, et --

148 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

devez-vous pas honorer la puissance de ses œuvres ? N'est ce pas lui qui est le maître des événemens et du sort , qui commande à tout ce qui respire , qui dispose des biens et des maux , de la santé et de la maladie , de la joie et de la douleur , qui élève et qui abaisse à son gré , qui blesse et qui guérit , qui fait vivre et qui fait mourir ? N'est-ce pas lui qui fait des Anges les ministres de ses volontés , et qui fait trembler et obéir les puissances mêmes de l'enfer ? C'est aussi ce que reconnoît la femme Chanaënne , et ce qui , dans sa prière , honore véritablement Dieu. Ce n'est pas seulement par le sentiment de ses besoins et de sa dépendance qu'elle a recours à lui , mais par un sentiment plus vif encore de la grandeur et de la toute-puissance de celui auquel elle expose sa misère.

Seigneur , fils de David , s'écrie-t-elle , et c'est comme si elle lui disoit : O vous ! le Christ , le Messie à qui appartient tout honneur et toute gloire, Roi des Rois et Maître des Maîtres de la terre , qui avez l'empire sur toutes les nations et sur tous les siècles , qu'on a vu maîtriser les éléments et commander à toute la nature , tous les êtres , Seigneur ayez pitié de moi. Vous voyez mes besoins , à qui aurai-je recours qu'à celui qui peut seul les sou-

lager. Vous entendez mes vœux ; vous lisez dans mon cœur , mais vous voulez que je vous les expose pour votre gloire. Exaucez-les Seigneur. Ce n'est pas une grâce commune que je sollicite , ce ne sont pas des biens d'un prix médiocre , c'est le salut de l'ame de ma fille et le mien , c'est la victoire sur l'enfer même conjuré contre nous , c'est ce chef-d'œuvre de vos merveilles et de votre puissance : *Ma fille est tourmentée du Démon.*

Voilà , M. F. le plus beau sacrifice que la Chananéenne pouvoit offrir à Dieu. Ce sacrifice de louange , cet hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir , c'est pour le perpétuer , cet hommage dans la prière que Dieu a voulu se former des adorateurs en esprit et en vérité , c'est pour cela que l'Eglise a élevé des Temples et qu'elle a dressé des Autels , qu'elle immole chaque jour la victime la plus propre à honorer le Souverain Etre ; c'est pour célébrer ses grandeurs , qu'elle a établi des Ministres et des Prêtres , qu'elle s'est consacré des Solitaires et des Vierges , qu'elle a institué le chant des psaumes et des cantiques ; tout a été fait pour vous ramener à la prière comme au culte essentiel que vous devez au Tout-Puissant.

Mais , qu'entends-je , qu'entends-je ?...

150. *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

quel est le cri de l'impiété qui fait expirer nos prières sur nos lèvres , et qui vient glacer , autour de notre cœur , tous les sentimens que nous devons à la divinité ? Foibles mortels , viles créatures ! suspendez vos vœux , reprenez vos hommages , Dieu n'a pas besoin de votre culte , et il est trop au-dessus de vous pour s'abaisser jusqu'à daigner vous entendre. Ainsi parle l'impie , lorsqu'il veut se soustraire au premier de tous les devoirs. O trop foible ressource d'un cœur ingrat et qui se fait de sa petitesse même et de sa misère un prétexte à son indépendance !

Dieu n'a pas besoin de mon culte et de ma prière. Non sans doute , il ne cessera pas d'être mon Dieu si je ne le prie pas ; mais pourquoi donc a-t-il fait , arrangé , disposé cet univers dont , certainement , il n'avoit pas besoin ? pourquoi m'a-t-il placé dans ce monde , et m'a-t-il rendu capable de connoître la beauté de ses ouvrages , de sentir le prix et l'étendue de ses merveilles , de louer ses perfections et ses grandeurs ? Pourquoi me ramène-t-il à lui par le sentiment vif et continuel de mes besoins et de ma foiblesse , si ce n'est que tous ses ouvrages servent à sa gloire , et que moi qui en recueille presque tout l'avantage , je le loue , je le bénisse à chaque instant ;

pour que je le glorifie des attributs que je découvre en lui, et qu'il a fait éclater dans ses œuvres ; pour que je lui rende grâce de tous les dons que j'en reçois, et que je l'implore pour tous les biens que j'en attends.

Ah ! sans moi la nature est muette, et c'est moi qui en suis l'interprète et le Pontif ; sans mon hommage tout ce qu'elle renferme ne retourne point à son principe, et a été fait sans cause et sans dessein, ce monde est un spectacle puéril et frivole, fait seulement pour nous amuser un instant. Dieu qui ne veut point de ma prière et de mon culte, est un être distrait et indolent qui n'est que grand sans être bon, sans être juste, sans être tendre et compatissant ; c'est un être dont la grandeur n'est que fierté, disons mieux, qui n'est que dédaigneux sans être grand ; et pourquoi donc la même bonté qui n'a pas dédaigné de me créer dédaignerait-elle de m'entendre et de s'occuper à me rendre heureux ? Pourquoi, si Dieu ne veut point de mon hommage, pourquoi a-t-il imprimé dans mon cœur ce sentiment si prompt qui, au moindre danger et avant toute réflexion, me fait tourner les yeux vers le Ciel et élever ma voix vers le Dieu qui m'a formé ? Pourquoi, enfin, ce cri universel, ce concert de tous les peuples

152 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

qui, sans aucun accord et par un instinct naturel, invoquent leur être et lui rendent leurs hommages ?

Mais je parle ici à des Chrétiens ; hélas ! souvent aussi ennemis de la prière, aussi tièdes, du moins aussi indifférens pour elle que les impies mêmes ; et je leur dis : pourquoi donc, M. F. pourquoi votre Dieu ne cesse-t-il de vous inviter à le prier, et vous dit-il lui-même que le sacrifice de louanges que vous lui rendrez servira à sa gloire ? pourquoi J. C. vous ordonne-t-il de prier sans cesse ? pourquoi la Religion toute entière est-elle pour vous un engagement à la prière, si cependant vous la négligez. Hé bien ! ames lâches ne priez pas, laissez à des cœurs plus fidèles cet exercice pour eux si doux et si consolant ; rompez tout commerce entre Dieu, et vous oubliez même que vous avez un Dieu et que c'est lui qui vous a formés ; mais aussi n'attendez plus rien de sa bonté puisque vous ne voulez pas honorer sa puissance : ne vous plaignez plus si vous n'éprouvez pas les effets de son amour, rendez-vous heureux si vous croyez pouvoir l'être sans lui, et essayez si, au milieu de vos besoins, vous pourrez vous suffire à vous-mêmes.

Ah ! loin de nous, M. F. cet aveuglement si étrange. Ayons recours à notre

Dieu, prions, et comme la Chananéenne, nous honorerons Dieu par la confiance que nous lui témoignerons. Je vous ai déjà montré avec quelle foi, quelle confiance la Chananéenne a prié, et que croyez-vous qui ait le plus honoré Dieu dans sa prière, si ce n'est cette confiance même avec laquelle elle s'adressé à lui ? Elle sait combien le secours des hommes est incertain, combien leur science est vaine, combien ils sont peu touchés de nos maux, ou impuissans à les guérir : aussi c'est le maître et le Sauveur des hommes qu'elle implore, et avec quelle constance souffre-t-elle ses délais ? O Chrétiens ! dévoilons ici tous les secrets de la conduite de notre divin Maître ? Ce n'est pas seulement pour nous offrir une leçon qu'il éprouve ainsi cette ame fervente, c'est pour augmenter la gloire de Dieu même, et en effet, est-il un plus beau spectacle pour le Ciel qu'une ame ainsi aux prises avec son Dieu tel que Jacob, lorsqu'il lutta contre l'Ange du Seigneur. Elle le retient, elle l'arrête comme malgré lui par la ferveur de sa prière, elle semble lui dire : Seigneur, envain paraissez-vous détourner de dessus moi vos regards, envain feignez-vous en quelque sorte de vouloir porter à d'autres vos faveurs ; et de n'être devenu cruel que pour moi seule. Ah ! je con-

154 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

nois trop la bonté de votre cœur pour me laisser surprendre par cette rigueur apparente : vous éprouvez ma foi , mais elle ne sera point ébranlée , et l'hommage que vous en recouvrez en sera plus digne de vous. Quand je serois encore mille fois plus vile à vos yeux , ah ! vous êtes mon Père et je suis l'ouvrage de vos mains ; vous avez infiniment plus de miséricorde et de clémence que je n'ai de malice et de foiblesse , et vous.êtes encore plus empressé à exaucer mes vœux que je ne le suis à les former. Non , Seigneur , vous n'échapperez point à l'ardeur de mes sollicitations et à la vivacité de mes désirs : quand vous me rebuteriez plus durement encore , quand vous me laisseriez à vos pieds dans un état de langueur , de sécheresse et d'aridité , quand j'y paroîtrois abattue sous la rigueur de vos coups , et que j'y resterois presque sans mouvement et sans vie , ah ! j'espérerois toujours en vous.

Hé ! M. F. quoi de plus propre à honorer Dieu qu'un pareil langage ? Quoi de plus glorieux pour lui que cette espèce de combat où il ne paroît jamais plus grand que lorsqu'après avoir résisté de toutes ses forces , en apparence , il se laisse vaincre enfin par sa créature.

Car , ajoutez , M. F. que si la prière faite avec de saintes dispositions honore

véritablement Dieu , d'un autre côté aussi elle soumet à l'homme toute la puissance de Dieu même. Voyez cette Chananéenne qui , humiliée , prosternée , ne recevoit pour toute réponse que les marques les plus sensibles de l'indifférence et du mépris ; voyez-la par l'empressement , l'ardeur et l'importunité de sa prière obtenir les éloges de celui dont elle éprouvoit les dédains et les rigueurs , triompher de toute sa résistance et disposer de tout son pouvoir , et se rendre l'arbitre de ses grâces et de ses faveurs. *Femme* , lui dit J. C. *qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez. O mulier , fiat tibi sicut vis* (1). Qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez. O paroles pleines de force et d'énergie ! voilà donc la volonté de la créature devenu par la prière la volonté de Dieu même. Voilà tout le pouvoir d'un Dieu soumis aux désirs de l'ame qui prie et qui continue à prier. La Chananéenne a demandé la guérison de sa fille , la victoire sur les Démons , et sa fille est guérie , et les Démons sont en fuite , et elle a obtenu tout ce qu'elle demandoit. Ah ! demandons , sollicitons , pressons , et nous deviendrons les maîtres de la nature , et nous obtiendrons toutes les richesses de la grâce , et tout supplians que nous sommes , nous comman-

(1) *Matth.* 15. 28.

156 *Le vendr. de la I.^{re} sem. de Carême.*

derons en quelque sorte à Dieu même.

Dieu a parlé au néant, et le néant a été docile à sa voix; il a dit que la lumière se fasse, et elle a été faite; que les astres brillent au firmament, et les astres ont éclairé les Cieux; que la terre produise, et la terre est devenue féconde. Par la prière, l'homme commande aux ouvrages du Créateur, et ses ouvrages lui sont soumis. *Obediente Dei voci homines.* Moïse prie, et la mer se divise et suspend ses flots; Josué, armé de la prière, s'écrie avec confiance: soleil arrête toi, et le soleil s'arrête; Elie se met en prière, et le Ciel s'ouvre et se ferme à son gré; Ezéchias prie, il demande que ses jours soient prolongés et la mort recule, Ezéchias est exaucé; la peste, la stérilité, la famine, les fléaux redoutables, ministres des vengeances du Très-Haut, vont se répandre sur Ninive, sur un peuple rébelle; épouvanté par les menaces du Prophète, il prie; et fléchi, par sa prière, Dieu s'apaise, il exauce ses vœux et se prête à ses volontés. *Obediente Dei voci homines.*

C'est à la prière que les Judith, les Suzanne, les Daniel, les Corneille, les Augustin ont dû leur changement ou leur victoire.

Après cela, M. F. ai-je donc eu tort de vous dire que la prière soumet à

l'homme toute la force et tout le pouvoir de son Dieu ? Serez-vous surpris maintenant que le savant, pour attribuer à la prière la toute-puissance, appelle la prière toute-puissante. *Omnipotens oratio*. Que Saint Augustin dise que la prière du Juste ou de celui qui veut le devenir est la clef qui ouvre le Ciel. *Oratio Justi clavis est Cæli*. Et que selon la pensée de Saint Rémy, la prière triomphe de celui qui est invincible et surmonte le Tout-Puissant lui-même. *Oratio vincit invincibilem, superet omnipotentem*.

Hé ! M. F. J. C. ne s'est-il pas engagé de la manière la plus précise, non-seulement par l'exemple de la Chananéenne, mais par des sermens plus expressifs encore, à donner tous les effets à la prière ? puisque c'est ainsi qu'il parle à ses Apôtres ! *En vérité, en vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. Amen, amen, dico vobis, quid quid petieritis.*

Qui dit tout, M. F. n'excepte rien, et pourquoi donc avec tant de besoins, avec tant de désirs et tant d'indigence, environnés de tant de périls, attaqués par tant d'ennemis, sujets à des tentations si violentes, entraînés par les penchans d'une nature si corrompue, exposés à la séduction d'un monde si dangereux, toujours si foibles pour la

vertu , si ardens pour le vice ; pourquoi négligeons-nous de prier , ou pourquoi prions-nous si mal ?

Pourquoi , encore , dans les différens états de la vie , dans des situations si difficiles , des positions si délicates et si critiques , pourquoi ne recourons-nous point à la prière ? O vous ! Pères , époux , maîtres , mères infortunées , épouses désolées , vous tous qui avez des grâces à demander , des peines à soutenir , des passions à vaincre , des devoirs à remplir , des conseils à prendre , des affaires essentielles à terminer , priez , et les secours d'en haut vous sont assurés. La prière est cette fille du Ciel qui , descendue parmi nous pour soulager nos misères , du fond de nos cœurs , s'élançe , prend son vol et s'élève jusqu'au trône de la Divinité. Là , admise en sa présence , humble , suppliante , elle expose nos besoins et nos vœux ; elle sollicite , elle presse , elle obtient , et revient à nous glorieuse , triomphante , et chargée des dons précieux et des grâces qu'elle apporte avec elle ; jamais son attente n'est vaine ; jamais son espérance n'est trompée ; et lors même que Dieu semble refuser ou différer de l'exaucer , ce n'est que pour lui accorder en effet beaucoup plus qu'elle ne paroissoit désirer. O mon Dieu ! puisque nous sommes nous-mêmes,

par notre lâcheté, notre indifférence, le plus grand obstacle à vos dons, répandez sur nous l'esprit de prière pour nous aider à les obtenir ; enseignez nous à prier, et que nos demandes, toujours dignes de vous, nous conduisent à votre amour et à la vie éternelle que je vous souhaite.

S E R M O N

POUR LE DEUXIEME DIMANCHE

DE C A R Ê M E.

Sur l'importance du Salut.

Unum est necessarium.

Une seule chose est nécessaire.

Luc. 10. 42.

QUELLE est, M. F. cette chose uniquement nécessaire dont parle J. C. : si je prête l'oreille aux discours séduisants des enfans du siècle, je ne vois point d'autre nécessité pour moi, que celle de me procurer, sur la terre, une situation douce et commode, de travailler, de jour en jour, à la rendre plus douce encore, et de jouir par elle de tous les avantages qui accompagnent la gloire, le crédit et les richesses.

C'est là ce que répètent, de mille manières différentes, ceux qui, dans le monde, veulent passer pour sages; c'est là ce que les Pères y enseignent à leurs enfans, et les maîtres à leurs Disciples.

C'est d'après ces maximes que je vois, dans toutes les conditions de la vie, des hommes, s'empresser, s'agiter, courir par la voie des peines, des soins et des fatigues, après un état plus doux en apparence, mais qui ne les rend presque jamais plus tranquilles en effet, et consumer ainsi, dans un cercle d'illusions, une vie si courte aux yeux du vrai sage, et qu'ils considèrent cependant comme devant durer toujours.

Ah ! insensés étoit-il donc si nécessaire de poursuivre avec ardeur un bonheur qui vous échappe, et falloit-il oublier les vrais biens d'une cité fixe et permanente, pour vous attacher aux douces trompeuses d'un monde dont la figure s'évanouit ?

Avouons-le, Chrétiens, tandis qu'il en est temps encore : il n'y a rien de si important pour l'homme, que le soin de son bonheur éternel, que l'affaire de son salut, et c'est ce que je vais établir dans la première partie de ce discours ; mais si rien ne nous intéresse davantage, dans quelles dispositions ne devons-nous pas entrer pour faire réussir un objet duquel dépend notre sort, c'est ce qui fera le sujet de la seconde.

Ainsi, l'importance du salut nous apprendra l'estime que nous en devons faire ; les dispositions où nous devons entrer, nous indiqueront ce qui peut en assurer le succès,

Je ne connois point, M. F. de sujet plus digne de vos réflexions, et en m'attachant, dans cette instruction, à vous remettre sous les yeux une des vérités les plus frappantes, mais les plus simples de la Religion chrétienne, je crois vous prouvez assez que c'est uniquement votre salut que je cherche : daignez donc seconder mes vœux, daignez vous rendre attentifs ; je vous le demande, au nom de vos intérêts les plus chers, et pour obtenir que Dieu lui-même fixe votre esprit et touche votre cœur, implorons le secours de sa grâce, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E.

Pour nous pénétrer vivement de l'importance du salut, considérons quelle est la grandeur de l'ame qu'il s'agit de sauver ; quel est le désir ardent que Dieu a du salut de l'homme, et quel est enfin le prix du salut considéré en lui-même.

On vous l'a dit, M. F. et plaise au Ciel que vous ne l'ayez pas oublié ; émanée en quelque sorte de la Divinité, votre ame a été créée à son image ; elle a été formée par son souffle, et n'a rien de commun, dans sa substance, avec les corps qui l'entourent, et celui même auquel elle est si étroitement unie.

Sujette, il est vrai, par cette union intime, aux impressions différentes qu'ils peuvent faire sur elle, mais d'ailleurs simple, indivisible, elle ne craint point, comme eux, le ravage des temps, puisqu'elle porte en elle un germe d'immortalité.

Capable de s'élever jusqu'à Dieu, par la vaste étendue de ses pensées, elle connoît l'auteur de son être; elle le contemple dans ses ouvrages; elle médite ses perfections; elle lui rend hommage, et en l'adorant, elle devient le ministre, l'interprète et la voix de toute la nature.

Appelée à ne tendre qu'à Dieu seul, tout ce qui n'est point Dieu ne peut lui suffire, et comme elle trouve en elle-même l'idée grande et magnifique d'un Etre éternel et sans bornes, elle y trouve aussi les désirs d'un bien immuable et infini.

Susceptible des plus grands sentimens, des plus hautes vertus, faite pour mériter, elle est libre cette ame, et loin que rien la contraigne de s'assujétir aux objets créés; plus grande que tout ce qui l'environne, elle peut, aidée du secours de la grâce, se mettre, par un généreux mépris, au-dessus du monde entier.

Voilà, M. F. ce que c'est que votre ame. Voilà ce qu'elle est par sa nature, et ce qui faisoit dire à Saint.

Chrysostôme , que l'univers , que tout ce monde matériel et sensible ne sauroit en égaler le prix ; c'est ce qui lui faisoit ajouter encore que notre unique rédempteur n'a pas donné le monde pour le racheter , mais son propre sang.

Après cela , M. F. n'ai-je pas droit de vous demander à quoi vous pensez , quand vous négligez de sauver cette ame si précieuse , et que vous la dégradez par la vaine recherche de biens frivoles et périssables.

Ah ! rentrez dans votre cœur , et reconnoissez , par vos propres sentimens , que je ne vous ai rien dit de la noblesse de votre ame , qui ne se fasse sentir à vous malgré vous-même. Oui , mon Frère , interrogez-la , cette ame , jusques dans ses désordres , et ce qui lui reste encore de droiture , vous apprendra qu'elle est faite pour d'autres usages que pour ceux auxquels vous l'assujétissez , et pour une autre félicité. Ecoutez , comme cette raison , cette lumière divine , qui marque votre céleste origine , vous condamne en secret , vous trouble , vous agite , vous rend mécontent de tout ce qui est en vous et hors de vous ; c'est là surtout ce qui vous rend la vie à charge , et qui , peut-être même , vous fait désirer , au sein de vos plaisirs , un anéantissement que vous êtes réduit à considérer comme votre der-

nière ressource , sans pouvoir cependant compter sur elle. Pour calmer vos inquiétudes , vous cherchez à vous distraire ; vous détournez votre vue de cet intérieur qui vous afflige ; vous vous répandez sans cesse au-dehors ; votre ame est divisée , elle vole d'objets en objets , elle cherche le repos et ne peut le rencontrer nulle part , parce qu'elle ne le cherche pas où il est en effet.

Tantôt par le sentiment de son immortalité , elle étend ses vues jusques sur l'avenir ; elle désire de vivre dans la mémoire des hommes ; et pourquoi faut-il qu'elle rejette une gloire solide , à laquelle elle est appelée , pour se livrer à la poursuite inquiète d'une gloire mensongère ; tantôt elle veut augmenter ses richesses , et quelle qu'en soit la mesure , ses désirs sont toujours plus vastes que ses trésors ? que dirai-je enfin , elle se plonge dans l'ivresse des amusemens et des plaisirs. Dans de premiers momens ils l'enlèvent , ils la transportent , ils semblent lui offrir un nouveau monde et lui donner un nouvel être , mais pour peu que le charme dure , sa joie se dissipe , une sorte de langueur succède à son ivresse et la contraint d'avouer que ce n'est-là que l'ombre du bonheur.

Et , comment arrive-t-il , ô mon Dieu ! que nous ne jouissions des biens de la

terre que pour sentir l'instant d'après, ce je ne sais quoi, qui semble tenir tout à-la-fois du vuide qu'on éprouve après en avoir joui, du dégoût que l'on ressentiroit à en jouir plus long temps, et malgré cela du désir d'en jouir encore; mais non, c'est un autre bien après lequel notre cœur soupire, vous avez voulu par-là le rappeler à vous, Seigneur, et ce n'est que faute de bien connoître quelle est sa fin, que nous ramenons toujours ces désirs si vastes aux objets sensibles.

Ainsi, M. F. ainsi votre ame conservera, au sein même de ses déréglemens, des caractères de noblesse et de grandeur qui annoncent, et ce qu'elle est; et quel est le terme auquel elle doit tendre; tel est le fils d'un grand Roi, tel est un Prince que sa naissance appelle au trône, mais que ses propres sujets retiennent captif, il porte jusque dans les fers les premiers traits de cette majesté que lui donne le trône pour lequel il est né.

O ! vous tous enfans du plus grand des Rois, et appelés à régner avec lui, reconnoissez donc aujourd'hui que vous avez une ame plus élevée, plus grande que vous ne l'aviez pensé jusqu'ici ? Considérez quel rang elle tient dans les ouvrages de Dieu, et combien elle doit vous être chère ? Dans quelque état que vous soyez, que la bassesse apparente de

votre condition ne vous fasse plus oublier la dignité de votre nature. Ah ! que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ; mais c'est vous , Seigneur , que j'en prends à témoin , vous savez combien de fois j'ai gémi en votre présence , et combien je gémis encore tous les jours lorsque je vois des ames si nobles , si belles , ou du moins , qui étoient faites pour l'être , se réduire au plus honteux esclavage , se soumettre aux passions les plus viles , s'oublier , se rabaisser jusqu'à la condition des brutes , et , en se bornant à jouir d'une vie animale et terrestre , perdre cette vie glorieuse et céleste qui devoit faire l'unique objet de leur attente.

Ah ! M. F. relevez vos espérances , occupez-vous de vos hautes destinées ; puisque votre ame a une si belle origine , qu'elle a été créée pour une fin si noble , qu'elle doit être l'image de la divinité , faites qu'elle lui devienne semblable , qu'elle devienne un temple où la gloire de Dieu réside. N'envisagez plus que le salut de cette ame , puisqu'elle est la seule chose qui ne meure point en vous. Songez que vous perdriez tout en la perdant , et qu'après J. C. vous ne pouvez plus rien trouver dont le prix suffice pour la racheter ; soupirez uniquement après le souverain bien qui peut seul remplir toute l'étendue de ses desirs ,

et que , comme le dit Saint Augustin , tout ce qui n'est point Dieu vous paroisse vil et méprisable.

Mais pour augmenter en vous cet estime et ce désir du salut , considérez combien Dieu lui-même désire de vous sauver. Je pourrois ici , M. F. emprunter le témoignage de toutes les créatures , et vous forcer de convenir que toutes ont été faites pour vous conduire à Dieu ; qu'il n'a fait briller en elle sa magnificence que pour sa sagesse et sa bonté , qu'il n'exerce par elles sa justice que pour vous attacher à lui par la reconnaissance et l'amour , la crainte et l'espérance ; que s'il les a formées pour notre usage , s'il les tient assujéties à votre empire , ce n'est que pour vous apprendre que , comme il a tout créé pour vous , il ne vous a créé que pour lui seul. Je pourrois encore , en suivant toujours les vues de la foi , vous faire envisager cette Providence de l'Être Suprême , qui anime , qui soutient , qui conserve tous les êtres , qui dispose tous les événemens , qui règle tout dans l'univers , et vous montrer que c'est pour notre salut qu'elle conduit , qu'elle dirige toutes choses , que c'est à cette fin qu'elle les rapporte toutes , parce que c'est la plus propre à procurer la gloire du Créateur , et que , comme le dit Tertullien , rien n'est si digne de
Dieu ,

Dieu que le salut de l'homme. *Nihil sunt dignum Deo quam salus hominis.* Ainsi que les empires s'élèvent, ou qu'ils touchent à leur ruine, que Rome l'ancienne, Rome devienne la maîtresse du monde, ou qu'elle succombe elle-même sous le poids de sa grandeur pour faire place à une Rome nouvelle ; que tout se confonde dans les états ; que les élémens sortent de leur centre ; que les colonnes du firmament s'ébranlent, et que l'univers entier s'écroule à la fin des temps, qu'importe pourvu que Dieu nous sauve, qu'il sauve du moins ceux qui répondent à sa tendresse, qu'importe, encore une fois, puisqu'il n'y a rien de si digne de Dieu que le salut de l'homme. *Nihil sunt dignum Deo quam salus hominis.*

Mais des preuves encore plus directes serviront à vous convaincre. Interrogez toute la Religion ; remontez de siècle en siècle, et voyez tout ce que Dieu a opéré pour vous sauver. Depuis la promesse faite à l'homme après sa chute, avec quel soin Dieu n'a-t-il pas préparé le grand ouvrage de votre Rédemption ? Que de prodiges l'ont précédé ? que de Prophètes l'ont annoncé ? que de Justes vous en ont tracé, par des figures sensibles, les plus vives images. Enfin, le Verbe s'est fait chair. Eh ! quand il fut question de tirer le monde du néant, un

mot suffit ; alors Dieu dit , et tout fut fait ; mais pour vous sauver , le fils de Dieu descend et se fait homme ; il donne tout , il sacrifie tout , son repos , sa vie , sa gloire , en quelque sorte , il l'immole pour vous , il vient dans la pauvreté et la bassesse , dans l'ignominie et les tourmens , il lui en coûte des travaux pénibles , des larmes , des douleurs , des abaissemens extrêmes , il lui en coûte tout son sang. Est-ce assez ? non , M. F. il est monté au Ciel , non-seulement pour lui , mais pour vous ; c'est-là , qu'assis à la droite de son Père , il travaille à votre salut comme il y a travaillé sur la Croix. Il y travaille encore sur les Autels où il se donne à vous tout'entier. Ah ! M. F. concevez-vous maintenant jusqu'à quel point Dieu désire de vous sauver , quelle est l'estime qu'il fait de votre salut , quelle est celle que vous devez en faire vous-mêmes ?

Direz-vous que ce n'est pas pour sauver tous les hommes que J. C. est venu sur la terre , que son sang n'a pas été répandu pour vous , et qu'il n'y a que quelques ames dont le salut lui ait été assez cher pour avoir voulu le procurer aux dépens de sa vie ? Il est le Dieu de tous ; il ne veut donc pas qu'aucun homme périsse ; mais il veut , dit l'Apôtre des nations , nous sauver tous Hé

Quoi ! le cœur de votre Dieu n'est-il pas celui d'un Père et du meilleur de tous les Pères ? Quoi ! chacun de vous, M. F. ne trouve-t-il pas en lui ce désir inné du bonheur pour lequel Dieu l'a fait naître ? Penchant insurmontable, qui est pour nous un témoignage assuré des desseins et de la bonté du Créateur.

Quoi ! Jésus pourroit-il oublier à votre égard, cette même nature dont il a daigné se revêtir, et par laquelle il s'est rendu votre Frère ? Quoi ! les mérites de J. C. ne suffisent-ils pas à tous ? Ecoutez comme en parle Saint Bernard, si tous les hommes sont devenus coupables par le péché d'un seul, l'innocence d'un Rédempteur ne servira-t-elle qu'à un seul homme ? la justice de Dieu a-t-elle plus de puissance pour condamner que pour réparer ? Adam a-t-il eu plus de pouvoir pour nous perdre que J. C. pour nous sauver. Quoi ! le péché d'Adam me sera imputé, et la justice de J. C. ne me regardera pas.....

Hé ! quel barbare plaisir, ô mon Dieu ! pouvons-nous donc trouver à restreindre ainsi vos bontés, à nous considérer comme de malheureuses victimes dévouées à l'anathème, comme des instrumens de colère, à retomber du moins dans des doutes cruels, bien capables de nous désespérer ? Non, Seigneur, non,

je ne combats point au hasard ; mes efforts ne seront point inutiles ; vous êtes fidèle , ô mon Dieu ! et j'attends de vous ma récompense. Vous m'aimez , ô mon Père ! je suis votre enfant , je suis le prix du sang de J. C. votre cœur m'est assez connu , je juge de ses dispositions à mon égard par les plaies de votre Fils.

Qu'elles soient donc le sujet de votre confiance , M. F. qu'elles soient pour vous tous un sûr garant du désir de la soif ardente que Dieu a du salut de votre ame. Comment s'en explique-t-il lui-même dans l'Écriture ? Sous quelles figures touchantes ne s'offre-t-il pas à vous ? Là je le vois comme un aigle qui étend ses ailes sur ses petits , qui se proportionne à leur foiblesse , qui vole doucement , et les couvre de son ombre. Ici c'est une mère qui ne peut oublier l'enfant qu'elle a porté , qui a sans cesse les yeux fixés sur lui , qui suit tous ses pas et le rappelle dans son sein ; plus loin , c'est un époux qui gémit sur les égaremens d'une épouse infidèle , mais qui soupire après son retour , et qui consent à la reprendre malgré son infidélité ; plus loin encore c'est un Père qui va au devant de son fils autrefois ingrat et rebelle , mêle ses larmes aux siennes , le reçoit dans ses bras , lui pardonne et le traite comme si jamais il ne

l'avoit offensé. Que dirai-je enfin ! c'est le bon pasteur , c'est un tendre pasteur qui court après la brebis qui s'est égarée , et la rapporte lui-même au sein du troupeau , c'est partout un Sauveur qui vient chercher ce qui avoit péri , qui descend sur la terre , non pas pour les Justes , mais pour les pécheurs.

Et tous les jours encore , M. F. Dieu ne nous donne-t-il pas des marques du soin qu'il prend de votre salut et du désir qu'il ressent que vous y donniez vous-mêmes tout le soin qu'il exige ? Ah ! ce Dieu si bon ne se fait-il jamais entendre à votre cœur ? Ne vous inspire-t-il jamais des remords , des dégoûts pour le péché , pour le monde et les choses du monde ; car , ce sont-là , M. F. autant de grâces qu'il vous ménage pour vous rappeler à lui. La voix de ses Ministres , nos instructions , nos larmes ne s'en sert-il pas pour vous toucher ? Ce désir que je forme de votre salut , ce désir qui me presse , qui m'anime , qui dicte toutes mes expressions , qui , dans cet instant , devient l'ame de toutes mes pensées , ah ! c'est Dieu qui me le donne pour vous l'inspirer à vous-mêmes.

Dites donc , M. F. que Dieu ne prend pas à votre salut le plus vif intérêt ; ne faites aucune estime de ce salut pour lequel un Dieu a tant fait , et pour lequel

il ne cesse d'agir à chaque instant ; restez dans une molle indifférence comme s'il n'étoit question que d'une affaire peu importante pour vous ; renoncez même entièrement à ce salut que Dieu vous offre encore. Hé bien ! il va porter à d'autres les grâces que vous rejetez par une substitution terrible pour vous , mais qui entre dans l'ordre de sa bonté comme de sa justice , il va faire tomber ses faveurs sur des ames qui en connoîtront mieux le prix , et il ne se réservera , à votre égard , que le droit de vous dire un jour : je voulois vous sauver et c'est vous seul qui ne l'avez pas voulu.

Ah ! M. F. qu'il n'en soit pas ainsi ; entrez dans les vues de votre Dieu , et si vous voulez lui plaire , ayez soin de votre ame , qu'il a rachetée de son sang ; c'est votre ame , c'est votre intérêt personnel , et cependant il en fait en quelque sorte le sien propre ; il en fait , pour ainsi parler , son plaisir , sa gloire , son bonheur.

O mon Dieu ! que j'ai peu connu jusqu'ici l'importance de mon salut ! mais que vos empressemens , vos efforts , pour le procurer , que l'estime que vous en faites m'en donnent aujourd'hui une idée bien différente ; j'en jugerai désormais comme vous en jugez. Je l'estimerai comme vous le faites ; j'y travaillerai comme vous

avez daigné y travailler ; je n'épargnerai rien pour en assurer le succès.

Hé ! qu'est-ce en effet que notre salut considéré en lui-même ? De quoi s'agit-il quand on nous presse de sauver notre ame ? Pour le bien comprendre , M. F. considérons - nous comme placés entre deux éternités. L'une est une éternité d'opprobres , de repentir et de douleur , l'autre est une éternité de gloire , de délices et de joies ineffables. D'un côté je vois de petits biens , des biens faux et apparens suivis de très-grands maux ; de l'autre , je vois de petits maux adoucis par l'onction de la grâce et par l'espérance , et qui conduisent à de très-grands biens. Ici ce sont des plaisirs d'un moment pour des peines qui ne finiront jamais ; là ce sont des afflictions passagères , pour des joies éternelles. Faire un heureux choix entre ces deux destinées si contraires , échapper à une éternité de malheur , parvenir à une félicité inaltérable , voilà ce qui forme le salut.

Grand Dieu ! serons nous donc toujours aveugles sur de si grands intérêts ? Ah ! que sert à l'homme de gagner le monde entier , s'il vient à se perdre lui-même ? Chrétiens que le monde séduit , qui vous laissez surprendre à ses faux attraits , à ses vaines promesses , qui n'êtes sensibles qu'aux avantages qu'il vous pré-

176 *Le II^e. Dimanche de Carême.*

sente , et ne craignez que sa disgrâce et ses mépris , que vous servira un jour de vous être attachés à ce monde trompeur ? Dites-moi ce que sont devenus ceux qui l'ont tant aimé ? il ne nous reste d'eux que leurs cendres , et tout a péri pour eux. Leurs espérances se sont évanouies comme un songe ; elles ont été dissipées comme une vapeur légère , comme la paille qu'emportent les vents ; leurs joies ont disparu comme ces sillons que forme un vaisseau dans sa course. Les ondes qu'il avoit divisées se rapprochent , et le moment d'après il ne reste aucune trace de son passage. Que leur a donc servi de jouir des faveurs de ce monde ? Il n'est plus rien à leur égard , et c'est ainsi qu'un jour tout périra pour vous. *Quid prodest.*

Enfans des hommes , qui n'avez de goût que pour la vanité et le mensonge , que vous servirez , dites-moi , tous ces gains illicites , tous ces biens que vous amassez sans faire assez d'attention aux lois que la Religion et la conscience vous imposent ? que vous servirez ces plaisirs auxquels vous vous livrez sans règle et sans mesure , ces voluptés des sens , ces folles amours auxquelles vous sacrifiez votre fortune , votre honneur même et votre repos , ces délices ou ce désœuvrement d'une vie molle et inutile ,

Ces excès et cette intempérance qui usent votre santé et qui la flétrissent dans la fleur de vos ans , cet éclat de gloire et de réputation , ces vains éloges qui sont la fin et le premier mobile de toutes vos entreprises. Ah ! les ris et les jeux , les richesses et la gloire ne vous suivront pas dans les enfers. *Quid prodest.*

Que vous servira donc , encore une fois , d'avoir joui de toutes ces choses , en supposant d'ailleurs que vos vœux soient remplis ; que vous servira d'avoir possédé sur la terre ce qui flatte le plus vos désirs lorsqu'il ne vous en restera , pour tout fruit , que des regrets inutiles , qu'un repentir amer , qu'un malheur sans ressource , qu'une perte irréparable du salut de votre ame. *Quid prodest.*

Pensée qui a fait les Saints , les Vierges et les Martyrs , qui a peuplé les Cloîtres et les déserts , qui , jusque dans le monde et au milieu de la cour , a produit , dans les ames droites , le détachement et toutes les austérités d'une pénitence vraiment chrétienne ; pensée seule capable de réprimer en nous les saillies des passions , si nous nous attachions à la méditer. Que servira à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son ame ? *Quid prodest.*

Mais , au contraire , quand je devois sacrifier mes biens , ma gloire , ma vie ,

178 *Le II.^e Dimanche de Carême.*

quel gain ne sera-ce pas pour moi , si , par ce renoncement et ce sacrifice , j'obtiens une gloire immortelle , une éternelle félicité ? Qu'est-ce que le monde peut m'offrir ; ô mon ame ! que peux-tu désirer ici bas , que tu ne retrouves avec des avantages bien plus grands dans ta véritable patrie ? Si tu aimes les richesses , mets-les dans un lieu où elles ne puissent jamais périr ; celui qui s'amasse un trésor dans le Ciel , doit mépriser tous les biens de la terre. Si tu aimes l'honneur , ne recherche que celui qu'on ne peut avoir sans en être digne. Si tu aimes la vie , travaille pour arriver à une vie qui ne puisse jamais être bornée par la mort. Quelque soit enfin l'objet de ton amour ; celui qui a tout fait te tiendra lieu de tout ce que tu aimes. *Quid quid amaveris , Deus tibi erit.*

Hé ! que vois-je ! dans tout ce que les hommes appellent beauté , joies , richesses , grandeur , qu'une ébauche bien imparfaite des grandeurs célestes et de tout ce qui est renfermé dans l'idée du salut. Ce n'est ici qu'un lieu d'exil , qu'une vallée de larmes , que la région des morts , et que sera-ce de l'heureuse Jérusalem , de la terre des vivans ?

Avouons le donc , M. F. il n'y a que le salut d'important pour l'homme ; il n'y a essentiellement que lui seul de désirable .

pour moi. Mon ame est trop grande pour devoir s'attacher à un autre objet. Dieu désire trop ardemment mon salut, il a fait trop de choses pour le procurer, pour que je ne le désire pas et que je n'y travaille pas moi même avec ardeur; enfin, puisque ce salut est mon souverain bien, que c'est tout mon bonheur, et qu'il est question de choisir entre la voie de la vie, comme parle l'Écriture, et celle de la mort, entre la possession d'un Dieu et la perte éternelle d'un objet si parfait, entre le Ciel et l'enfer, il est trop intéressant pour moi de réussir à cet égard pour que je n'entre pas dans toutes les dispositions nécessaires pour assurer mon salut. Quelles sont ces dispositions? c'est ce que je vais considérer dans ma seconde partie.

S E C O N D E P A R T I E .

Dieu toujours riche en miséricordes nous a donné pour nous conduire à lui beaucoup plus que nous n'étions en droit d'espérer: partout il nous offre des moyens de salut qui nous peignent l'excès de son amour; des moyens toujours présents et faits pour tous; des moyens efficaces en eux-mêmes, et qui cependant ne servent bien souvent qu'à nous rendre plus coupables, parce que nous ne nous

attachons pas à nous les rendre vraiment utiles.

Pour prévenir un abus si déplorable, ou du moins un oubli si funeste des secours qui nous sont offerts, et pour entrer dans des dispositions qui nous conduisent à en faire un saint usage, je dis, M. F. que nous devons nous occuper du salut; nous en occuper au plutôt, nous en occuper sérieusement; enfin, nous en occuper constamment; c'est à ce petit nombre de propositions qui n'énoncent rien que de simple que je crois pouvoir réduire tout ce qui est d'une pratique essentielle pour le salut.

Il n'est presque personne au sein du Christianisme qui, par ses discours, ne reconnoisse combien il importe à l'homme de se sauver. Les mondains eux-mêmes, dans la lassitude et l'épuisement de leurs passions, s'expliquent à ce sujet dans des termes qui feroient croire qu'ils en jugent comme les âmes les plus fidèles. On dit, et il n'y a que des hommes dont la foi soit éteinte qui ne tiennent pas ce langage, on dit qu'on veut son salut, et on n'y pense pas.

Je considère attentivement les occupations de la plupart des Chrétiens, et je vois toute leur vie partagée en soins pour les choses d'ici-bas, et en amusemens; pour se délasser de ces soins pénibles,

ou pour calmer leur agitation et leur ennui. Des projets flatteurs, des établissemens honorables, le négoce, des emplois éclatans, des contestations opiniâtres que l'intérêt ou l'ambition fait naître, la table, le sommeil, le jeu, les plaisirs, voilà ce qui absorbe presque tous leurs momens.

Ainsi, parmi tant de jours, tant d'années qui n'ont été donnés à l'homme que pour travailler au grand ouvrage de son salut, à peine peut-il compter quelques instans où il s'en occupe. Mille objets différens le dissipent tour-à-tour; il s'y livre, et l'affaire de son salut est presque toujours la première chose qu'il leur sacrifie. Mille pensées diverses se succèdent dans son esprit; celle du salut ne s'y présente presque jamais; il est le dernier et comme le moindre de tous les soins qui l'agitent.

Cependant, M. F. voulez vous savoir quel est celui qui sera sauvé? c'est celui qui pourra enfin prendre assez d'empire sur lui-même pour régler toute sa conduite, toutes ses pensées, tous ses desirs sur les lois que l'Évangile nous prescrit. Or, qui le pourra, M. F. sinon celui qui ne perd point de vue son salut, qui se le propose sans cesse comme un objet essentiel et le seul qui soit essentiel pour lui, qui y pense et qui ne se contente

pas d'y penser, mais qui le médite profondément et achève par-là de se convaincre de sa nécessité ; car, prenez-garde, je vous prie, c'est de cette persuasion, de cette conviction intime que dépendent nos efforts. Comme l'intérêt est le grand ressort des actions humaines, ce n'est qu'autant que nous sommes bien pénétrés de cette vérité, qu'il n'y a pas de plus grand intérêt pour nous, qu'il n'y a pas d'autre intérêt même que celui de nous sauver ; ce n'est qu'autant que nous avons cette vérité toujours présente, et que nous en sommes affectés vivement, qu'elle devient le mobile de toutes nos démarches, et qu'elle nous détermine dans toutes nos actions. Or, est-ce ainsi, M. F. que vous vous occupez de votre salut ? Est-ce ainsi que vous y pensez, que vous le méditez ? Aidez-vous du moins vos réflexions par des lectures qui vous éclairent, qui vous soutiennent, qui vous animent sur un si grand objet ; et au lieu de laisser corrompre votre esprit et votre cœur, par toutes ces brochures, ces ouvrages, productions misérables du libertinage et de l'impiété, prenez-vous souvent entre les mains un de ces livres remplis d'onction, dictés par une piété solide, et qui, en vous faisant aimer les vertus chrétiennes, vous apprennent à les pratiquer ? Le lisez vous attentivement,

peu à-la-fois, mais en vous l'appliquant à vous-même, et ne quittant pas au même chapitre une même page, une seule pensée de ce livre que vous ne soyez tout rempli de la maxime qu'elle renferme. Etudiez-vous J. C., sa vie, sa mort, et ce livre par excellence, ce livre de la Croix. Etudiez-vous sa loi ? vous rappelez-vous les promesses de votre Baptême ? Vous demandez-vous à votre réveil, et avant que de vous livrer à tout autre soin, pourquoi vous êtes Chrétien, à quoi ce nom vous engage, et ce que vous devez faire pour vous en rendre digne ? Méditez-vous les grandes espérances que la Religion nous donne ? Ah ! si Dieu faisoit luire à vos yeux un rayon de cette gloire dont il récompense ses Saints, quel transport, quelle ardeur s'allumeroit dans votre ame ? Vous rendez-vous du moins attentif à ce que la foi vous en apprend ? Pour tout dire, enfin, rentrez-vous dans votre cœur pour en sonder tous les replis, pour découvrir, par un examen de chaque jour, les passions qui y dominant, et ce que produit en vous l'amour-propre, ce principe secret de tant de vains discours, ce levain caché qui tend à corrompre toutes nos œuvres.

Ah ! quelle folie, dit St. Chrysostôme, de ne pas travailler à votre salut, autant

que le démon travaille à votre perte ! Quelle folie, de former tant de projets, de prendre tant de mesures, de vous donner tant de soins pour élever des châteaux de cartes, qu'un souffle renverse, pour amasser des monceaux de sable qui s'écroulent sur vos têtes ! Quelle extrême folie, de vous empresser, de vous agiter si fort, pour des niaiseries, de pures bagatelles, des jouets d'enfans, et d'oublier ce qui peut seul vous rendre heureux !

Vous êtes sage pour les petites choses, et vous ne l'êtes pas pour les grandes ; vous êtes sage dans la conduite de celles qui vous sont étrangères, et vous cessez de l'être à l'égard d'une affaire aussi personnelle que l'est le salut de votre ame. Ah ! disons-le en vérité ; disons-le avec St. Bernard, ce n'est pas être sage que de ne l'être pas pour soi même.

Vous savez tout, excepté ce qui peut contribuer à vous sauver, et vous ne pensez pas que la science du salut est, à proprement parler, la seule dont il vous restera quelque chose à l'heure de la mort et dans l'éternité. Quelle surprise pour votre ame, lorsqu'elle verra alors l'inutilité, la frivolité des choses qui l'ont occupée ; lorsqu'elle reconnoîtra combien elles étoient indignes de ses soins ; lorsqu'elle se trouvera dépouillée de tous

Ces biens sensibles qui l'avoient charmée et réduite à une affreuse indigence, lorsqu'elle se sentira forcée de convenir que sa sagesse et sa science n'étoient que les vains songes d'un esprit qui s'égare.

Mais faite-vous réflexion, M. F. que le moment de cette surprise, si terrible pour vous, est peut être beaucoup plus prochain que vous ne l'avez cru jusqu'ici, et que lorsque je vous parle de vous occuper de votre salut, il ne s'agit pas d'un soin éloigné, il ne s'agit pas de remettre ce soin à un autre temps, et de dire, comme tant de mondains, lorsque j'aurai terminé cette affaire, lorsque j'aurai brisé cette chaîne qui me retient encore, je penserai à mon salut : il faut la briser, cette chaîne, dès l'instant même ; il faut que, comme le salut est votre affaire la plus importante, la seule nécessaire, la seule dont le succès ne peut se réparer, vous vous en occupiez préférablement à toute autre, et que vous abandonniez même toute autre affaire, si le soin en étoit incompatible avec celui de votre salut.

De tous ceux qui ont tenu le même langage que vous, combien en pourriez-vous citer qui, après tant de délais, aient enfin trouvé le temps de penser à se sauver. Le dernier moment arrive sans qu'on l'ait prévu, et sans qu'on ait pu mettre,

186 *Le II.^e Dimanche de Carême.*

comme on parle dans le monde, un intervalle entre la vie et la mort. On se rassure sur quelque apparence de conversion, on franchit le pas le plus terrible, on tombe entre les mains du Dieu vivant, on est jugé, on est damné. Voilà par où se termine tous les projets de salut, dont l'exécution est si longtemps différée.

Hé ! que savez-vous, M. F. si ce n'est pas ici le dernier effort que la grâce fait en votre faveur ; si ce n'est pas pour la dernière fois qu'elle vous appelle ? Sortez donc de votre assoupissement : considérez cet homme, qui, plongé dans un profond sommeil, s'éveille aux cris de ceux qui voient sa maison toute en feu. Balance-t-il, délibère-t-il un seul moment ? il se lève, il s'élançe, il se précipite à travers les flammes. D'où lui vient cette ardeur ? ah ! c'est qu'il s'agit de la vie ; mais, mon Frère, votre péril est encore plus grand, c'est la vie de votre ame qui est en danger. Ecoutez les gémissemens que forment autour de vous les ames justes ; écoutez leurs cris et la voix du Ministre qui vous parle ; écoutez la grâce qui se fait encore entendre à votre cœur, et craignez que Dieu ne vous la retire. Ce qu'il y a de certain, c'est que plus vous différez, plus votre salut devient difficile ; et du côté de vos

passions, dont l'empire s'accroît de jour en jour, par l'habitude; et du côté de Dieu, dont la clémence, si long-temps abusée, doit enfin, par degrés, céder à sa justice. Plus vous différez, plus vous perdez de ce temps si nécessaire pour consommer l'ouvrage de votre justification. Hé quoi donc! le salut est-il l'affaire d'un moment? plus vous différez, plus enfin vous assurez votre perte et vous mettez le sceau à votre réprobation.

Mais suffit-il de vous occuper du salut, de vous en occuper au plutôt? non, il faut encore vous en occuper sérieusement: qu'est-ce à dire? Ah! M. F. c'est que le salut n'est pas une affaire qu'on doit traiter légèrement: non seulement c'est la plus importante, mais c'est aussi la plus difficile, la plus délicate en elle-même; c'est celle qui exige le plus de soins et tous nos efforts.

Si le Sauveur parle de la voie du salut, il s'écrie, comme par une espèce d'étonnement, que cette voie est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! S'il nous peint le salut sous des images sensibles, tantôt il nous le représente comme un Royaume, mais il nous avertit qu'on ne l'emporte que par la violence que l'on se fait à soi-même, et que pour y entrer, il faut anéantir tout orgueil et avoir la simplicité des enfans. Tantôt il nous le

188 *Le II.^e Dimanche de Carême.*

fait considérer comme un héritage magnifique, mais ce n'est qu'en portant sa croix, qu'on peut espérer de le partager avec lui. S'il nous instruit sur les moyens d'y parvenir, tout se réduit à veiller, prier, combattre les ennemis de notre salut, et user avec soin des secours qui nous sont offerts pour les vaincre.

Il faut veiller; et sans cette vigilance, si expressément recommandée par notre divin Maître, il nous est impossible de nous sauver : il faut veiller sur nos pensées, nos désirs, nos regards, nos paroles et nos moindres actions.

Il faut observer toutes nos démarches, comme un voyageur qui se trouveroit engagé dans un chemin étroit et bordé de précipices. Il faut nous plier à la règle, et ne rien donner à l'exemple et à la coutume, puisque la coutume et l'exemple ne nous sauveront pas; il faut nous défier de nous-mêmes, parce que ce n'est que par notre propre volonté que le démon peut nous vaincre, et que, pour aider à son triomphe, nous portons malheureusement en tous lieux la corruption de notre nature, les ténèbres de notre esprit, et le dérèglement de notre cœur; il faut tenir sans cesse les yeux ouverts à la lumière de l'Évangile, pour ne pas nous égarer dans ces voies qui paroissent droites à l'homme, et qui,

cependant, conduisent à la mort ; il faut prendre le plus sûr, et dans tout ce qui intéresse la conscience, il faut craindre toujours le parti qui favorise nos passions : et comment arrive-t-il que nous sommes assez peu touchés du soin de notre salut, pour en rendre le succès tellement incertain, qu'il seroit difficile de décider, par notre conduite, lequel est le plus vraisemblable de notre bonheur ou de notre malheur éternel, doute affreux, triste problème que nous laissons tout entier à résoudre au grand jour des vengeances du Seigneur ; doute affreux, cruelle incertitude dans laquelle nous nous plongeons avec une folle sécurité : ah ! M. F. n'est-ce donc pas ici que vous devez trembler de donner quelque chose au hasard.

A la vigilance, il faut joindre la prière, parce que c'est de Dieu que vient toute notre force, et qu'il n'y a que lui qui puisse être notre Sauveur ; disons lui donc, avec ses Apôtres, ô mon Dieu ! sauvez-nous, car nous périssons. *Domine, salva nos perimus.* Sauvez-moi, Seigneur, au milieu de ce siècle pervers, qui tend, de toute part, des pièges à l'innocence. Son éclat me séduit, ses plaisirs m'enchantent, ses railleries m'en imposent, ses maximes m'pervertissent, ses exemples m'entraînent. Venez à mon secours,

Seigneur, je péris. *Salva nos perimus.* Sauvez-moi de ma propre foiblesse. Je veux mon salut, et ce désir est si foible, qu'il n'opère en moi que des résolutions sans effet. Je sacrifie tout au plus léger avantage que l'instant me présente, et c'est toujours le moment qui me détermine. Je vois le bien, et je n'ai pas la force de m'y livrer ; je crains le mal, et je n'ai pas assez d'empire sur moi pour le fuir : que deviendrai je, Seigneur, si vous ne prenez ma défense contre moi ? *Salva nos perimus.* C'est à vous que j'ai recours comme à mon unique appui ; dites enfin à mon ame que vous êtes son salut ; faites éclater en moi la force de votre grâce ; perdez-vous, ô mon Dieu ! l'ouvrage de vos mains et le prix du sang de votre Fils. Je péris, Seigneur, pour la gloire de votre nom, sauvez-moi. *Salva nos perimus.*

Ce sont, M. F. ces gémissemens d'un cœur convaincu de sa foiblesse, et rempli de confiance dans son Dieu, qui nous mériteront, de sa part, les plus puissans secours : et quel médiateur n'avons-nous pas auprès de lui, J. C. souffrant sur ces autels ? que n'assistons-nous tous les jours à son sacrifice ? quelles prières auront plus de force que celles qu'il présentera lui-même à son père, en s'offrant pour nous comme victime. Voulez-vous encore

apprendre à prier sans cesse, comme il vous l'a prescrit : ayez Dieu toujours présent, ce sera veiller et prier tout à la fois.

Mais pour vous occuper sérieusement de votre salut, il faut combattre : Dieu veut que vous attendiez tout de sa grâce, et cependant, M. F. il ne couronnera en vous ses dons qu'autant qu'il couronnera vos mérites. Il faut surmonter vos passions par des actes qui leur soient contraires. Il faut surtout vous attacher à dompter, par des actes réitérés, celle qui a pris le plus d'empire sur votre cœur et en extirper s'il se peut jusqu'à la racine. Hélas ! cette racine produit tous les jours des fruits de mort dans ceux mêmes qui paroissent pleins de vie aux yeux des hommes. Ici, M. F. tremblons, quelque justes qu'on ait pu nous croire, tremblons en considérant notre vanité, notre orgueil, qui partout se recherche et se retrouve partout ; que de fausses délicatesses ! que de sensibilités ! que de complaisances secrètes et de retours sur nous-mêmes cet orgueil nous inspire ! quelle affectation à parler de nous et de ce qui nous concerne ! quelle aigreur, lorsqu'on contredit nos sentimens et que l'on s'oppose à notre volonté ! quelle fureur de dominer sur tout ce qui nous environne ! quel éloi-

gnement pour tout ce qui nous humilie ! quelle confiance dans nos lumières et dans nos forces ! quelle bizarrerie dans notre conduite et notre amour ! quels fonds d'attachement à tout ce qui parle à nos goûts et à nos penchans ! Ah que de faux Justes , etc.

Mais pour nous sauver , me direz-vous , il faut donc bien du travail et bien des efforts , j'en conviens , M. F. il faut encore une fois se renoncer soi-même , se vaincre sans cesse ; mais prenez , je vous prie , garde que ce qui nous rend ces combats , ces efforts si pénibles , c'est que nous ne nous y portons que foiblement , parce que nous ne faisons pas assez d'estime du salut ; avec plus de courage la victoire nous deviendrait plus facile , et le joug de J. C. nous paroîtroit plus léger. L'habitude et par-dessus tout l'onction secrète de la grâce achèveroit bientôt de nous le rendre aimable. Hé ! nous reconnoîtrions sans peine que celui du monde et des passions est plus dur mille fois. Ah ! M. F. croyez-en notre zèle , l'esprit du Christianisme , et l'exemple de tous les vrais Justes. Plus d'illusions , plus de foiblesses et de ménagemens , plus de ces états mitoyens , si je puis ainsi parler , plus de ces situations équivoques qui nous laissent flotter entre le vice et vertu. Ce n'est qu'autant que nous combattons

battons généreusement, que nous parviendrons à jouir ici-bas d'une paix réelle et durable, et que nous aurons part à cette couronne de justice que Dieu réserve aux vainqueurs.

Pour l'obtenir, profitons des secours que la Religion nous présente; purifions-nous de plus en plus par l'usage fréquent du Sacrement de pénitence, et si nous sommes assez malheureux pour commettre un péché qui donne la mort à notre âme, ne passons pas, s'il se peut, un seul jour dans la disgrâce de notre Dieu; visitons J. C. présent sur nos Autels, afin de lui exposer nos besoins et de lui rendre nos hommages; faisons en sorte de devenir assez forts pour nous asseoir souvent à la table de l'époux, et y puiser sans cesse des forces nouvelles; communions du moins en esprit lorsque nous ne pouvons pas communier en effet; nourrissons-nous du pain de la divine parole, et que ce ne soit pas un esprit de critique, de désœuvrement ou de curiosité qui nous amène dans les Temples, mais le désir de devenir meilleurs, en nous appliquant les vérités que nous y entendrons, et en nous attachant à les réduire en pratique.

Car, voilà, M. F. ce que j'appelle s'occuper sérieusement de son salut. J'ajoute en dernier lieu qu'il faut s'en occuper

constamment, c'est-à-dire, que nous devons craindre, non-seulement de quitter les armes, mais de nous relâcher un seul moment, puisque l'esprit de séduction et de mensonge veille avec tant de soin pour nous surprendre, et que se relâcher dans l'exercice de la vertu, c'est se le rendre ensuite plus difficile et plus pénible. Hé ! que dis-je, M. F. ? se relâcher !... ah ! il faut travailler même à faire toujours de nouveaux progrès, parce que ce n'est que par-là que nous pouvons assurer notre élection, notre justification, et en consommer l'ouvrage ; c'est-à-dire, encore, que nous devons tout subordonner au salut comme à la fin principale, en sorte que, par un règlement de vie sagement médité, nous disposions toutes choses relativement à cette unique fin ; c'est à-dire, en un mot que nous devons juger de tout par rapport au salut.

Ainsi, n'estimons, ne désirons, ne recherchons avec ardeur que ce qui peut nous y conduire. Ne craignons, n'évitons avec empressement que ce qui peut nous en éloigner.

Et que m'importe, ô mon Dieu ! que vous m'envoyiez la pauvreté ou l'abondance, l'humiliation ou les honneurs, la santé ou les maladies, des joies ou des veines, pourvu, Seigneur, que je fasse

Sur l'importance du Salut. 195

mon salut , et que je parvienne à vous posséder. Ah ! s'il y a un choix à faire entre les richesses et l'indigence , entre la gloire et le mépris , entre les afflictions et les plaisirs , que dois-je préférer sinon ce que votre fils a choisi pour lui-même , et ce qui pourra me faire dire avec l'Apôtre : je sais que ceci contribue plus que tout le reste à mon salut. *Scio enim quia hoc mihi proveniet ad salutem.*

Hélas ! si nous connoissions bien le prix du salut , que nous aurions de toutes choses des idées bien différentes de celles que nous en avons conçu ! que le monde nous paroîtroit dangereux ! que nous aurions d'éloignement pour ses pompes et ses plaisirs ! que nous ferions peu de cas de ses éloges ! que nous recevriens avec joie les opprobres , les souffrances ! que nous nous porterions avec ardeur à l'entière observation de la loi ! Rappelons-nous donc , M. F. de quelle importance il est pour nous de nous sauver. Pensons à la dignité de notre ame qui n'a été créée que pour le souverain bien , à tout ce que Dieu a fait et à ce qu'il fait tous les jours pour procurer son salut , à cette double éternité dont nous sommes comme environnés ; opposons en toutes choses nécessité à nécessité. Celles que nos passions nous font considérer comme telles , opposons-les à la néces-

sité de sauver notre ame , et nous reconnoissons qu'il n'y a dans l'exacte vérité qu'une seule chose de nécessaire. *Unum est necessarium.* Il n'est pas en effet d'une nécessité absolue que je jouisse des choses de la terre , que je conserve quelque temps encore des richesses périssables , ou que je les augmente , que je m'établisse d'une manière avantageuse selon le monde , que je vive dans les délices , que mes jours se prolongent de quelques années , puisqu'enfin toutes les choses de la vie et cette vie elle-même , il faudra bien que je les perde tôt ou tard ; mais le salut , ah ! je ne puis m'en passer ; c'est dans lui que Dieu a renfermé toutes mes espérances ; si je le perdois , la perte en seroit irréparable , je la pleurerois une éternité entière. Il n'y a donc que lui seul d'absolument nécessaire pour moi. *Unum est necessarium.* Il est vrai que pour me sauver il faudra retrancher de certains plaisirs , m'assujettir à l'accomplissement de certains devoirs pénibles , mortifier mes penchans , me priver peut-être , dans quelques circonstances délicates , des ressources que l'on m'offrirait pour m'avancer dans le monde , pour sortir de l'état d'humiliation , d'indigence , de souffrance même. Il le faudra sans doute toutes les fois que ma conscience se trouveroit blessée , et que mon

salut seroit en danger ; mais à tout prendre ; les mondains avec toutes leurs ressources ne sont pas plus heureux ; que dis-je ! ne sont pas si heureux que les vrais Justes ; d'ailleurs , je n'ai qu'un seul intérêt , c'est celui de me sauver. *Unum est necessarium.*

Convaincus de cette importante vérité ; faisons-en , M. F. la règle de toute notre conduite ; occupons nous de cette unique chose nécessaire , et pour cet effet rentrons en nous-mêmes par un examen de chaque jour , réfléchissons , méditons ; lisons pour nous instruire et nous sanctifier , occupons-nous-en au plutôt , puisque les moindres délais sont à craindre ; occupons-nous-en sérieusement , veillons , prions , combattons , profitons avec empressement des secours puissans que la Religion nous offre de toute part ; occupons-nous-en constamment , en travaillant , de jour en jour , à avancer dans la pratique des vertus , en subordonnant toutes nos vues , toutes nos démarches à notre dernière fin , jugeant de tout par rapport au grand ouvrage de notre sanctification.

Voilà , M. F. le précis de toutes les vérités que Dieu nous charge comme ses Ministres de vous annoncer. Si vous n'écoutez pas ces paroles de vie , puis-je dire avec le Prophète ; si vous n'en re-

198 *Le II.^e Dimanche de Carême.*

tirez aucun fruit, mon ame sera plongée dans l'amertume et dans la douleur la plus profonde; elle gémera en secret de votre aveuglement et de la dureté de votre cœur. *Quod si hoc non audieritis, in abscondito plorabit anima mea à facie superbiæ.* Vous serez ma joie, ma couronne et ma gloire, bien loin que mon ministère doive servir alors à vous accuser et à vous confondre. O mon Dieu! source unique de tout don, réunis dans ce Temple nous n'y formons tous qu'une même famille dont vous êtes le Père; dites-nous comme à Zachée: cette famille a reçu aujourd'hui le salut. *Quia hodie salus domui huic facta est.* Je vous le souhaite, etc.

S E R M O N

POUR LE MARDI DE LA II.^e SEMAINE

D E C A R Ê M E.

De la Charité ou de l'Amour du prochain.

Hoc mandatum habemus à Deo : ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum.

Telle est la loi que le Seigneur nous a prescrite , que celui qui aime Dieu , aime aussi son frère.

De la 1.^{ere} ép. de St. Jean , c. 4.

NON, M. F. ne nous flattons pas d'aimer Dieu , si nous n'avons aussi la charité la plus vive pour les hommes qu'il a formés , auxquels il nous a unis si étroitement , et qu'il a lui-même si tendrement aimés.

Mais qu'elle est douce cette loi que Dieu nous impose ! que ce fardeau est léger pour des cœurs tendres , généreux et sensibles ; pour des âmes droites qui découvrent dans ce précepte d'aimer les hommes comme nos frères , une des plus grandes preuves de son amour.

De quels avantages la charité ne seroit-elle pas le principe à notre égard , si nous n'écoutions que ce qu'elle nous

dicte , si nous ne suivions que ce qu'elle nous inspire ? La faveur d'un Dieu puissant dont la Providence veille sans cesse sur tous les hommes , l'estime et l'amitié de nos semblables , une société tranquille , la paix du cœur , des sentimens toujours purs , des trésors de grâces et de mérites , une éternité de bonheur ; ah ! qui suffiroit à décrire les précieux fruits de la charité ? Pourquoi faut-il qu'un amour-propre injuste et aveugle mette à leur place les fruits amers de la haine , qu'aux vertus aimables que l'une produit , il substitue les vices que l'autre enfante , qu'il empoisonne toutes les douceurs de la vie , et qu'il nous prépare , pour toute la suite des temps , la douleur , le repentir et les larmes ? Pourquoi faut-il que , lors même que nous aimons nos semblables , ce soit d'un amour frivole , qui n'est d'aucun mérite aux yeux du souverain Etre , qui n'a rien de grand , rien de durable , et qui souvent fait le tourment de ceux que nous aimons , et notre propre supplice ?

Ah ! livrons-nous aujourd'hui à des sentimens plus nobles , plus dignes de la fin à laquelle nous devons tendre et du Dieu que nous adorons. Comprendons combien est nécessaire la charité chrétienne qu'il nous prescrit à l'égard des hommes ; étudions en les règles pour ex-

De la charité ou de l'amour du prochain. 201
citer en nous l'amour du bien commun ;
tel est , M. F. le but et le plan de ce
discours.

Ne perdez rien , je vous prie , d'une
instruction si importante , que vos cœurs
s'ouvrent , qu'ils préviennent le mien ;
souvenez-vous que c'est à tous les hom-
mes que je parle et pour le bonheur de
tous les hommes , que l'expression seule
de la charité vous trouve sensibles. Je
me sens pénétré du sujet que je traite.
Puissiez-vous l'être encore plus ! Puisse la
grâce ne faire de ceux qui m'écoutent qu'un
cœur et qu'une âme en J. C. et lever
les obstacles que nos penchans déréglés
opposent à l'étendue de sa loi ; c'est ce
que nous allons lui demander par l'in-
tercession de Marie. *Aye Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E.

Aimer les hommes parce que l'on aime
son Dieu , les aimer pour lui , c'est-à-
dire , parce qu'il les aime , qu'il veut que
nous les aimions , qu'ils sont son ouvrage ,
le prix de son sang et de son amour ,
et qu'enfin il les a formés pour le pos-
séder et pour l'aimer ; quoi de plus grand !
quoi de plus propre à relever la dignité du
Christianisme , que cet amour du prochain
tel que l'Évangile nous le prescrit ! Mais
aussi , quoi de plus nécessaire , puisque ,

sans cette charité toute divine nous n'aimons pas véritablement nos semblables, nous n'aimons point Dieu, et nous ne savons pas nous aimer nous-mêmes.

Non, M. F. un amour purement naturel, purement humain, n'est pas ce que nous devons considérer comme un véritable amour. Est-ce aimer son prochain, que de ne l'aimer que pour soi-même, et par des vues toujours relatives à son intérêt propre, à son amusement et à ses plaisirs? Appellerez-vous amis ces hommes qui ne connaissent d'autres liens que ceux qui sont formés par l'intempérance, le jeu, la table et des goûts frivoles; amis dangereux qui entraînent ceux qu'ils aiment dans mille désordres, et leur assurent, pour tout fruit de leur amitié, une indigence et des larmes qu'ils ne partageront pas; ces hommes qui courent à la fortune, qui s'attachent à ceux qui sont élevés en dignités, qui tirent vanité de leur commerce, qui aiment à goûter avec eux les douceurs et les charmes de la prospérité, mais qui ne les suivront pas dans la disgrâce; ces hommes encore qui, aveuglés par un attachement excessif à des agrémens, à des qualités peu solides, trompent leurs amis sans le vouloir, les flattent, les corrompent, et en se déclarant pour eux contre la raison et la justice, nourrissent leurs

De la charité ou de l'amour du prochain. 203
passions au lieu de les aider à en triompher; appellerez-vous un véritable amour, le penchant criminel de ces hommes qui, charmés par les attraits et la beauté d'un corps périssable, se rendent esclaves de l'objet qui les a séduits, rampent aux pieds de l'idole qu'ils se sont faite, entreprennent de la séduire à son tour, et en lui inspirant la passion qu'ils ressentent, lui préparent, dit S. Césaire, le repentir et l'ignominie, creusent sous ses pas des précipices, et se réjouissent déjà, dans leur cœur, de la voir courir à sa perte.

Car, ce sont-là, M. F. ces amitiés si vantées, ces folles amours des mondains, telles peut être que vous ne les avez que trop éprouvées vous-mêmes, telles que vous les ressentez et que vous les éprouvez tous les jours; amitiés fausses, amours trompeurs qui n'offrent encore une fois qu'un commerce d'intérêt, de vanité, de plaisir, et qu'un trafic d'iniquité; amitiés cruelles, amours funestes, où l'on se communique la contagion d'un cœur corrompu, où l'on se prête l'un à l'autre ses erreurs et ses vices, où l'on agit de concert pour se rendre malheureux et pour perdre son ame; amitiés inconstantes, amours volages qui, appuyés sur des fondemens peu durables, s'altèrent, se détruisent en même temps que la cause fragile qui les a fait naître.

204 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

La fortune, les titres, les qualités, les attraits, qui faisoient aimer, s'évanouissent, et l'amitié, l'amour périclent avec eux. Souvent même une jalousie, une dispute, un faux rapport, un nouveau penchant, le dégoût, la légèreté toute seule, suffisent pour les détruire; tant il est vrai que, comme le dit St. Chrysostôme, il n'y a rien de si corruptible que l'amour de la chair, et de si faux, de si trompeur, que l'amitié du siècle; tant il est vrai, encore, qu'aimer ainsi, ce n'est pas savoir aimer, puisque l'amitié qui a pu finir, dit St. Ambroise, n'a jamais été un véritable amour.

Ah! il n'en est pas ainsi de la charité, de cette charité, M. F. que la Religion seule nous inspire; comme ce n'est pas un retour secret sur nous-mêmes, un secret intérêt qui en est l'aliment et le soutien, comme elle n'est pas fondée sur des qualités frivoles, mais qu'elle a pour principe l'amour de Dieu même, elle est à l'abri du dégoût et de l'inconstance. Les défauts qu'elle découvre dans ses semblables, bien loin de l'affaiblir, excitent son zèle, sollicitent ses tendres gémissemens et enflamment ses desirs. Les revers qui désunissent, qui séparent si aisément ceux qui ne sont liés que par des amitiés humaines et terrestres, ne servent qu'à donner un nou-

veau lustre à sa fidélité et qu'à la rendre plus vive encore. Le temps qui peut tout sur les sentimens des hommes ne peut rien sur elle ; elle est plus forte que la mort même. Peu soigneuse de son utilité temporelle, elle ne cherche, dit Saint Augustin, que le salut et le soulagement de ses frères, elle est pour eux une source intarissable de tous les vrais biens ; elle les éclaire, les purifie, les console, les soutient, les encourage et les porte à la vertu ; elle ne s'attache qu'à perfectionner ceux qui l'entourent, à se perfectionner avec eux ; elle éloigne d'eux, autant qu'il est en elle, tous les vrais maux, les divisions, l'aigreur, l'envie, les ressentimens, les vengeances, les vices et les erreurs. Partout où elle règne, tout est serein, tout est doux, paisible, agréable ; la confiance et la paix y règnent avec elle.

Alr ! M. F. concevez, s'il est possible, une situation plus désirable, un état plus heureux que celui des cœurs qu'elle unit ; concevez quelque avantage réel qu'elle ne renferme pas, et qu'elle ne s'empresse pas à procurer à ceux qu'elle aime.

Faire naître entre les hommes une aimable sympathie, adoucir leur caractère et leurs mœurs, les guérir de leurs soupçons et de leurs ombrages, les plier aux ménagemens, aux attentions, aux pré-

206 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême:*

venances de leurs humeurs , rendre communes parmi eux les vertus pacifiques , leur inspirer la bienfaisance , la commisération , la reconnoissance , répandre sur leur union mille charmes ; voilà les effets de la charité , voilà ce qu'elle produit en nous pour le bonheur de nos semblables.

Hélas ! l'on a vu les peuples s'élever contre les peuples , les hommes sourds à la voix de la nature , tremper leurs mains dans le sang des autres hommes , l'ami devenu perfide fouler aux pieds les droits sacrés de l'amitié , le frère s'armer contre le frère , et les familles désolées gémir de leurs propres fureurs. Si l'on a vu des Citoyens barbares , victimes d'un faux zèle , et couvrant leur animosité du vain prétexte d'une Religion qui les désavoue , se détruire , se consumer entre eux , ah ! c'est que la charité ne les animoit pas.

O charité pure ! flamme céleste , que n'embrâsez-vous nos cœurs ! la guerre et ses horreurs fueroient loin de nous ; la société seroit tranquille , les crimes en seroient bannis , nous ne regretterions plus ces temps d'innocence , cet âge d'or si célèbre dans les annales du monde , mais dont il ne nous reste que de riantes images et un triste souvenir ; nous n'aurions plus besoin de rappeler les beaux

De la charité ou de l'amour du prochain. 207
jours de l'Eglise naissante où les fidèles ne faisoient tous qu'un cœur et qu'une ame, où toutes choses étoient communes entre eux, leurs plaisirs et leurs peines, ainsi que leurs richesses. Nous retrouverions le Ciel sur la terre puisque tous les hommes liés d'un amour mutuel y feroient le bonheur les uns des autres, et se porteroient tous ensemble vers Dieu comme vers leur centre commun. O mon Dieu ! jusqu'ici nous n'avons point aimé nos frères, nous nous égarions dans de folles passions qui ne tendoient qu'à les corrompre et à les rendre malheureux ; nous nous parions des vains dehors d'un attachement sincère, mais ce n'étoit qu'un faux amour, nous ne les aimions pas pour vous.

Cependant, M. F. c'est ainsi que vous devez les aimer si vous voulez véritablement aimer Dieu. Pensez-vous qu'il doive vous tenir compte des penchans qu'il n'a pas fait naître, lui qui veut être le principe de toutes vos affections et qui exige qu'elles se rapportent toutes à lui comme à leur dernière fin, lui qui est le Dieu jaloux qui ne peut souffrir ni réserve, ni partage, et à qui vous faites injure lorsque vous aimez quelque objet que vous n'aimez pas pour lui seul, lui enfin qui n'est venu sur la terre que pour nous donner l'exemple d'un

amour vraiment pur , vraiment digne de lui ? Ah ! ne vous a-t-il offert de si grands motifs de charité que pour qu'ils vous deviennent inutiles , pour que vous n'aimez que d'une affection purement humaine , et peut-être même pour que vous restiez insensibles et indifférens à l'égard de votre prochain ? Méditez-les ces motifs , et si vous aimez Dieu , vous apprendrez dès-lors à aimer les hommes et à les aimer pour Dieu.

Ces hommes sont ici bas son plus bel ouvrage. Il a fait briller dans leur ame un rayon de sa divinité ; il leur a donné la raison en partage ; il les a rendus capables de le connoître et de l'aimer. Sans cesse il veille sur eux ; il s'applique à les conserver et à les conduire ; il les tient , pour ainsi parler , rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. Ce Dieu , qui est la charité par essence , ne vous a liés avec eux , par une commune origine , par des besoins réciproques , que pour faire mieux sentir l'obligation qu'il vous imposoit de les aimer comme vos frères , comme ses enfans , comme les membres d'une même famille dont il est le père , et sur laquelle il préside avec tant d'amour. Hélas ! y avons-nous bien pensé jusqu'ici ? Nous sommes tous les enfans d'un même père qui est Dieu , tous formés à ses traits et l'objet de son amour. O

De la charité ou de l'amour du prochain. 205
hommes ! nous sommes tous des frères !
Ah ! l'obligation si étroite de nous aimer ,
Dieu la gravée dans notre cœur , puis-
qu'avec une ame bien née vous avouez
vous-mêmes que la nature toute seule
nous incline à ce juste devoir , qu'elle
met en nous un penchant secret qui
nous porte vers nos semblables , qui nous
rend sensibles à leurs peines , et nous
fait partager leurs douleurs. Penchant
naturel , il est vrai , mais dont nous
devons régler , ennoblir les impressions
en les rapportant à celui qui en est l'au-
teur. Il est expliqué plus clairement en-
core , dès les premiers temps où il nous
a révélé sa loi ; c'est alors qu'il nous a
dit , en mille manières , par Moïse et par
ses Prophètes , d'aimer notre prochain ,
de l'aimer comme nous-mêmes , de l'ai-
mer parce qu'il lui appartient et qu'il
lui est infiniment cher. Mais surtout ,
M. F. avec quelle force ne nous l'a-t il
pas dit dans la personne de son fils ? O
Jésus ! que ne puis-je ici tracer en traits
de feu vos aimables lois ! que ne puis-
je peindre la charité telle qu'elle étoit
dans votre cœur. Ah ! du moins ouvrez-
nous l'Évangile ? étudions , M. F. toute
la Religion de J. C. qu'est-elle pour nous ?
un engagement indispensable à la cha-
rité la plus ardente. Que nous offre-t-elle ?
un Dieu fait homme qui ne vient pas

210 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

demander aux hommes un culte frivole ; de vains sacrifices , des victimes sanglantes , mais qui vient leur apprendre qu'aimer ses frères est plus agréable à ses yeux que tous les holocaustes , qui leur ordonne de s'aimer les uns les autres comme il les a aimés , qui leur annonce que c'est-là son commandement , c'est-à-dire , comme l'explique Origène , son commandement de choix et de préférence ; *Hoc mandatum meum* ; un homme Dieu qui regarde , vous dit-il , comme fait à lui-même tout ce que nous aurons fait à notre prochain , en sorte ; M. F. que ce n'est plus l'homme seulement que nous devons envisager dans l'homme , c'est J. C. avec tous les charmes de sa divinité que nous devons voir en lui ; le fils de Dieu enfin qui veut que l'on reconnoisse ses Disciples à leur amour mutuel , qui fait de cet amour le caractère essentiel de sa loi , et qui , au moment où il déclare aux hommes ses dernières volontés , ne leur laisse pour testament authentique et solennel que le précepte de la charité , et ne demande à son Père , comme le prix de ses mérites que leur fidélité à l'accomplir. Père Saint , s'écrie t-il , conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés , qu'ils ne soient tous qu'un , comme vous et moi ne sommes qu'un.

Mais comment l'a-t-il scellé ce testament auguste , cette loi douce et sacrée qu'il nous a laissée ? Ah ! M. F. il l'a scellé de son sang , et depuis sa mort je ne vois plus un seul homme qui ne soit tout couvert du sang de J. C. C'est du haut de votre Croix , ô mon Divin Maître ! que vous nous avez dit d'aimer ; c'est-là que vous nous avez instruits par les leçons les plus touchantes et les plus propres à nous persuader , c'est là que toutes vos plaies semblent ne former qu'une voix pour nous dire d'aimer tendrement les hommes pour lesquels J. C. est mort. O loi de mon Dieu, loi sainte ; loi faite pour nos cœurs ! aurai-je donc désormais tant de peine à vous suivre pour vaincre mon indifférence ou ma haine ? pour faire naître en moi la charité la plus vive , ne me suffira-t il pas de penser à celle que le fils de Dieu a pour tous les hommes , pour des hommes qui n'ont tous avec moi qu'un même médiateur , un même Sauveur ; qui sont tous appelés à n'avoir avec moi qu'un même maître , qu'une même loi , qu'une même fin ; qui , destinés à un même bonheur , doivent pendant toute la suite des siècles , exalter avec moi les miséricordes du Dieu qui nous a rachetés , célébrer avec moi sa gloire , unir leurs transports aux miens , joindre leurs voix

À mes chants d'allégresse, et faire retentir des mêmes cantiques la céleste Sion ? Philosophes superbes, faux Sages du monde, offrez-nous d'aussi grands motifs d'aimer les hommes, et des motifs aussi purs que ceux que notre sainte Religion nous fournit ; et vous, Chrétiens, jugez d'après cela si vous pouvez aimer Dieu et ne pas aimer votre prochain, ne pas l'aimer pour Dieu, et comme lui-même vous a appris à l'aimer. Mais hélas ! où est donc cet amour ? O Apôtres de J. C. ! qui, au prix de votre vie, nous avez transmis le dépôt sacré de la charité, si vous reveniez aujourd'hui sur la terre, en trouveriez-vous encore quelque reste parmi nous ? O mon Dieu ! vous n'êtes donc plus aimé ? Hé quoi ! M. F. vous aimez Dieu, dites-vous, et des créatures qu'il chérit n'ont aucune place dans votre cœur ? vous l'aimez, et ceux dont il a fait, ainsi que vous, ses enfans, qu'il a formés pour glorifier son nom, qu'il s'est acquis par son sang, sont l'objet de votre indifférence ? Vous l'aimez ? quelle illusion ! M. F. si vous avez quelque amour pour les hommes, c'est un amour qui n'a point Dieu pour principe, dont il n'est point l'objet, et dont jamais il ne vous offrit en lui le modèle.

Non-seulement sans la charité que la

De la charité ou de l'amour du prochain. 213
Religion fait naître, on n'aime pas véritablement ses semblables, sans elle non-seulement on n'aime point Dieu, mais on ne sait pas s'aimer soi-même. Il n'y a qu'elle qui élève l'homme, qui puisse le rendre heureux sur la terre, et qui assure son salut pour l'éternité.

Tout autre amour que celui du prochain pour Dieu nous dégrade, nous assujétit à mille foiblesses, rétrécit nos vues, nos idées, et borne en quelque sorte les penchans et les facultés de notre ame. Si quelquefois cet amour fait entreprendre des actions éclatantes, et qu'on appelle grandes parce qu'elles éblouissent; qu'elles subjuguent un esprit vulgaire qui admire tout ce qui l'étonne; considérez-les de plus près, et vous verrez que ce ne sont que des saillies d'une passion vive et ardente, des météores brillans, des feux volages qui s'élèvent dans les airs, mais qui ne s'y soutiennent pas; vous reconnoîtrez que dans le fond pour avoir fait cette action d'éclat que peuvent enfanter les passions humaines, on n'en est pas moins petit, moins foible, moins attaché à soi-même, et à de petits intérêts qu'on l'étoit auparavant; vous verrez qu'elles ne sont après tout que l'affectation, le masque, l'enflure de la grandeur, et non la grandeur réelle, et que souvent même on a

214 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

sacrifié des choses véritablement utiles, véritablement grandes à ce qui n'en avoit que l'apparence.

Il n'appartient qu'à la charité, M. F. de donner à l'homme une élévation qui lui soit propre, d'imprimer en lui le caractère d'une grandeur solide et incapable de se démentir jamais, de lui inspirer des désirs nobles et des idées vastes ; car, tel est le pouvoir de la charité, dit Saint Chrysostôme, qu'elle donne à l'âme une étendue plus vaste que le Ciel même. Il n'appartient qu'à elle de produire des hommes qui rendent le bien pour le mal, qui prient pour ceux qui les persécutent, qui considèrent le bonheur des autres comme leur propre avantage, qui puissent dire comme Saint Paul : ce n'est pas ce qui est à vous que je cherche, mais vous même, et ce qui peut vous rendre heureux ; qui, comme lui, capables des plus grandes entreprises et des sacrifices les plus héroïques, immolent leurs intérêts les plus chers et leur vie même à l'intérêt public et au salut de leurs frères.

Hé ! de toute part la charité a laissé des monumens de la grandeur d'âme qu'elle inspire.

Parcourez les établissemens les plus dignes d'admiration, ceux qui sont les plus utiles à l'humanité. Entrez dans les

De la charité ou de l'amour du prochain. 215
hospitaux , visitez tant d'asiles ouverts
aux malheureux , considérez toutes les
ressources préparées à l'indigence et aux
différens besoins de presque tous les
hommes , c'est à la Religion , c'est à la
charité que nous en sommes redevables ;
pour tout dire , en un mot , rappelez-
vous tout ce qu'a fait en ce genre un
Vincent de Paul , cet illustre Saint , l'un
des héros du Christianisme et des der-
niers siècles , et à la vue d'un si grand
modèle vous serez étonnés de ce que
nous nous aimons assez peu nous-mêmes
pour refuser notre cœur à la charité ,
puisque c'est elle qui fait les grandes ac-
tions et les grands hommes.

C'est elle encore qui fait sur la terre
les hommes vraiment heureux. D'où
naissent , M. F. presque toutes vos peines
et tous vos malheurs , de vos folles amours ,
et de vos dispositions contraires à la
charité. Elles font naître dans votre ame
les désirs inquiets , les jalousies cruelles ,
les soucis qui font languir , les craintes
qui accablent ou qui dévorent , elles y
portent le trouble des passions , le re-
pentir , l'animosité , le dépit , la fureur
et tous les fruits de la haine. Mais la
charité , ah ! qu'y a-t-il de plus doux ,
dit Saint Augustin , que le sentiment qui
l'accompagne. *Quid dulcius ipsa.* C'est
elle qui excite dans les cœurs les tendres

216 *Le mardi de la II^e sem. de Carême.*

mouvements, cette émotion délicieuse ; ces sentimens nobles et purs que l'ame fidèle éprouve dans le commerce de ses semblables ; c'est elle qui , à l'aspect des malheureux , fait couler de nos yeux ces larmes si touchantes de la pitié ; c'est elle qui , dans les ames fécondes et sublimes qu'elle embrâse , étend le plaisir d'aimer sur les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Un vrai Chrétien , une ame charitable , une grande ame porte ses regards d'amour sur tous les siècles ; et si le sentiment de la charité est si doux , qu'y a-t-il de plus avantageux à notre égard que les effets qu'elle produit. Elle calme nos désirs trop empressés parce qu'elle ne cherche en toutes choses que le vrai bien de ceux qu'elle aime ; elle arrête nos ressentimens , elle adoucit nos aigreurs , elle réprime nos emportemens , elle surmonte nos répugnances et nos dégoûts , elle nous console dans les grandes peines , elle nous rend faciles les travaux les plus pénibles ; elle nous rend aimable le joug qu'elle nous fait porter. Son zèle est sans amertume , sans inquiétude et sans trouble ; elle est donc patiente , elle espère tout , elle supporte tout , elle souffre tout , elle ne se rebute jamais , elle aime et elle est aimée. Celui que la charité anime obtient aisément tout notre amour.

○

De la charité ou de l'amour du prochain. 217.

O sentiment des âmes vertueuses et des cœurs vraiment grands ! source unique d'une félicité pure, aimable charité ! celui qui ne vous ressent pas peut bien éprouver quelques momens rapides d'une stupide ivresse, mais il ne peut jouir du vrai bonheur.

Ah ! M. F. lorsqu'on vous peint les passions humaines avec leurs faux attraits, enchantés par ces images séductrices, mais trompeuses, vous vous livrez aux transports les plus vifs, et la charité seule, avec ses charmes réels, vous trouve insensibles.

O que nous connoissons peu nos véritables intérêts ! et surtout que nous connoissons mal le grand intérêt de notre salut.

Vous le savez, M. F. sans la charité nous ne pouvons prétendre aux récompenses éternelles parce qu'il n'y a qu'elle qui fasse accomplir la loi, que c'est elle qui sanctifie nos œuvres et nos penchans, et que Dieu n'accorde les biens du Ciel qu'aux opérations de la grâce, et ne compte pour rien dans l'ordre du salut ce qui ne prend sa source que dans la nature. C'est cette charité si aimable à ses yeux qui couvre la multitude de nos péchés, qui est le lien de la perfection, qui nous rend des enfans de lumière, qui est la marque la plus sûre que nous

sommes nés de Dieu, que nous le connaissons, qu'il demeure en nous, et que nous demeurons en lui, tandis que celui qui en est privé demeure dans la mort. *Qui non diligit, manet in morte.* Ses vertus n'ont aucun prix ; ses œuvres sont sans mérite ; ses travaux seront sans récompense. Il n'a point en lui l'esprit qui vivifie ; il est mort aux yeux du Seigneur. *Manet in morte.* Eût-il acquis la science des Docteurs, il est semblable à un airain sonnante, à une cymbale retentissante ? eût-il la mortification des plus grands Saints, la pureté des Vierges, la force des Martyrs, il n'est rien devant Dieu, dès qu'il n'est pas animé par la charité ? Une mort éternelle sera son partage. *Qui non diligit, manet in morte.*

Cœurs durs, cœurs insensibles ou dénués de cet amour chaste, noble et généreux, que la loi évangélique vous prescrit, non, la gloire du Ciel, la félicité des Saints n'est pas faite pour vous ; déchirés ici-bas par des passions cruelles, vous n'éprouverez encore, dans les siècles à venir, que des impressions funestes, l'affreux passage de ces esprits de ténèbres qui ne savent plus ce que c'est que d'aimer : malheureux ! qui font de leur haine contre Dieu, contre ses Anges et contre les hommes, le plus cruel de tous leurs supplices. Ah ! M. F. nous

De la charité ou de l'amour du prochain. 219
est-il donc si difficile de nous bien aimer les uns les autres ? Préférerons nous les sentimens et le sort des réprouvés ? Divine charité ! soyez désormais le principe et l'ame de tous nos penchans ; purifiez-les , dirigez-les , puisque ce n'est que par vous que nous pouvons bien aimer nos frères , et que ce n'est encore que par cet amour si pur , envers eux , que nous aimons véritablement Dieu , et que nous savons nous aimer nous-mêmes.

Si tels sont les effets de cette aimable vertu , c'en est assez , sans doute , M. C. A. pour vous en faire comprendre la nécessité. Mais , quelles en sont les règles ? quelle en est l'étendue ? c'est ce que je vais vous développer dans ma seconde partie.

S E C O N D E P A R T I E .

La véritable charité doit être universelle , agissante , et telle , enfin , que l'ordre et la sagesse en réglent en tout temps l'exercice.

Le propre de la charité , qui est selon Dieu , dit St. Chrysostôme , c'est d'embrasser tous les hommes ; si nous vous invitons , M. C. A. à les aimer pour eux-mêmes , alors vous pourriez dire avec raison : tel homme ne me paroît pas aimable ; je ne vois rien en lui qui doive

me faire sortir de mon indifférence , et rien même qui ne mérite ou ma haine ou mon mépris. Mais quel que soit son mérite personnel , trouvez , s'il est possible , quelque prétexte qui élude , à son égard , la force des motifs que je vous ai déjà offerts pour vous engager à l'aimer. Est-il ici-bas d'un rang trop abject , trop inférieur au vôtre ? Hé quoi ! parce qu'il n'a rien de cet éclat emprunté qui est si fort au-dessous de ses autres titres , vous croirez-vous en droit de l'oublier ou de le mépriser ?

Dieu n'a-t-il pas imprimé son image sur son front comme sur le vôtre ? Ne nous a-t-il pas donné à tous , dès le commencement du monde , une même origine ? et ne veille-t-il pas sur lui avec le même soin , avec la même tendresse qu'il veille sur nous tous ? Il ne vous a fait grands , il ne vous a fait riches que pour lui , comme il ne l'a fait pauvre que pour vous. Sa pauvreté , qui devrait exciter votre sensibilité , si votre cœur étoit aussi grand que l'est , selon le monde , votre état ou votre naissance , ne servira-t-elle qu'à vous le rendre indifférent , qu'à le rendre plus vil à vos yeux , et dût-on jamais regarder , comme indigne de ses affections , une ame pour le salut de laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre ?

De la charité ou de l'amour du prochain. 221

Mais cet homme m'est presque inconnu, dit-on, il est étranger par rapport à moi... a-t-il donc cessé d'être homme, et comme tel, d'être cher à son Dieu, d'être compris dans le précepte qu'il vous fait d'aimer tous les hommes. Rien, disoit un Païen, et ce mot devoit nous faire rougir, rien de ce qui appartient à l'humanité ne m'est indifférent. Considérez ce commerce réciproque et nécessaire qui lie tous les peuples et tous les âges, et qui, dans le sens le plus noble, lie même entr'eux le Ciel, la terre et ces abîmes profonds où tant de Justes expient les fautes qu'ils n'ont pas entièrement expiées dans ce monde, et voyez si le dessein du Créateur n'a pas été de ne donner aucunes bornes à votre amour, tandis que vous ne vous occupez qu'à le resserrer. Non-seulement ceux qui vous sont le plus étroitement unis, non-seulement tous les hommes qui vivent en même temps que vous sur la terre, mais l'Eglise triomphante, dont vous devez partager la joie, comme elle partage vos vœux et vos désirs, en offrant à Dieu, vos prières; mais l'Eglise militante, que vous devez consoler et édifier, s'il se peut, dans tous les âges; mais l'Eglise souffrante que vous pouvez soulager en tant de manières; tout ce qui vous a précédé, tout ce qui doit vous

suivre devoit vous intéresser, et vous vous renfermez dans le cercle étroit d'un petit nombre de personnes qui vous environnent. Ah ! que la charité avoit bien un autre caractère en J. C. puisque, dans ce cœur si généreux et si tendre, elle embrassoit tous les hommes, tous les lieux, tous les temps, et qu'il nous a appelés tous à la même patrie où nous devons régner avec lui.

C'est sur ce modèle que s'étoit formé l'Apôtre des Gentils, lui qui s'intéressoit de la manière la plus vive, au bonheur et au salut des peuples les plus barbares. Pénétrez dans les prisons de Rome, où Paul est enchaîné du fond de ces tristes demeures ; voyez-le promener les vœux ardents de son amour, son zèle et ses tendres soins par tout l'univers. Il les étendoit, comme le remarque St. Chrysostôme, aux Macédoniens, aux Ephésiens, aux Galates, au-delà des montagnes et des mers, embrassant l'Europe et l'Asie, appliqué nuit et jour au soin des nations entières et de chaque particulier.

Voyez-le tout chargé de fers écrire à l'extrémité du monde une lettre à Philémon, baigner la lettre de ses larmes. Pourquoi ? pour obtenir la grâce d'un seul esclave fugitif. Ah ! M. F. d'après de tels modèles, prenez aujourd'hui,

De la charité ou de l'amour du prochain. 223
prenez des sentimens plus dignes de la foi que vous professez , que votre charité , en devenant universelle , vous rende vraiment grands. Cœurs étroits , ames trop petites pour une loi si belle , ouvrez-vous , dilatez-vous , et sans cesser de tenir , par les liens les plus intimes , à la nation au milieu de laquelle Dieu vous a fait naître , devenez , par l'étendue de vos affections , les citoyens du monde , si vous voulez être véritablement Disciples de Jésus-Christ.

Mais je n'ai combattu jusqu'ici que des illusions grossières , et que peut-être vous condamnez vous-mêmes tous les jours. Il en est de plus difficiles à détruire , et en faveur desquelles toute notre ame se révolte contre ceux qui entreprennent de les dissiper. Aimerons-nous ces hommes indociles , ces esprits orgueilleux qui , faisant schisme avec nous , ont désolé l'Eglise de J. C. , qui , s'égarant sur les pas des Sectaires , ont répandu partout le poison de leurs erreurs ? Aimerons-nous ces hommes indociles , ces esprits orgueilleux qui font naître ou qui adoptent et nourrissent chaque jour des schismes ? et de quel droit nous croirions-nous dispensés de les aimer ? ne sont-ils pas nos frères ? Ah ! gémissons sur leur infidélité , éclairons-les , mais sans fiel et sans aigreur , et ne les enfan-

224 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

tons à Dieu et à son Eglise que par nos prières et par nos larmes. Hélas ! sous une loi d'amour faut-il donc le flambeau de la haine et toutes ses fureurs pour faire connoître et pour faire aimer la vérité ?

Aimerons-nous encore cet impie , ce méchant qui ne laisse apercevoir en lui que des vices qui font honte à sa nature ? Aimerons-nous cet ennemi déclaré, ce persécuteur qui ne cherche qu'à nous nuire et qu'à nous perdre , qui se fait un barbare plaisir de nos peines , et qui insulte à nos malheurs ? Non , M. F. nous ne les aimerons pas , si nous ne faisons attention qu'à ce qu'il y a de plus capable en eux de nous aigrir et de nous révolter. Mais quelque injuste que soit celui dont vous vous plaignez , il n'a pas entièrement dépouillé tout ce qui lui donne droit à votre amour , puisqu'il est encore soutenu , protégé par son Dieu , qu'il vit sous l'empire de sa bonté , que vous ne devez jamais désespérer de son salut , et que vous devez même le procurer autant qu'il est en vous , soit en le reprenant avec modération et avec douceur , soit en le supportant avec patience , soit par vos exemples , soit enfin , par vos vœux et vos prières.

Si d'ailleurs il vous persécute , hé ! M. C. A. n'ajoutez pas au mal que vous

De la charité ou de l'amour du prochain. 225
font ses persécutions , celui que vous vous feriez à vous-même en le haïssant ; les peines qu'il vous cause sont passagères , et les fruits que vous en retirerez , si vous ne laissez pas altérer en vous la charité , seront éternels.

Mais je dis plus , voyez-le dans les plaies , voyez-le dans le cœur de J. C. ... Ah ! c'est-là que ce Divin Sauveur a porté tous les hommes , c'est-là qu'il nous a portés nous-mêmes , et que toutes nos haines doivent finir. S'il est quelqu'un que J. C. ait excepté de son amour , je vous permets de l'excepter du vôtre. Mais il a prié pour ses bourreaux ; quelle excuse vous reste-t-il encore ? O mon Sauveur et mon Dieu ! c'est assez que vous nous ordonniez d'aimer comme vous l'avez fait pour que notre charité n'ait plus de réserve ni plus de bornes.

Pour ne pas nous tromper sur la sincérité de ces dispositions , ajoutons , M. F. une seconde règle , la charité doit être active , elle doit s'employer pour le bien commun. Telle a été celle de J. C. dont l'Écriture nous peint si admirablement et en si peu de mots le caractère , il ne s'est montré que pour faire du bien. *Pertransiit bene faciendo* ; et comment peut-on aimer d'un amour sincère , d'une charité qui ne soit pas feinte , comme

parle l'Apôtre , sans se rendre utile , sans faire du bien à ceux qu'on aime.

Quoi ! tout s'empresse autour de nous ; l'artisan , le laboureur , le marchand , l'homme de guerre contribuent tous au bien commun , et je vois des hommes sans emploi , sans fonctions , dans l'ordre civil , se féliciter de ne tenir à la société que par leurs goûts frivoles , que par de vains amusemens et leur penchant pour les plaisirs ; je les vois toujours désœuvrés , toujours à charge à eux-mêmes , ainsi qu'aux autres , promener de cercle en cercle leur oisiveté et leur ennui.

J'en vois d'autres qui , pour être plus libres encore , pour se soustraire à tous les soins qui pourroient troubler leur repos , fuient jusqu'aux liens les plus sacrés , jusqu'aux engagemens les plus respectables. Ce n'est pas un motif de religion , ce n'est pas un principe de vertu qui les tient comme isolés au milieu du monde. Je les admirerois , je les encouragerois alors. Mais , non , ils ne veulent demeurer libres que parce que le moindre joug les contraint. Il leur coûteroit trop d'élever une famille dans la crainte du Seigneur , de former en elle , par leurs leçons et leurs exemples , des adorateurs au vrai Dieu , à l'Eglise des enfans soumis , à l'état des citoyens zélés , et combien mènent une vie libre et in-

De la charité ou de l'amour du prochain. 227
dépendante par des motifs, par des vues plus odieuses encore.

A Dieu ne plaise encore, M. F. qu'en combattant ici des abus qui ne font que se multiplier de jour en jour et qui tendent si fort au détriment de la société, je confonde avec ceux qui ne veulent former d'autre engagement que les liaisons passagères où les entraînent leurs passions et leurs caprices, ces âmes pures qui ne veulent point tenir aux hommes, selon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'esprit, qui se séparent du monde, mais que Dieu destine à l'édifier par l'exemple, qui ne se consacrent au culte du Seigneur, que pour l'honorer devant les hommes, pour les instruire des vérités les plus importantes, pour faire passer, jusqu'au trône de la miséricorde Divine, les vœux des fidèles, pour faire descendre sur eux les grâces les plus abondantes, et pour fléchir, par l'ardeur de leurs soupirs, un Dieu Saint irrité par nos crimes.

Voilà, monde injuste, voilà ceux qui sont le plus souvent l'objet de vos murmures, ceux que vous regardez comme perdus pour l'état dont ils sont les membres, et contre lesquels vous ne vous élèveriez pas avec tant d'aigreur si vous haïssiez moins la Religion sainte, à laquelle ils se dévouent tout entiers par

228 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

l'impression d'une charité qui agit tous les jours en votre faveur.

Mais vous , encore une fois , hommes du siècle , femmes mondaines , que faites-vous ? que fait-on , la plupart du temps , pour la société ? Où est cette conduite ? où sont les œuvres qui marquent que l'on aime sincèrement les hommes , qu'on les aime pour Dieu , et comme il veut que nous les aimions ? Quel est l'usage que vous faites de vos biens , vous à qui Dieu n'en a accordé que pour que vous preniez soin de les distribuer avec sagesse , et qui ne les faites servir qu'à nourrir , par les dépenses les plus folles , votre orgueil , qu'à entretenir votre faste et votre mollesse , qu'à satisfaire les passions de ceux qui amusent et qui flattent les vôtres ?

Que d'établissmens utiles à vos concitoyens , utiles à tous les hommes , la Providence sembloit vous avoir ménagés ! Demandez , et l'on vous dira en combien de manières la charité peut encore se reproduire tous les jours pour secourir ses frères dans leurs besoins et leurs travaux. Mais du moins que de bonnes œuvres auxquelles vous pourriez prendre part.

Autour de vous , combien de familles qui sont réduites à l'état le plus déplorable ! qui n'ont pour pain que les larmes ,

De la charité ou de l'amour du prochain. 229
qui n'ont pour lit que la terre ou quelques liens de paille, dont elle est jonchée, qui, pour surcroît d'amertume, sont obligées de dévorer en secret, leur douleur, et de cacher, aux yeux du monde, leur indigence et l'avilissement où elles sont tombées; qui n'ont plus, en un mot, d'espérance que dans la mort, pour finir leur misère. Elles auroient, hélas! retrouvé dans vos largesses l'honneur et la vie, et se souviendroient d'une manière digne d'elles, uniquement par ce qui constitue votre superflu.

Mais bien loin de les chercher, de les prévenir, de les soulager, de continuer à les rétablir dans leur premier état, vous craindriez de leur offrir la plus petite partie du nécessaire.

Des hommes accablés de dettes, que souvent mille causes involontaires leur ont fait contracter, traînent, dans l'infamie et l'horreur des prisons, les restes infortunés d'une vie qui leur est devenue à charge. Visitez-les comme tant d'âmes justes et fidèles, qui, jusque dans les conditions les plus relevées, vous en ont donné l'exemple, et ils vous peindront, bien mieux que je ne pourrais le faire, l'excès de leur tourment. Une somme peut-être bien légère suffiroit pour terminer leurs peines. Leur sort est dans

230 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

vos mains , il ne tient qu'à vous de le changer ; mais , non , vous fermez les yeux sur leur état , peut être même , peut-être en êtes-vous la première cause.

Des malades , sans force et sans appui , languissent sous le poids de leurs infirmités , pâles , défigurés , mourans ; ils vous appellent à leur secours ; écoutez leurs tristes plaintes , et craignez qu'elles ne deviennent autant d'anathèmes contre vous ; craignez que le Ciel ne les recueille pour en former un jour l'arrêt qui doit vous condamner. Je meurs , disent-ils , et c'est vous , riches impitoyables , c'est vous qui , en me privant d'un pain qui m'étoit dû , dès qu'il me devenoit nécessaire , vous rendez responsables de ma vie envers celui qui en est l'auteur. Mais à quoi bon vous fatiguer de leurs cris , et comment puis-je espérer de vous attendrir en leur faveur , vous ne vous informez pas même de leur situation , ni de leurs besoins , ou si l'on vous en instruit , votre cœur se resserre , et vous trouvez toujours mille prétextes pour éluder les demandes que l'on pourroit vous faire. Est-ce donc là comme vous aimez , et pensez-vous que , comme le dit l'Écriture , Dieu a recommandé à chaque homme d'avoir soin de son prochain ? *Mandavit illis unicuique de proximo suo ?*

Ce soin , M. F. a-t-il donc quelque

De la charité ou de l'amour du prochain. 231
chose de si pénible ? et si vous saviez, par des actes réitérés, vous en faire une heureuse habitude, quels fruits inestimables et quels charmes n'y trouveriez-vous pas ? Vous m'êtes témoin, ô mon Dieu ! que je n'envie point à ces riches leur fortune périssable ! mais que je leur envie les œuvres de miséricorde qu'elles leur donnent lieu d'exercer ! que je goûterois de douceur à couvrir, par elles, la multitude de mes offenses ! que j'aimerois à devenir l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation de l'affligé, la ressource de tant de malheureux dont la cruelle destinée fait tous les jours mon tourment. Ah ! Seigneur, celui que vous avez comblé de richesses, peut-il éprouver un plaisir plus vif que celui de les répandre, et ne les a-t-il pas reçues pour les partager ?

Il ne suffit pas, M. C. F. de considérer l'exercice de votre charité dans l'usage de vos biens, je vous le demande encore, quel emploi avez-vous fait de vos lumières, de vos facultés et de vos talens, vous, à qui Dieu n'en a donné que pour que vous les fassiez servir au bien général ? Hélas ! au lieu d'instruire et d'éclairer les hommes, (occupation la plus digne du vrai sage, et spectacle le plus doux pour la Divinité), de vous employer tout entiers à les sanctifier, à les rendre

252 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

vertueux, à les disposer à une immortalité bienheureuse, ne travaillez-vous pas chaque jour à leur faire perdre tout principe, à les séduire, à les corrompre par vos discours et vos exemples ; au lieu de prendre la défense de la veuve et de l'orphelin, d'agir et de parler pour eux, ne cherchez-vous pas à les opprimer, pour vous engraisser de leurs dépouilles ; au lieu de mettre la paix dans les familles, n'y portez-vous pas le trouble et la division, par vos manéges et vos intrigues, pour vous élever sur la ruine des uns ou des autres ? est-ce ainsi que votre charité agit en leur faveur ?

Hé ! quand vous n'auriez à vous reprocher, M. F. que d'avoir rendu inutiles les dons que Dieu vous a faits, cela seul ne suffiroit-il pas pour vous condamner ? Ce ne seront pas seulement ceux qui auront fait un tort direct à leur prochain qui seront réprochés, ce seront ceux encore qui, ayant reçu de Dieu quelque talent, le lui rendront, sans avoir travaillé à le faire profiter.

Et ne dites pas, M. C. A. que vous n'avez point de talent, ou que celui que vous avez est trop peu de chose, pour vous mettre en peine de le faire valoir. Chaque homme a reçu le sien, ou pour le bien de la société, ou pour sa propre
nination.

De la charité ou de l'amour du prochain. 233

Quelque léger qu'il soit d'ailleurs, souvenez-vous que le plus petit talent est précieux dès qu'il est employé, puisqu'un verre d'eau froide, donné au nom de J. C. suffit pour nous mériter une récompense éternelle.

Que chacun de vous, dit St. Pierre, rende donc service aux autres, selon le don qui lui est propre, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu ; aimons, comme le veut l'Apôtre St. Jean, non de paroles, mais par nos œuvres et en vérité, et ayons toujours présentes à l'esprit les maximes de St. Chrysostôme, qu'on ne vit, à proprement parler, que lorsqu'on vit pour autrui ; que celui qui, sans se mettre en peine des autres, croit ne devoir vivre que pour lui seul, est, non-seulement un homme inutile au monde, mais qu'il semble, en quelque sorté, se renoncer lui-même, et dépouiller sa propre nature, en ne prenant aucune part au bien général de tous les hommes.

Ce n'est pas encore assez, M. F. d'y prendre part : élevons ici nos idées et nos vues, donnons l'essor à notre âme, et imitons, autant qu'il est en nous, le Dieu Saint qui nous a formés ; ce n'est pas assez de prendre quelque part au bien général, nous devons encore nous y intéresser, de manière qu'en nous pro-

234 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

posant sans cesse la gloire de Dieu pour objet, nous procurions la plus grande partie du bien commun qui soit en notre pouvoir, à en juger par l'étendue de nos lumières et de nos forces; et c'est là ce que j'appelle une charité selon l'ordre, parce qu'ayant l'amour de Dieu pour principe et pour fin, aimant les hommes en Dieu et pour Dieu, elle règle cet amour sur les lois que le souverain Etre nous prescrit. *Ordinavit in me charitatem.*

Or, quelles sont ces lois, je vous le demande, sinon de nous conformer aux vues de sa souveraine sagesse et de sa bonté, en subordonnant la partie au tout, c'est à-dire, l'intérêt particulier à l'intérêt général, et en préférant, à l'égard du monde tel que Dieu l'a créé, à l'égard de la société, pour laquelle il nous a fait naître, un plus grand bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite.

N'est-ce pas là, en effet, ce que l'Apôtre nous enseigne bien clairement par ces paroles : ce que je demande à Dieu; est que votre charité croisse, de plus en plus, en lumières et en toute sorte d'intelligence, afin que vous sachiez discerner le meilleur. *Ut probetis potiora.* Prenez garde, M. C. A. l'Apôtre ne dit pas, afin que vous sachiez discerner ce qui est bon, ce qui est avantageux à votre

De la charité ou de l'amour du prochain. 235
prochain ; mais ce qui est le plus avantageux. *Ut probetis potiora.*

Et quelles sont ici, M. F. les illusions de l'amour-propre ? Quels obstacles nos passions ne mettent-elles pas, à chaque instant, à ce discernement, qui est un des caractères essentiels de la véritable charité.

Nous avons des talens, et nous consentons à en faire usage ; mais à quoi les appliquons-nous, à ce qui leur est le moins propre, à ce qui brille peut-être aux yeux du monde, mais qui lui est en effet le moins utile ; et nous ne nous apercevons pas, qu'en quittant la route que la providence nous avoit tracée ; qu'en sortant du cercle où elle a prétendu nous renfermer, et en nous déplaçant ainsi, c'est l'amour-propre qui agit, et non la véritable charité, l'amour du bien commun. Nous avons de l'autorité ou du crédit, et nous ne refusons pas de l'employer ; mais, pour qui ? pour celui qui en est souvent le moins digne, et qui s'acquittera le moins bien des fonctions qui lui seront confiées. Mais nous le connoissons depuis long-temps ; il est notre ami, il est même notre allié, et c'est assez pour le préférer, comme si tous les hommes n'étoient pas nos frères, et que l'avantage d'un seul dût prévaloir sur celui de tous ; nous avons enfin des

236 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

richesses, et nous sommes portés à les répandre ; mais, sur qui ferons-nous tomber le plus souvent nos largesses ? sur ceux qui se passeroient le plus aisément de notre secours, s'ils vouloient profiter des ressources qu'ils ont en eux-mêmes ; sur les plus importuns, et non sur les plus pauvres ; sur des hommes qui, par leurs vices, leur indolence et leur paresse, se rendent comme à charge à la société, et non sur ceux dont les vertus, le génie et les talens soutenus, excités, ranimés par nos bienfaits, porteroient des fruits au centuple pour la gloire et le bonheur du genre humain ; disons-le enfin, sur ceux qui peuvent rendre témoignage de nos libéralités, et non sur ceux qui ont acquis des droits sur nos richesses, comme s'il ne falloit pas, dit Saint Grégoire, pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, s'acquitter, en premier lieu, des œuvres de justice.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que par les illusions les plus grossières, nous nous replions sans cesse sur nous-mêmes, que nous faisons de nos goûts et de nos penchans les interprètes de nos devoirs, et si j'ose ainsi parler, les ministres de notre charité, de notre amour pour le bien public ; charité qui n'est point selon vous

De la charité ou de l'amour du prochain. 237
et que vous désavouez ; charité fautive qui nuit aux hommes , loin de les servir , ou qui ne leur rend que la moindre partie de ce qui leur est dû ; charité trompeuse et hypocrite , qui n'est que le masque de l'amour-propre. Quelquefois aussi ce n'est , de votre part , qu'un défaut de lumières , et il faut alors éclairer avec soin notre zèle , pour que notre bienveillance envers les hommes se porte sans cesse à ce qui peut leur être le plus utile. Mais , le plus souvent , je le répète , ce qui est l'unique source de nos égaremens , c'est que nous n'aimons ardemment que nous seuls , c'est que nous aimons foiblement les autres. De-là , ces spectacles qui ont affligé si fort l'humanité , ces spectacles qui , dans les siècles les plus reculés , ont laissé voir si souvent des familles , des provinces , des nations entières , désolées par les passions de quelques hommes , et les intérêts d'un grand nombre , sacrifiés aux intérêts d'un seul , tandis que le souverain Maître de l'univers , tandis que J. C. s'est immolé pour chacun de nous , et que nous devrions tous demander , comme le Roi Prophète , que le Ciel fasse plutôt retomber , sur nous seuls , les calamités dont il afflige les peuples dans sa colère.

Oui , mon Dieu ! si nos iniquités sont montées à leur comble , si elles ont ap-

pelé vos vengeances, si vous devez encore ajouter à nos maux, et épuiser, sur nos têtes, ce calice d'amertume, qui n'a peut-être coulé, pour nous jusqu'ici, qu'avec une sorte de ménagement et d'épargne; ah! s'il est possible, rassemblez sur moi tous ces malheurs, que je sois frappé, que je sois anathème de la même manière que Saint Paul désiroit l'être pour ses frères; mais, Seigneur, pour faire plus dignement éclater votre gloire, ah! rendez-nous la charité avec la foi, et vous nous rendrez toutes nos vertus; et nous mériterons encore toutes vos faveurs: inspirez-nous un amour tendre, généreux, qui embrasse tous les hommes; faites qu'il agisse en faveur de tous. Faites encore qu'il agisse selon toute l'étendue des lumières que nous pouvons acquérir, selon toute l'étendue de nos forces, afin que nous cherchions, désormais en toutes choses, le plus grand bien; et ne permettez pas, ô mon Dieu! que nous oubliions jamais que notre avantage réel et durable ne peut se rencontrer que dans le soin que nous prendrons de suivre cet ordre si naturel et si sage que votre charité immense nous prescrit. Non, M. F. dit, à ce sujet, S. Chrysostôme, et je vous adresse en finissant ces vérités si importantes: celui qui prend soin des intérêts de son prochain, ne néglige pas ses inté-

De la charité ou de l'amour du prochain. 239
rêts propres ; *non negligit suas qui aliena procurat* ; mais , au contraire , sachons et souvenons-nous bien que rien n'est si agréable au Souverain Etre que lorsque nous sacrifions tous les momens de notre vie , et nos avantages particuliers à l'intérêt public : soyons persuadés que l'unique moyen de nous sauver , l'unique moyen d'assurer notre félicité est de contribuer de tout notre pouvoir au bien commun. *Persuasi simus , non posse nos salutem consequi , nisi commune commodum quæramus.* C'est par-là , en effet , que nous pouvons espérer de goûter une joie tranquille sur la terre , cette joie vive et pure qu'on éprouve en faisant des heureux , et que nous parviendrons sûrement à une gloire éternelle dans le Ciel , que je vous souhaite.



S E R M O N

POUR LE VENDREDI DE LA II.^e SEMAINE

D E C A R Ê M E.

Homélie du mauvais Riche.

Crucior in hac flamma.

Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme.

Luc. 16.

QUI est ce qui fait entendre ce cri affreux de la douleur et du désespoir ? un homme du siècle , un réprouvé. Il a joui de la vie ; et maintenant il est enseveli dans les enfers. De ce lieu de gémissemens et d'horreur , il élève la voix ; depuis tant de siècles il crie inutilement pour lui ; rien , non rien ne peut appaiser son tourment. Mais ses cris seront-ils inutiles pour nous ?

Partisans d'un monde aveuglé , voici un homme vain , sensuel et mondain comme vous , qui , par ses plaintes et par son exemple , s'offre à vous instruire ; ne dites plus que nous vous menaçons envain , que le monde n'est pas si dangereux qu'on le fait , que vos richesses sont

Homélie du mauvais Riche. 24r

prêt à vous, que cette vie est faite pour
 jouir, et qu'après elle il n'y en a
 point d'autre si terrible à redouter. Faites
 taire le mauvais riche ? désavouez
 le Fils de Dieu même qui l'a fait
 ? effacez donc de son Evangile
 triste image des tourmens de l'enfer
 ? ou convaincant de sa
 témoignage si convaincant de sa
 ? ou convenez que les dangers de sa
 obation, surtout pour les heureux
 le, sont bien plus grands, et ses
 bien plus redoutables que vous
 ez pensé. Arrêtons nous à ces
 ais importantes vérités ; et dans
 e du mauvais riche, envisa-
 sources les plus ordinaires de
 ion, c'est le sujet de ma pre-
 ; et les tourmens des ré-
 est le sujet de la seconde.

à
 les
 ils
 sont
 pour
 hers ;
 se re-
 vient-ils
 e disent
 ation du
 vie. Voilà
 al et de la
 gligent, ils
 tout au plus
 entation ; et
 e vénération,
 ils l'accordent
 est le premier
 t animé par l'es-
 e est pour lui la
 obation, c'est un



comme inséparable, la dureté du cœur. C'est à des traits si frappans qu'est marqué l'esprit du monde, de ce monde réprouvé par J. C. c'est donc en eux qu'il faut chercher les principales causes de réprobation, et ce sont eux aussi que nous offre la parabole du mauvais riche ? *Il y avoit un homme riche*, dit J. C. ainsi commence la déplorable histoire de cet heureux du siècle, dont l'exemple est si propre à nous instruire. Hé ! que sert donc ce premier trait à l'importante leçon que notre divin Maître a bien voulu nous donner ? Est-ce donc un crime d'être riche ? est-ce donc en soi un premier titre de condamnation ? Non sans doute. Ce Patriarche que l'Évangile nous montre au sein de la gloire et du bonheur, le fidèle Abraham avoit eu des richesses, mais il les avoit possédées sans attache ; il avoit mérité la couronne réservée à ceux qui sont pauvres de cœur au sein de l'opulence ; il avoit été riche plus pour les autres que pour lui.

Ce qui est donc une première source de damnation pour les mondains, ce n'est pas précisément ce qu'ils possèdent, c'est la manière dont ils le possèdent ; c'est cet attachement à des biens périssables dont ils jouissent lorsqu'ils devraient seulement en user. Ce sont des riches, selon toute la force du terme, et con-

sèquemment des riches qui mettent toute leur confiance dans leurs richesses, et dont les richesses font à leurs propres yeux, comme aux yeux des autres, leur premier, leur principal mérite. Elles sont l'idole de leur cœur, celle qu'ils encensent, celle à laquelle ils sacrifient. Jamais ils n'en ont trop; ils n'en ont jamais assez au gré de leurs désirs. A l'espoir d'en acquérir davantage ils immoleront, s'il le faut, la foi, la conscience et l'honneur; ils les immolent tous les jours à une augmentation réelle de fortune, dès que l'occasion s'en présente, et qu'ils ne peuvent la saisir qu'à ce prix; ils sont du moins disposés à les immoler pour conserver des biens qui leur sont si chers; c'est en eux, c'est sur eux qu'ils se reposent. Voilà, mon Dieu, pourroient-ils se dire à eux-mêmes, et ils se le disent tous les jours dans la préparation du cœur et dans la conduite de la vie. *Voilà mon Dieu*: car le Dieu du Ciel et de la terre, le vrai Dieu, ils le négligent, ils l'oublient, ils ne lui rendent tout au plus qu'un culte d'usage et d'ostentation; et le culte intérieur, le culte de vénération, de confiance et d'amour, ils l'accordent à la seule opulence. Tel est le premier caractère de celui qui est animé par l'esprit du monde, et telle est pour lui la première cause de réprobation, c'est un

244 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême.*
riche ; *Erat dives* : au sein même de l'indigence , par ses sentimens et ses desirs , ce seroit encore un riche , au sens que J. C. a réprouvé par ses leçons et ses exemples. Aussi encourra-t il l'anathème prononcé contre les riches par le Fils de Dieu même. *Væ divitibus*. Aussi périra-t-il lui et tout ce qu'il possède ; lui et tous ses desirs , toujours plus grands que sa fortune ; aussi comme le riche de notre Evangile , il mourra et sera enseveli dans l'enfer. *Mortuus est et dives , et sepultus est in inferno*. Ah ! falloit-il se passionner pour des biens qui devoient durer si peu ? falloit-il acheter une fortune de quelques jours , de quelques années , aux dépens de l'éternité ? O vous qui tenez de toutes les forces de votre ame à ces faux biens , à ces biens passagers , voyez donc ce qu'il vous en restera un jour ; écoutez ce que l'on dira , ou ce que l'on pourra dire de vous : c'étoit un riche ; *Erat dives* ; il est mort ; *mortuus est* , et qu'est-il devenu ? où est-il ? l'enfer en a fait sa proie , et le Démon sa victime ; *sepultus est in inferno*.

Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre et de lin : seconde circonstance que J. C. relève dans notre Evangile ; et pour l'homme du jour , pour l'heureux du siècle , seconde source de réprobation , le faste et l'orgueil. Cet

homme dont parle l'Évangile n'étoit que riche , et à ce titre , la pourpre qui couvroit les Rois , n'étoit pas faite pour lui servir d'ornement , si toutefois il y avoit quelque chose de trop recherché , de trop superbe pour un cœur orgueilleux ; ce fol orgueil , toujours plein de sa propre excellence , toujours empressé à la faire sentir , à la faire avouer aux autres , toujours jaloux de distinctions et de préférences , toujours avide de respects et d'égards , et pour l'ordinaire trop peu sûr de pouvoir en obtenir par des vertus , prétend les mériter par le faste ; dans cette confiance , le mondain ne s'occupe comme le riche de notre Évangile , qu'à parer l'idole de sa vanité. *Induebatur purpura et Byssos.* Voyez le , M. F. tout rempli de lui-même étaler à nos yeux , pour les éblouir , ce qu'offrent de plus magnifique la nature et l'art joints ensemble. Déjà , pour y fixer sa demeure , il s'est fait élever un pompeux édifice plus digne de la majesté des Rois que de la fortune d'un particulier. Les meubles les plus précieux l'embellissent et le décorent ; sa vanité y appelle une foule de courtisans et de flatteurs ; il sort de ce cercle trop étroit et se produit au-dehors ; il est traîné comme dans un char de triomphe ; une troupe d'esclaves est à sa suite , il parcourt les

places publiques ; il se montre dans toutes les occasions d'éclat. Partout il élève une tête altière ; la terre n'est pas digne de le porter ; il jette sur des hommes comme lui un regard fier et méprisant. Il les croit formés d'un autre limon que lui ; et sait-il s'il y a des Lazare à sa porte ? Le superbe : il courbe à peine le genou devant l'Être-Suprême qui l'a créé ; il se regarde presque comme le Dieu de la terre ; mais que vois je !... le colosse tombe et est réduit en poudre. Cet homme si vain est réuni à la cendre de ses Pères , il est mort , il est enseveli dans l'enfer. *Mortuus est, et sepultus est in inferno.* Descendez à des conditions plus obscures , et voyez , M. F. surtout aujourd'hui , ce luxe et le faste qui les confond toutes ; voyez cette folle émulation qui règne entr'elles , ce désir de primer , d'effacer tout ce qui nous environne ; cette somptuosité dans les habits et dans les meubles , les modes bizarres que la vanité enfante et varie chaque jour ; ces parures si hardies , si recherchées ; si indécentes , qui ôtent aux Vierges mêmes les attraits de la pudeur , et ne permettent plus de distinguer au-dehors les femmes vraiment modestes , vraiment sages de celles qui ont cessé de l'être ; ces dépenses excessives qui sont la ruine des familles ou ne sont

soutenues et réparées que par les plus criantes injustices , et dites-nous si c'est là l'esprit de l'Évangile , si tout ce faste s'accorde avec les humiliations d'un Dieu fait homme , si c'est pour un si fol usage que les biens vous sont donnés , si tous ces traits d'opposition avec J. C. vous permettent de prétendre à son Royaume , et si vous devez être surpris de voir ce riche couvert de pourpre , cet homme du monde si haut , si vain , si superbe dans le luxe et la pompe qui l'environnent , ces femmes du siècle si parées par l'orgueil et le désir de séduire et de plaire , de les voir un jour humiliés , confondus , grossir , aux yeux de l'univers , la foule des réprouvés. *Sepultus est in inferno.*

Le riche dont parle J. C. , cet homme si fastueux et si vain se traitoit magnifiquement tous les jours. *Epulabatur quotidie splendide* : c'est-à-dire , qu'il joignoit la sensualité et la mollesse à l'orgueil ; nouveau caractère du mondain ; l'amour du plaisir et de la volupté , nouvelle source de réprobation.

Le riche , dont l'Évangile nous offre le triste exemple , ne s'étudioit qu'à nourrir les coupables excès de sa délicatesse par les mets les plus recherchés. Ce qu'il y avoit de plus délicieux et de plus rare ornoit sa table ; l'œil et le goût y étoient

248 *Le vendr. de la II. sem. de Carême.*

également flattés ; tout étoit magnifique dans ses repas. *Epulabatur splendidè.* Sa vie n'étoit qu'un cercle d'amusemens, qu'un enchaînement continuel de jeux et de plaisirs. Si des devoirs importuns en interrompoient le cours, ce n'étoit que pour quelques momens, et comme pour servir de délassement aux plaisirs mêmes. Chaque jour ramenoit de nouvelles joies et de nouveaux festins. *Epulabatur quotidie.* Tel est à-peu-près la vie de tous les heureux du siècle. La vigilante aurore a déjà éveillé la plupart des mortels pour les appeler au travail ; le soleil a déjà commencé sa carrière ; il est presque au milieu de sa course, et ces enfans de la mollesse ouvrent à peine les yeux à la lumière ; et déjà ils sourient avec complaisance au plan qu'ils se sont fait pour remplir agréablement leur loisir. A leur lever, les plus douces odeurs embaument leurs vêtemens et parfument l'air qu'ils respirent ; des fleurs sont sur leur sein, leur tête est couronnée de roses ; de doux entretiens, des lectures amusantes, des livres surtout, du style le plus léger, où la Religion et la vertu sont tournées en ridicule, ouvrent leur esprit à l'impiété et leur cœur aux plaisirs ; une jeunesse bruyante et volage vient s'offrir tour-à-tour à les faire naître ou à les partager ; quelques affaires sè-

rieuses, traitées avec tout l'enjouement de la bagatelle, remplissent le premier intervalle, et amènent à leur suite les amusemens les plus variés; les repas, la promenade, le jeu, les spectacles, des concerts ravissans, toutes les inventions de la volupté achèvent le cercle riante d'un si beau jour. Las de tant de plaisirs, mollement étendu sur le duvet et sur la plume, plongé dans les bras du sommeil, bercé par des songes enchanteurs ou flatteurs qui volent sous ses lambris dorés, le voluptueux répare ses forces pour pouvoir bientôt les épuiser encore. Mais quelle surprise, grand Dieu! là mort, l'impitoyable mort prolonge, ou plutôt interrompt son sommeil, le cite au tribunal redoutable du Juge Suprême, et le précipite dans les enfers. *Mortuus est et sepultus est in inferno.*

Cependant, quelle vie viens-je de peindre? ce n'est pas la mienne, direz-vous; grâce au Seigneur je mène une vie plus sage et plus réglée, j'en conviens, M. F.; mais prenez-garde! que de traits dans votre vie ressemblent à ceux-là? Quel désœuvrement! quelle mollesse! quel goût pour le jeu et pour les plaisirs! quels amusemens frivoles et dangereux! quel esprit de dissipation! quel éloignement pour l'application et pour le travail! quels vuides du moins

dans l'emploi de votre temps ! quelle recherche de vos aiséés et de vos commodités ! quelle fureur pour les spectacles ! Aujourd'hui surtout , que de pièges tendus de toute part à la jeunesse et aux mœurs des Citoyens , par les jeux , les ris , la volupté. Jamais , non jamais les amusemens ne furent si multipliés ; ce n'est partout , malgré la misère des temps et pour le peuple même , que danses , que feux de joie , que concerts , que parties de plaisirs et qu'alégresse. Jamais Dieu ne fut plus outragé ; jamais l'iniquité ne fut plus répandue ; jamais nous n'avons plus eu lieu de craindre les vengeances du Seigneur.

O voluptueux ! ô Sybarites ! où sont les mœurs de vos ancêtres et leurs antiques vertus ? Il ne vous reste plus nulle force pour le bien , nul amour pour la Religion , nulle émulation pour l'honneur , nuls sentimens pour la patrie , nul courage pour vous dompter vous-mêmes. La mollesse vous asservit au joug honteux des passions et à l'empire funeste de l'erreur et de l'incrédulité ; vous n'êtes plus des Citoyens ; vous n'êtes plus des hommes ; vous êtes encore moins des Chrétiens , ou si vous l'êtes encore de nom , l'êtes-vous en effet ? Membres foibles et délicats sous un chef couronné d'épines , qu'y a-t-il de commun entre

vous et Jésus crucifié ? où est votre amour pour la Croix ? où est cette vie sérieuse et appliquée , cette vie sage et mortifiée que vous prêchez l'Évangile ? Ah ! vous trouvez le temps que vous passez sur la terre trop court pour vous contraindre ; hé ! comptez-vous pour rien l'avenir fatal auquel il vous conduit et les tourmens que vous vous préparez ? Tel que le riche voluptueux de notre Évangile , que vous payerez cher de vains plaisirs ! Comme lui , vous mourrez ; comme lui , vous serez ensevelis dans l'enfer. *Sepultus est in inferno.*

Et comment un tel sort ne vous seroit-il pas réservé comme à lui ? à tous ces titres de réprobation , dont un seul suffit pour perdre , vous joignez , comme lui , la dureté de cœur qui en est la suite , et qui laisse encore moins de ressource qu'eux au repentir. Oui , M. F. l'homme attaché aux richesses , l'homme vain et superbe , l'homme sensuel et voluptueux , le mondain , pour tout dire en un mot , est presque toujours dur et avare envers les malheureux. Tel a été ce riche impitoyable que nous peint J. C. Il y avoit à sa porte un pauvre nommé Lazare , un pauvre réduit à la mendicité et l'objet de la commisération publique , *erat mendicus* , un pauvre étendu sans force et sans secours , accablé sous le poids de

250 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême*

dans l'emploi de votre temps
recherche de vos aises et de
modités ! quelle fureur pou
clés ! Aujourd'hui surtout
tendus de toute part à
aux mœurs des Citoye
les ris , la volupté. J
les amusemens ne
ce n'est partout ,
temps et pour le
danses , que feu
que parties de
Jamais Dieu

Honnête du mauvais Riche. 21

pour une ame
l'iniquité ne
de l'humanité souf-
nous n'avons
les plaintes arrachées par
les venge
ces humbles prières d'un

O vous qui implore la pitié de son
mœurs
rien ne l'attendrit , rien ne
vertue et ne l'intéresse. Il est sans sen-
pour
sans entrailles ; de vils animaux
gion
nourrit à sa table se montrent plus
n
nourrit à sa table se montrent plus
nourrit à sa table se montrent plus

Tel est donc le cœur du riche sen-
suel et superbe ; il s'endurcit au sein de
l'opulence , de l'orgueil et de la mollesse ;
il pense que ceux qui souffrent sont faits
pour souffrir ; il croiroit au-dessous de
lui d'abaisser ses soins jusqu'à eux ; il
les jugeroit presque d'une autre nature
que lui. Borné à lui-même , il est heu-
reux , et cela lui suffit ; si cependant on

Handwritten notes:
- sous crachée? ou est votre amour
- cette vie sage et mortifiée
- l'usage? Ah! vous
- que vous prenez par la
- et vous croirez que
- non, même, cela
- et de la vieillesse
- tout avec

*Homélie du mauvais Riche. 251
cruelle ? où est votre amour
qui est cette vie sérieuse
sage et mortifiée
Ah ! vous
sur la
ssez
saintre ;*

re heureux quand on n'a point
es, et qu'on ne sait pas faire
r de celui de ses semblables.
e pas, en effet, cette même
r que vous nous offrez
vous Grands, riches,
quand nous sollici-
s de soulagement
où les trouvons-
M. F. ? ce n'est pas,
s, dans ceux qui se voient
état d'être bienfaisans sans,
ainsi dire, qu'il leur en coûte ;
mais c'est dans ceux à qui un bien mo-
dique ne permet pas les moindres libé-
ralités sans de grandes privations et de
vrais sacrifices. C'est dans des hommes
vraiment fidèles, aux yeux desquels la
charité est la première des vertus chré-
tiennes, et qui, pour l'exercer digne-
ment, savent prendre même sur leur
nécessaire. Voilà ceux dont l'ame pieuse
et tendre soulage, console les malheu-
reux et fait vivre les pauvres. Les riches,
le plus souvent n'apportent que des excuses
et des prétextes, où les autres savent offrir
et trouver des secours. Si quelquefois
leur main s'ouvre, s'ils accordent quel-
que assistance, c'est avec tant de dureté,
c'est d'une manière si hautaine et si in-
sultante, c'est avec une épargne si sor-
dide, que leurs aumônes, arrachées par

254 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême:*

le respect humain plus que par la prière ; sont comme un reproche fait à Dieu , et un outrage fait au malheureux.

O riches ! vos richesses sont-elles donc tellement à vous , que vous n'en deviez aucun compte ? Le Dieu juste et sage qui vous les a données , ne vous les a-t-il données que pour vous seul ? Sera-ce donc à lui qu'il faudra s'en prendre , si vous avez trompé les vues de sa Providence ? n'étoit-ce pas sur vos biens qu'il avoit prétendu fonder la subsistance de ceux qui n'en ont pas , et n'est-ce donc pas J. C. même que vous refusez d'assister dans ses membres souffrans ? Aussi , quelle terrible malédiction n'entendrez-vous pas au dernier jour ? Eloignez-vous , maudits , et allez brûler dans les enfers ; c'est celle qu'a subi le mauvais riche. *Mortuus est , et dives et sepultus est inferno.*

Pour vous , pauvres , qui m'écoutez , consolez vous , vos peines cesseront bientôt. Cette vie n'a qu'un temps. Il y a un Dieu juste qui sait proportionner la récompense au travail , et qui saura vous dédommager des souffrances par le bonheur. Il y a un Dieu juste ; laissez donc , laissez aux riches , aux heureux du monde , laissez leur cette vie si courte , ce songe doré de la vie que doit suivre un si triste ré-

veil. Si vous êtes patients et résignés , si vous aimez votre état , si vous ne maudissez pas et vos peines et le riche qui les aggrave par son faste et ses mépris , l'éternité , l'heureuse éternité est votre partage. Voyez Lazare , il n'a souffert qu'un peu de temps , il est mort ; *Factum est autem ut moreretur mendicus ;* il a souffert sans murmurer ; il a béni les épreuves par lesquelles Dieu l'a fait passer , et en sortant de cette vie de Croix et de mérites , il a été emporté par les Anges dans le sein d'Abraham. *Et portaretur ab Angelis in sinu Abraham.* Voyez-le dans la gloire , enivré pour toujours du torrent des plus pures voluptés , et bénissez , comme lui , l'heureux sort qui vous est réservé.

Et vous qui , doués des avantages de la prospérité , en craignez , en prévenez les abus , qui aimez , qui soulagez les pauvres , qui les considérez comme vos frères , qui respectez en eux J. C. même qui s'est revêtu de leur indigence pour vous faire part de ses richesses , qui leur êtes unis d'esprit et de cœur , ayez confiance , vous aurez part à leur bonheur. Les miséricordes du Seigneur sont pour vous , il vous les promet à vous , qui vous êtes montré miséricordieux , qui possédez des biens terrestres sans tenir à la terre , qui vous êtes défendu

256 *Le vendr. de la II. e sem. de Carême.*

avec tant de sagesse du piège le plus dangereux pour le salut, qui ne faites servir vos richesses qu'à multiplier vos sacrifices, et à augmenter vos mérites, qui êtes morts à toutes les vanités du siècle, et dont la vie est cachée en J. C.

Mais vous tous, au contraire, qui jouissez si doucement de la vie présente, n'ai-je donc aucune espérance à vous donner pour l'avenir ? Non ; si vous conservez toujours le même esprit, si vous ne cessez pas d'appartenir au monde, si vous continuez à participer à son orgueil, à ses folles joies, à sa mollesse, si vous ne devenez pas pauvres de cœur et détachés, si vous n'êtes pas sensibles aux cris des malheureux, et que vous ne mesuriez pas le bien que vous ferez sur tous les moyens que le Ciel vous a donnés pour le faire, dans cette triste et accablante supposition qu'il dépend si fort de vous de ne pas réaliser, quel seroit votre sort ? quels seront les tourmens de l'enfer et le sort des réprouvés ? c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La brillante carrière de cet heureux du siècle, dont l'Évangile nous peint le faste et la mollesse, est donc finie ? Le fantôme de sa félicité s'est donc évanoui ?

son orgueilleuse prospérité, qui faisoit gémir le juste, et devenoit un sujet de scandale pour le foible, est donc venue se briser contre les horreurs de la mort et du tombeau, et tandis que son corps repose, jusqu'au jour de la Résurrection, sous un mausolée superbe, son ame, réservée à des tourmens éternels, est ensevelie dans l'enfer.

Ici, M. F. quelles idées s'offrent en foule; et, au seul nom de l'enfer, laissent entrevoir à une imagination ardente les objets les plus effrayans ! Ce n'est pas elle, toutefois que je vais consulter, vous auriez raison de vous mettre en garde contre ses vaines terreurs, et de rire en secret des fantômes qu'elle se seroit formés. Mais c'est J. C. même, c'est sa parole infallible qui va servir à m'éclairer, et je ne veux emprunter, pour vous peindre le sort des réprouvés, que les traits de son Evangile, que du moins l'Écriture Sainte toute seule va m'offrir. Rassurez-vous ensuite, vous, pécheurs, qu'un seul instant peut rendre malheureux pour toujours, et si vous croyez encore à J. C. si vous n'êtes pas absolument incrédules, soyez tranquilles si vous l'osez. Le sentiment des peines qu'il endure, la considération des pertes qu'il vient de faire, le souvenir des biens et des grâces qu'il avoit reçus, l'horrible

258 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême.*

perspective de l'avenir, tels sont, en peu de mots, les tourmens du réprouvé. Puissent les sombres traits d'une si désolante peinture vous prémunir contre les dangers d'un pareil sort.

L'infortuné, dont le Fils de Dieu nous expose aujourd'hui les malheurs, est à peine précipité dans le lieu de son supplice, qu'il en éprouve toute la rigueur. *Cùm esset in tormentis.* Il est environné des ombres de la mort (1); une lueur pâle et tremblante, plus affreuse que les plus épaisses ténèbres, ne lui laisse entrevoir que des objets d'épouvante et d'horreur; nul ordre ne règne dans ce triste séjour (2); nulle paix n'habite dans son cœur; une foule innombrable de malheureux ne fait entendre, autour de lui, que des gémissemens lugubres, que des imprécations et des blasphêmes, que le cri du désespoir (3); un étang de soufre et de feu est le lit de douleur sur lequel il repose (4); des chaînes, que rien ne peut rompre, l'y tiennent attaché. Ce feu cruel le ronge, le dévore, et dans l'excès des maux qu'il ressent, il s'écrie: je souffre, je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme. *Crucior in hac flamma.* M. F. que

(1) *In regione mortis.*

(2) *Ubi nullus ordo et sempiternus horror inhabitat.*

(3) *Ibi crit flatus et stridor dentium.*

(4) *Et cruciabitur igne et sulphure.*

ce cri du damné retentisse à vos oreilles et au fond même de votre cœur, je souffre dans tout mon être, *Crucior*, et c'est au milieu des flammes. *In hac flamma*. Ce n'est point là une expression figurée; il n'est pas ici question du feu de nos passions, c'est une flamme, c'est un feu, proprement dit, que dans mille endroits l'Evangile nous propose à croire; c'est un feu dont le feu, plus matériel et plus grossier répandu sur la terre, n'est pas même une triste image; c'est un feu qui, pour agir sur notre ame, n'a plus besoin de l'entremise de nos sens. *Crucior in hac flamma*. Ame tendre et délicate, que la moindre mortification rebute, que la croix la moins pesante effraye, qui ne trouvez jamais de situation assez douce au gré de vos désirs; qui vous enivrez ici-bas de joies et de plaisirs; cette flamme, ce premier tourment du réprouvé, cette horreur, ce cahos, ce trouble, cette consternation, cette épouvante, la douleur, les gémissemens, les cris, le désespoir, un état bien plus terrible que la mort, une nuit éternelle; cette sombre clarté, plus effrayante encore que la nuit, ces horribles ministres de la justice d'un Dieu, occupés sans relâche à tourmenter leur victime, jusqu'aux êtres inanimés, doués d'une sorte d'intelligence et de discernement, pour faire souffrir plus cruelle-

ment le pécheur, tous les tourmens réunis, comment les soutiendrez-vous ? et cependant ce ne sont encore là, pour parler le langage des divines écritures, que de premières gouttes échappées du torrent des vengeances du Seigneur.

Le réprouvé, comme le mauvais Riche de notre Evangile, ajoute, à tous ces maux, la désolante, l'affreuse comparaison des biens qu'il a perdus. Comme lui, il lève de loin les yeux vers le Ciel. *Elevans à longe oculos suos.* Quelle surprise ! il voit, dans le sein d'Abraham, un Lazare, autrefois affligé et malheureux, couvert de plaies et courbé sous le poids des souffrances, il le voit au sein du bonheur ; il voit des justes, qu'il ne daignoit pas honorer d'un regard, il les voit revêtus de gloire et d'immortalité ; il voit ces ames pieuses, abjectes, méprisées ici-bas, le rebut du monde, l'objet de la raillerie des libertins et des faux sages, il les voit élevées en honneur et devenues les juges de ceux qui les avoient si indignement jugées et condamnées sur la terre. Il porte les yeux de l'esprit encore plus haut ; *Elevans à longe oculos suos*, il voit toute cette cour céleste, dont les Prophètes ont publié la grandeur et la magnificence ; il la voit dans toute sa pompe radieuse et brillante des splendeurs de Dieu même, éclairée de

sa lumière, enivrée de ses saintes voluptés, abîmée dans son sein, célébrant ses louanges, brûlant de son amour, heureuse de son bonheur ; il entend les cantiques immortels qu'elle consacre à sa gloire, les vives expressions de sa joie et de sa reconnaissance, ses cris d'allégresse et ses chants de victoire. Quelle source de regrets pour un réprouvé : il croit que si, un de ces justes et de ces bienheureux, descendoit jusqu'à lui, il le soulageroit au milieu de ses douleurs, qu'il lui communiqueroit quelque chose de sa joie, qu'une goutte, qu'une seule goutte de ce fleuve de paix et de délices, dans lequel ils sont plongés, éteindroit le feu qui le dévore. Ayez pitié de moi, s'écrie-t-il ; de moi, malheureux, qui étoit fait pour être associé à votre félicité ; de moi, qui souffre sans mesure, *Miserere mei*, et il oublie que ce n'est plus le temps de la pitié, que ce n'est plus le jour des miséricordes, qu'il faut se résoudre uniquement à souffrir : ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue. *Miserere mei et mitte Lazarum*. Ainsi il appelle, mais en vain ; ses cris sont impuissans, ses vœux sont superflus, le Ciel même est inexorable, tout dans la nature, tout est insensible à ses plaintes. Il porte encore plus haut ses

262 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême.*

regards, il les élève jusqu'au trône de Dieu même. *Elevans à longe oculos suos.* Ce Dieu de gloire dissipe toutes les ombres, écarte tous les nuages qui pourroient affoiblir l'éclat de sa Majesté; il fait briller tous ses charmes, il ouvre tous ses trésors, il se revêt de toute sa magnificence, il dévoile à ses élus, pour les récompenser, tous ses attributs de sagesse, de bonté, de justice, de clémence, d'amour pour l'ordre et pour le bien, il les dévoile aux yeux du réprouvé, pour le punir. N'étant plus retenu par les objets sensibles, n'étant plus séduit par les prestiges d'un monde faux et trompeur, l'infortuné s'élançe tout entier vers ce Dieu dont il aperçoit les perfections; l'enchantement l'attire malgré lui, et fait violence à son cœur. Au fond de ce cœur malheureux, se réveille, avec la plus grande force, le désir du souverain bien qu'il a perdu. Ce bien, c'est Dieu seul, et il n'y a plus de Dieu pour lui: Dieu n'est plus son protecteur, son consolateur, son Sauveur; il ne lui fait plus éprouver aucune influence de sa bonté et de sa miséricorde; il ne s'offre plus que comme un Dieu ennemi, que comme un Dieu vengeur; ainsi, le réprouvé est déchiré par deux sentimens contraires, l'amour et la haine: l'amour, pour un objet souverainement aimable; la haine,

pour un Dieu souverainement juste, et dont la justice s'arme toute entière contre lui. Voilà donc, se dit-il à lui-même, voilà cet objet seul grand, seul vraiment digne d'être aimé, seul véritablement parfait, pour lequel j'avois été créé; voilà, dans son sein, l'heureux sort qui m'étoit réservé; voilà les vraies richesses, les joies pures, le vrai bonheur dont je devois jouir; voilà le royaume qui m'étoit préparé. O fureur! ô rage! ô malédiction!... ô Dieu inflexible, que je voudrois si bien pouvoir bénir avec tes Saints! ennemi de mon péché, ennemi de mon repos, il n'y a donc plus entre nous qu'une guerre éternelle? Je ne te posséderai donc jamais? tu me repousses, tu me brises, tu m'accables de ton poids?... O mort! ô néant! hélas! c'est vainement qu'il les implore!... et ce pécheur maudit le jour qui l'a vu naître, et il maudit la terre qui l'a porté, et il maudit des plaisirs qui lui coûtent tout son bonheur, et il ne cesse de se déchirer, de se maudire lui-même.

Il a tout perdu, absolument tout perdu par sa faute, autre circonstance de son supplice, le souvenir des biens, des grâces, dont il a si follement abusé. *Fili recordare quia recepisti bona in vita tua.* Mon Fils, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant la vie. Ainsi

264 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême:*

parla Abraham au riche maudit et réprouvé ; et quel souvenir , quel affreux souvenir ce peu de mots ne lui rappellent-ils pas ? Vous avez reçu des biens ; vous en avez reçu sans nombre , sans mesure , en tout genre ; un esprit orné , des lumières abondantes , une éducation heureuse qui renfermoit le germe des plus grands sentimens , une santé florissante , des richesses , du crédit , des amis ; c'est-à-dire , tous les moyens de vous rendre utile ; le pouvoir , la facilité de faire le bien , les occasions qui s'en offroient à chaque instant , les impressions secrètes de la grâce qui vous pressoient d'en profiter ; mille exemples qui vous rappeloient l'égalité des hommes , les jeux de la fortune , le néant des vanités , le vide des plaisirs , la nécessité de mourir ; que de motifs pour être vertueux ! que d'engagemens à la reconnoissance envers votre Dieu ! que de sources de bonnes œuvres envers vos semblables ! que de trésors à acquérir pour le Ciel ! souvenez-vous-en ; *recordare* ; vous avez abusé de tout ; santé , crédit , talens , richesses , vous avez tout fait servir à offenser ce même Dieu qui vous avoit tout donné ; vous avez étouffé toutes les lumières , rejeté toutes les inspirations , méprisé toutes les grâces , perdu tous les momens par de continuels délais , rendu
inutiles

inutiles tant de momens dont il vous eût été si facile de bien user ; *recordare* ; tandis que l'indigent , le malheureux , éprouvé par tous les genres de privations , de Croix et de misère , buvant jusqu'à la lie le calice amer de l'opprobre et de la douleur ; tandis que Lazare sans autres moyens de salut que ses souffrances , sans autre fonds de lumière et de sentiment que celui que donne la piété , Lazare soumis , résigné , adorant les desseins de Dieu sur lui , baisant la main qui l'affligeoit , se conformant en toutes choses à la volonté du Très-Haut par sa patience , fidèle aux moindres grâces , Lazare a vu changer son sort et ses malheurs en une éternelle félicité. Ainsi toute justice est remplie , tout ordre est rétabli ; la providence du souverain Juge , tant de fois accusée , est justifiée ; la vertu malheureuse est récompensée ; le vice orgueilleux et triomphant est puni ; Lazare est dans la consolation , et vous dans les tourmens ; et vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous seul. *Nunc autem hic consolatur , tu verò cruciaris.* Et quels tourmens ! quelles réflexions accablantes ! quel redoublement de transports et de rage ! O reproches intérieurs ! reproches amers ! supplice de la conscience ! ver insupportable ! ver rongeur ! cruels remords ! in-

sensé ! que n'ai-je pris le parti de la vertu ! que ne l'ai-je pris ! mais, non ; j'ai préféré les fausses douceurs, les douceurs passagères du vice ; et j'en suis puni. Ah ! j'en suis bien puni ! malheureux ! malheureux, parce que je l'ai bien voulu ; avec tant de moyens, pour ne l'être pas lorsque j'étois fait pour une toute autre destinée ! O Dieu ! Dieu !... ô douleur trop justement méritée ! malheureux ! et c'est pour toujours ! car il y a d'ailleurs, dit encore Abraham au mauvais riche, il y a un trop grand abîme entre vous et nous. *Inter vos et nos cahos magnum firmatum est.* Le passage de l'un à l'autre séjour du Ciel à l'enfer ; et de l'enfer au Ciel n'est pas possible ; le bonheur des Saints et le malheur des réprouvés sont également fixes et immuables. Leur destin est accompli et leur jugement irrévocable. *Firmatum est.* Quoi ! toujours souffrir ! quoi ! pas la moindre ressource, pas la plus légère espérance. Quoi ! les siècles et les siècles des siècles s'écouleront ; le nombre des grains de sable qui couvrent les rives de l'Océan, des gouttes d'eau qui roulent dans son sein, des atômes qui remplissent les airs, des particules de lumière réfléchies de tous les astres et dans tout l'univers, s'épuisera avant que l'éternité finisse. Que dis-je, finir !... alors elle ne fera encore

que commencer ; elle recommencera toujours ; elle ne s'écoulera , elle ne s'épuisera jamais. Elle sera toujours stable , toujours uniforme , toujours sans succession , sans changement , toujours présente dans son immensité. L'éternité est comme un globe qui étant appuyé sur le cœur d'un misérable , lui fait sentir tout son poids , quoiqu'il ne le touche que par un point ; l'infortuné est accablé sous le poids de l'éternité toute entière. Que le réprouvé gémissé , qu'il importune , qu'il fatigue les enfers de ses cris ; jamais , non jamais il n'apaisera la colère du souverain Juge. Le puits de l'abîme est fermé ; il est fermé à tout soulagement pour toujours ; à tout secours , à tout moyen de sanctification , à la compassion , à l'intercession des Saints , à la rosée du Ciel , aux rayons du soleil de justice , à l'effusion des grâces , il est fermé au sang adorable de l'agneau sans tache. *In inferno.....* Il n'est ouvert , pour le malheureux , qu'à la malédiction et au péché ; au péché qui est devenu éternel comme lui. Ici tous les besoins sont sans adoucissement ; toutes les misères sans consolation ; tous les maux sans remède ; ici les semences de divisions , les germes de discorde se développent de toute part ; ce que le péché avoit uni , le péché le divise ; ici tous

268 *Le vendredi de la II.^e sem. de Carême.*

les liens de l'amitié sont brisés ; tous les nœuds du sang sont rompus ; la nature a perdu ses droits et son empire ; l'amour se change en fureur ; les noms les plus doux ne rappellent que des sentimens de vengeance et de haine ; le fils maudit son père , dont les exemples l'ont perdu ; l'épouse maudit son époux , dont les folles complaisances ont avancé sa ruine ; l'amant maudit son amante et ses appas trompeurs ; le frère accuse son frère , et le maudit. On n'entend plus que des invectives , des reproches amers ; on ne voit plus aucune trace de l'amour et de la pitié. Les réprouvés sont autant de vases d'iniquités qui se heurtent , qui se choquent , qui se combattent , qui reçoivent et qui se renvoient les uns aux autres les malédictions de tout l'enfer.

Vasa iniquitatis bellantia.

Et prenez-garde , M. F. c'est pour cela même que le mauvais riche supplie Abraham d'envoyer Lazare à ses frères pour les porter à la pénitence. La seule crainte de les entendre un jour dans l'enfer lui reprocher leur égarement et leur perte , de les voir s'acharner contre lui et redoubler l'horreur de son supplice par leurs imprécations , de voir le Ciel même exaucer leurs vœux et seconder leur ressentiment , de sentir ses tourmens accrus en proportion des crimes que son

seul exemple leur aura fait commettre ; voilà , M. F. , voilà ce qui le rend sensible , et non pas la compassion pour leur sort. Hélas ! il voudroit que l'univers entier fut malheureux comme lui , si dans le malheur général il n'y avoit rien de plus à redouter pour lui-même.

Mais ici une nouvelle horreur me saisit ; l'idée d'un nouveau tourment me fait frémir , et ce tourment seroit lui seul un enfer à mes yeux ; c'est la société qu'on y rencontre ; ce ne sont pas seulement des complices de nos propres fautes , ou des malheureux qui les auront imitées , qui partageront nos douleurs , et en les partageant ne feront que les accroître , mais ce seront des coupables en tout genre. Les âmes les plus perverses , les caractères les plus odieux et les plus noirs , les perfides les plus accoutumés à la trahison et aux forfaits , d'infames assassins , d'abominables impudiques , des blasphémateurs et des impies , des emportés et des furieux , des scélérats et des démons ; âmes délicates qui commettez le crime et n'aimez pas ceux qui le commettent , qui peut-être même , suivez d'ailleurs des lois morales , qui passez pour des âmes honnêtes , et qui en un sens , cherchez à l'être en effet ; qui avez horreur de certains excès , mais ne pratiquez pas avec

270 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême.*

assez de soin les vertus évangéliques ; vous pour qui la société d'un libertin pendant une heure seulement seroit le plus terrible supplice , avec tous vos sentimens qu'un Dieu vengeur vous conservera pour vous punir de ne les avoir pas mieux dirigés , hélas ! quels associés vous aurez un jour , et que sera pour vous l'enfer ? Que dis-je ! quels associés , ah ! plutôt quels tirans ? car ici les rangs sont confondus ; le pauvre insulte au riche , le foible au puissant du siècle , le serviteur à son maître , le flatteur à celui qu'il avoit si follement encensé. O mélange horrible ! cahos , éternel cahos ! Ô comble d'horreur ?

Mais finissons ces tristes détails , et que la réponse d'Abraham à la demande du mauvais riche achève de nous éclairer. S'ils n'écoutent , lui dit-il , ni Moïse , ni les Prophètes , ils ne croiroient pas même quand quelqu'un des morts ressusciteroit. Réponse , M. F. la plus précise que nous ayons à vous faire , lorsque vous osez bien nous dire qu'aucun de nous ne sait ce qui se passe dans l'autre vie , que personne n'en est revenu pour vous instruire , et qu'après tout vous ne sauriez croire qu'il y eût un enfer , à moins que quelque Lazare ressuscité ne prit soin de vous en convaincre. Vous ne sauriez croire... ainsi , M. F. les re-

mords de la conscience, les terreurs de l'avenir ne parlent pas assez hautement pour vous. Toutes les preuves de la Religion ne vous suffisent pas ; il faut encore que J. C. fasse des miracles en votre faveur ; il faudra qu'il en fasse tous les jours et pour chacun de vous ; il faudra que les miracles se multiplient et deviennent si communs, si ordinaires qu'ils cessent d'être des miracles. Hommes de peu de sens et de bien peu de foi, que demandez-vous ? mais enfin êtes-vous Chrétiens, ou ne l'êtes-vous pas ? Croyez-vous encore à J. C. ? voici celui qui a fait le Ciel et l'enfer, qui daigne vous éclairer : voici un mort qui lui-même fait parler, non pas sur la terre, où sa vertu toute-puissante en a ressuscité autrefois, mais au fond même des enfers, où l'attachement à des biens périssables, l'orgueil, le faste, la mollesse, l'amour des plaisirs, la dureté de cœur, l'ont précipité. Voici un mort qui, depuis près de deux mille ans, vous crie, je souffre, je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme. *Crucior in hac flammâ.* Pénétrez en esprit au fond des abîmes ; voyez son désespoir et sa rage ; entendez ses gémissemens et ses cris, ses gémissemens sourds et plaintifs, ses cris d'un furieux et d'un forcené. Hélas ! deux mille ans presque écoulés ne sont pas pour lui un moment,

272 *Le vendr. de la II.^e sem. de Carême.*

dans l'immense étendue de l'éternité. Deux mille ans, des millions d'années, un renouvellement, un cercle, un enchaînement perpétuel de souffrances, une éternité pour des plaisirs si courts qu'il avoit goûtés ici-bas ! O M. F. ! son exemple peut encore vous préserver d'un pareil sort. C'est Dieu même qui, dans sa bonté, a pris soin de vous l'offrir.

O vous que l'occasion trouve toujours si foibles, que les objets sensibles entraînent, qui cédez si aisément à l'appas trompeur des voluptés, désormais avant que de pécher, éprouvez donc au moins, par de légères douleurs, si vous pourrez en soutenir un jour d'infiniment plus vives et plus durables ! Imitiez Martinien, ce pieux anachorète si fortement et si dangereusement tenté. Une femme nommée Zoé étoit venue le chercher au fond de son désert, dans le dessein de le séduire ; déjà elle se flatte d'en triompher, lorsque tout-à-coup Martinien s'élance à travers un brasier ardent. Que faites-vous donc, lui dit-elle, en s'écriant ? j'essaye, répond-il, si en cédant aujourd'hui au feu de la volupté, je puis espérer d'avoir un jour la force d'endurer la violence des feux allumés pour un éternité dans l'enfer ; utile réflexion : elle sauva Martinien et convertit Zoé. Hé ! M. F. le péché passe si vite ; la mort vient si

Homélie du mauvais Riche. 273

promptement , et souvent d'une manière si subite et si imprévue ; un instant , un seul instant peut décider de votre bonheur et de votre malheur éternel. Puissiez-vous , dans le moment qui vous est encore donné , faire un heureux choix ! le Ciel vous est encore ouvert. Puisse une pénitence sincère vous le rendre ! Puisse une vie vraiment chrétienne vous y conduire ! Je vous la souhaite.

S E R M O N

POUR LE TROISIEME DIMANCHE

D E C A R Ê M E.

De la gloire que nous devons rendre à Dieu.

Date gloriam Deo.

Rendez gloire à Dieu.

Ps. 67.

Si c'est une injustice aussi odieuse qu'inexcusable, si aux yeux mêmes du monde, c'est un renversement étrange de l'ordre le plus naturel, si c'est un crime de ne pas rendre à chaque homme ce qui lui est dû; que penserons-nous de la conduite de ceux qui refusent ou qui négligent de rendre à Dieu l'hommage que tant de titres devoient lui assurer de notre part, et qui, paroissant oublier qu'ils n'ont été formés que pour lui, se bornent à vivre pour eux mêmes et ne font rien pour l'honorer?

Tout, dans la nature, nous entretient de ses perfections et de sa grandeur. Le Ciel nous manifeste l'immensité de son pouvoir; la terre, par les dons qu'elle

un nous présente, nous parle sans cesse de sa bonté ; les mers, en brisant sur le rivage l'orgueil de leurs flots, nous apprennent à respecter sa loi ; l'univers entier, par les rapports innombrables que nous y découvrons, nous fait lire en caractères ineffaçables les traits de sa sagesse, ou, par les contrastes qu'il nous offre, nous force d'admirer la profondeur de ses desseins. Il n'est pas jusqu'aux êtres les plus vils, il n'est pas même, pour des esprits attentifs, jusqu'à un grain de matière, qui, en nous avertissant que son existence est empruntée, ne nous oblige à remonter vers celui dont il la tient.

Mais lorsque les objets les plus insensibles, lorsque les créatures inanimées glorifient, toutes à leur manière, le Dieu qui les a formées, nous qui sommes ici-bas la plus noble partie de ses ouvrages, nous dont il n'a uni l'ame à nos corps que pour nous unir par-là à toute la nature, afin que nous lui en rapportions l'hommage ; serons-nous, au contraire, les seuls qui ne fassent rien pour sa gloire ?.... Cependant, quelle gloire pour un être si grand que celle qu'il peut tirer des foibles mortels, et qu'est-ce que l'homme pour rendre à Dieu un honneur et un culte dignes de lui ?

Ah ! M. F. de toutes les vérités, il

n'en est point de plus importante que celle que je viens vous annoncer ; j'ose le dire, elle est, en quelque sorte, le secret du Christianisme et comme le précis de toute la vie du Chrétien : nous devons glorifier Dieu, c'est le sujet de ma première partie ; mais nous ne pouvons le glorifier dignement, qu'en le glorifiant au nom de J. C., c'est le sujet de la seconde.

Nom de Jésus, nom sacré que le Fils de Dieu a daigné prendre sur la terre, et qui nous a annoncé le salut qu'il venoit apporter aux hommes ; soyez toujours l'objet de ma foi et le fondement de ma plus vive confiance ! qu'il m'est doux de pouvoir vous prononcer pour la gloire du Souverain Etre ! que j'aime, ô mon Dieu, à vous offrir mon hommage, au nom de votre Fils ! rendez, ô Jésus, rendez cet hommage agréable au Seigneur, et faites qu'il embrasse tous les momens de notre vie ; nous vous en prions par l'intercession de votre sainte Mère. *Ave Maria.*

P R E M I È R E P A R T I E.

Le premier devoir de l'homme, celui qui renferme tous les autres, et à l'accomplissement duquel est attaché tout

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 277
son bonheur , c'est de rendre gloire à son Dieu.

Pour que cette vérité nous devienne plus sensible , je dis , M. F. que nous devons glorifier Dieu , parce qu'il est le principe de tout ce qui est en nous et hors de nous , parce qu'il est la fin , à laquelle tout en nous , et hors de nous , doit se rapporter.

Interrogeons-nous nous-mêmes , prenons notre ame entre nos mains , comme parle le Prophète , et voyons de qui nous tenons les avantages qui nous sont personnels , et à qui nous devons en attribuer la gloire.

Esprit , talens , vertus , qualités de l'ame , agrémens extérieurs , objets de l'estime et de l'admiration des hommes , ne sommes-nous pas contraints d'avouer que vous êtes l'ouvrage de celui qui nous a formés ?

O ! vous dont le génie est si vaste et si fécond , l'imagination si brillante et si vive , vous qui avez des idées si nettes , un jugement si droit , une mémoire si heureuse et si facile , votre esprit , je le veux , enfante des prodiges. Mais à la semence que Dieu a mise en vous , qu'avez-vous ajouté qu'une foible culture ? Hé ! combien d'hommes ont travaillé peut-être plus que vous , et n'ont rien qu'on puisse admirer en eux ; pour-

278 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

quoi ? parce qu'ils n'ont reçu aucun fonds qu'ils puissent faire valoir.

Vous encore, qui faites briller à nos yeux les grâces de la jeunesse, les traits séduisants d'une beauté fragile, dites-moi, ne sont-ce pas des dons, et est-ce à vous qu'en est due la gloire ?

Ah ! si quelque chose peut dépendre de moi, c'est la vertu ; et jusqu'à quel point en dépend-elle ? ici même, tous les jours, j'éprouve mon impuissance ; tous les jours, ô mon Dieu ! je sens que vous êtes l'unique source de tout bien ; que mes résolutions les plus saintes n'ont aucune force sans vous ; que ma vertu, qui n'est qu'empruntée, m'abandonne dès que je m'appuye sur elle, et que je la perds au moment où je compte le plus sur moi-même.

A vous donc, Etre par essence, Roi des siècles, Dieu immortel, principe unique de tout don excellent et parfait, à vous la gloire ! Il n'y a que vous qui soyez digne de la recevoir ; et quelle injustice ne seroit-ce pas à moi de vous la dérober, puisque tout ce qui est en moi, je ne le tiens que de vous seul ?

Eh ! que glorifierois-je en me glorifiant moi-même ? Ma gloire n'est rien, de mon fond je n'ai que le néant, et le plus souvent tout ce que je mêle aux dons de Dieu, ce sont mes foiblesses. Grand

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 279

Dieu ! et je me glorifierois moi-même ! et je mettrois une idole à la place de l'être le plus parfait ! et l'argile, façonné par la main de l'ouvrier, diroit : c'est moi qui me suis formé ; c'est à moi que sont dues vos louanges ; et je vous refuserois , ô mon Dieu , un tribut qui vous est si légitimement acquis !

Mais n'est-ce donc pas de ce tribut que Dieu a parlé, lorsqu'il a dit : c'est moi qui suis le Seigneur , et je ne donnerai point ma gloire à un autre. *Ego Dominus ; gloriam meam alteri non dabo.* Cette gloire est un droit inaliénable de sa divinité , un bien dont la propriété n'appartient qu'à lui seul , un domaine inséparablement attaché à son souverain empire , un encens destiné à ne brûler que sur ses Autels ; encens dont il s'est toujours montré si jaloux : *Gloriam meam alteri non dabo.* Ah ! plutôt que de nous la céder cette gloire , dont il ne peut se dépouiller sans se renoncer lui-même , il nous fera rentrer dans le néant dont il nous a tirés ; il armera sa droite pour nous confondre ; il nous abaissera autant que nous aurons prétendu nous élever ; *Gloriam meam alteri non dabo.*

Ainsi a-t-il confondu les Anges , qui , se glorifiant eux mêmes , osoient attenter à ses droits ? ainsi a-t-il puni le fier Nabuchodonosor , qui déjà , dans son fol

280 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

orgueil, se mettoit à la place du Tout-Puissant, qui portoit sa tête jusque dans les Cieux, et qu'il a fait descendre au rang des brutes ? ainsi a-t-il dépouillé la superbe Vasthi de ses plus puissans attraits pour en faire l'ornement de l'humble Esther ? ainsi l'Ange du Seigneur a-t-il frappé Hérode au milieu des applaudissemens du peuple ; et parce qu'il n'avoit pas rendu gloire à Dieu de ce qui les lui avoit attirés, il mourut consumé par les vers : *Eò quòd non dedisset honorem Deo, consumptus à vermibus, expiravit.*

Mais vous, M. F. qui, non moins injustes, vous rendez à vous-mêmes l'honneur qui doit lui revenir de vos talens, de vos qualités, de vos vertus ; ah ! du moins, craignez qu'il ne vous ôte ce qu'il vous a donné, ce que vous n'avez acquis que par lui, ou qu'il ne mêle à vos lumières des ténèbres qui en ternissent tout l'éclat ; à vos talens, des contradictions qui vous découragent ; à vos succès, des revers qui vous humilient ; à votre sagesse, des égaremens et des chûtes qui vous dégradent.

Et vous, qui vous glorifiez de vos attraits, qui vous faites l'idole de ceux que vos charmes ont séduits, qui élevez presque un autel contre Dieu, et qui êtes devenus votre première divinité à vous-mêmes, craignez qu'une mort pré-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 281
maturée ne vous rende bientôt un objet d'horreur pour ceux qui vous auront le plus aimés. Craignez du moins qu'un soufle empoisonné, qu'un accident funeste ne vienne effacer ces agrémens, qui sont le fondement de votre orgueil, et défigurer ces traits dans lesquels vous ne cessez de vous complaire, comme si l'ouvrage de la nature étoit le vôtre.

Quelqu'éclatant que puisse nous paroître les dons que Dieu nous a faits, quelques louanges qu'ils nous attirent, quelques succès qu'ils nous procurent, ah ! n'oublions jamais de lui en attribuer tout l'honneur. Adressons-lui sans cesse, avec un cœur humble et pénétré, ce Cantique que le St. Roi David faisoit chanter au peuple d'Israël, pour célébrer le nom du Seigneur. C'est à vous, ô mon Dieu ! qu'appartiennent la grandeur, la puissance et la gloire ; c'est vous qui donnez la victoire, et c'est pour vous qu'est faite la louange. La vertu, la force sont dans vos mains ; c'est donc vous que notre bouche confesse aujourd'hui : tout en nous est votre ouvrage.
Tua sunt omnia.

Mais si, dans nous, tout est l'ouvrage du Seigneur, tout l'est également hors de nous ; et les objets qui nous environnent, ne nous font ils pas encore une loi

de lui rendre hommage comme à leur auteur.

O homme ! lève les yeux au Ciel , et pour apprendre à glorifier ton Dieu , cesse de considérer la nature avec un esprit distrait et volage. Dis-moi qui a étendu , sur nos têtes , cette superbe voûte ? quelle main y a semé les astres et la lumière , et tient , comme suspendus , ces mondes qui roulent dans l'immensité des Cieux ? quelle intelligence a réglé leur marche , a modéré leur course , a su mettre tant de rapports entr'eux ? Frappé de cet étonnant spectacle , et de l'harmonie qui règne entre les célestes corps , tu remonteras jusqu'à l'Être suprême , et ta bouche ne pourra se refuser à ses louanges. Descends à de moindres objets , vois la terre se couvrir pour toi de plantes , de fruits et de fleurs. Les nuages , portés par les vents , s'élèvent du sein des mers , retombent , l'arrosent et la rendent féconde. Regarde ces rochers , ces monts sourcilleux dont le front superbe se perd dans les nues ; c'est là que se forment les fleuves , qui , foibles vers leur source , mais plus rapides dans leur cours , fertilisent nos plaines. Considère ces côteaux rians , ces vallons où tout charme les yeux , ces arbres , ces forêts qui nous enchantent par leur verdure et leur om-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 283
brage. Vois tous ces êtres divers qui animent et peuplent l'univers : les uns volent de fleurs en fleurs , et leur aile brillante et légère suffit pour étonner l'œil qui la contemple ; les autres , d'un vol hardi , s'élèvent dans les airs ; écoute leur ramage , prête l'oreille à leurs concerts ; ils t'apprendront à célébrer leur auteur : les autres encore habitent la terre , se jouent dans les eaux , et nous forcent d'admirer leur nombre , leurs ruses , leur instinct , leurs différens usages. Tous , ou presque tous , sont soumis à ses lois , soulagent tes besoins ou servent à tes plaisirs ; mais souviens-toi de celui qui ta donné ces biens ; et tu t'écrieras , dans les vifs transports de ta reconnoissance , que tout bénisse avec moi le Seigneur , puisque tous ses ouvrages sont remplis de sa gloire. *Gloria Domini plenum est opus ejus.*

Eh quoi ! M. F. tant de marques de sa bonté , tant de richesses qu'il étale à nos yeux , tant de biens qu'il sème sous nos pas , est-ce trop faire que d'avouer que c'est de lui que nous les tenons , et de lui en rendre un continuel hommage ? Ah ! si nous lui refusons ce tribut , notre ingratitude , à son égard , tarira la source de ses dons ; toutes les créatures s'armeront contre nous pour le venger ; nous ne verrons plus tomber , sur notre héri-

284 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

tage, la rosée du Ciel ; nous ne recueillerons plus, dans nos champs, la graisse de la terre ; les objets de nos plus tendres soins périront, comme on a vu les trésors d'Ezéchias passer en d'autres mains, parce qu'il s'en étoit glorifié lui-même ; ainsi, nos richesses s'évanouiront plus promptement encore qu'elles ne se sont formées. Je me trompe, M. F. peut-être, pour nous mieux punir, Dieu nous en laissera la jouissance ; mais, par l'abus qu'il permettra que nous en fassions, nous amasserons, sur nos têtes, un trésor de colère pour le jour de ses vengeances ; et plus nous aurons négligé de lui rendre gloire de tous ses bienfaits, par notre reconnoissance et notre amour, plus il nous en demandera compte, et plus ce compte sera terrible.

Hélas ! devoit-il donc me paroître pénible d'exalter un Dieu si bon ? Auteur de la grâce comme de la nature, mon Dieu, ma force et mon unique appui, combien n'ai-je pas reçu de gages de votre amour, et qui doit mieux que moi chanter vos miséricordes ? C'est vous qui êtes le Dieu de mon salut, vous qui pour m'aider à repousser les traits enflammés de l'ennemi de mon salut, m'avez revêtu des armes de lumière et de la force d'en-haut ; vous qui avez délivré mon ame de la mort, qui avez rompu mes liens, qui avez brisé les pièges qu'on

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 285
tendoit sous mes pas ; vous , Seigneur ,
qui avez changé tant de fois mes gémiss-
semens en des chants d'alégresse , et qui
avez rempli mon cœur de cette joie douce
et pure qu'on ne trouve qu'en vous seul.

Ah ! les peines mêmes que Dieu m'en-
voie , ou qu'il permet que j'éprouve , en
tant qu'il en est le principe , en tant
qu'elles me viennent de lui , ce sont des
biens , et je dois en bénir son nom. Eh !
qu'il est juste , ô mon Dieu , que je vous
loue sans cesse par de nouveaux canti-
ques , puisque tous les instans de ma vie
sont marqués par vos bienfaits !

Ainsi , M. F. ainsi devons-nous rendre
gloire à Dieu de tout ce qui est en nous
et hors de nous , comme au principe
dont tout dépend ; mais nous devons le
glorifier encore , parce qu'il est la fin à
laquelle tout en nous et hors de nous
doit se rapporter.

Pourquoi Dieu a-t-il créé tous les
êtres , toute la nature , tout le monde
visible ? n'étoit-ce donc , si je puis ainsi
parler , que pour faire un essai badin de
sa puissance , que pour donner le fri-
vole amusement d'un vain spectacle ,
que pour offrir une décoration stérile ?
Pourquoi l'homme , pourquoi cette ame
intelligente et libre , ces facultés si nobles ?
Un tel être a-t-il donc été fait pour ne
vivre ici-bas qu'au gré du caprice , et

comme s'il n'étoit qu'une production du hasard ? N'a-t-il été placé sur la terre que comme un spectateur oisif , qui n'a d'autre fin , d'autre but que celui d'amuser son loisir ; et a-t-il été créé pour s'attacher à des objets qui le dégradent ?

O homme ! conçois , de ta nature , une idée plus grande , consulte ta raison , rentre dans ton cœur , et tu reconnoistras qu'un Dieu souverainement sage t'a formé pour une autre destinée. O Dieu ! n'auriez-vous agi que pour une fin indigne de vous ? Auriez-vous ignoré tout le prix de vos perfections ? et si vous l'avez connu , si vous nous aimez d'un amour nécessaire , n'est-ce donc pas pour vous que vous avez créé l'homme et l'univers ?

Ah ! sans doute , M. F. Dieu a tout rapporté à sa gloire ; et pour la procurer , il a voulu que l'homme , fait pour le comprendre et placé entre lui et ses ouvrages , fût servir ses dons à l'honorer ; qu'il employât à cet usage toutes ses facultés ; et que , toujours attentif à lui plaire , il ne vécut que pour le louer , le bénir , et mériter ainsi de le posséder un jour.

Tel est , M. C. F. le langage d'une raison droite ; et n'est-ce donc pas celui de la foi ? Rappelez vous les premiers élémens de cette Religion sainte qui vous

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 287
éclaira dès le berceau ; que vous dit-elle ?
que Dieu a tout créé pour lui-même ;
qu'il ne vous a fait que pour le glorifier
et le servir ; que vos moindres actions ,
celles même qui paroissent les plus na-
turelles et les plus communes , doivent
être faites pour sa gloire ; que cette fin
si noble suffit pour en rehausser le prix ;
et que , sans elle , vos actions les plus
éclatantes , les plus grandes en apparence ,
ne peuvent vous assurer une récompense
digne de vous. Que sont en effet ces
œuvres qu'on admire , ces actions qui
font tant de bruit , qui sont accompa-
gnées de tant de faste , qui reçoivent
tant d'éloges ? que sont-elles , si elles n'ont
pas Dieu pour fin et si ce n'est pas lui
qui les couronne ? en croyant former
l'ouvrage le plus magnifique , on n'a fait
qu'un tissu délicat et subtil , que le soufle
le plus léger dissipe , ou qui se brise au
moindre effort ; ce sont , dit Isaïe , des
travaux inutiles , ce sont des toiles d'arai-
gnée. *Telas araneæ texuerunt.* Eh ! que
voit-on dans le monde ? que de grands
projets , de grandes entreprises , de grandes
peines , des troubles et des soins conti-
nuels ? on s'agite , on s'empresse , on se
lasse dans ses voies ; chaque homme suit
ici-bas une carrière semée d'épines ;
mais quel en est le terme ! qu'a-t-on fait ,
lorsqu'on en a atteint le but ? on a fait

peu de chose pour le temps ; on n'a rien fait pour l'éternité : *Telas araneæ texuerunt.*

Quoi ! nous arrêterions-nous à des richesses périssables , à des plaisirs vains et mensongers , à des marques futiles de distinctions et d'honneurs , qui décorent plus souvent le vice que la vertu , à l'estime des hommes , qui , aveugles , inconstans et trompeurs , louent , blâment , approuvent et condamnent au gré de leurs intérêts , de leurs passions , de leurs préjugés ou de leurs caprices ? quelle ressource ! quelle fin que celle-là ! ah ! mon ame est trop grande pour de si petits objets ! c'est Dieu , oui c'est Dieu seul qui est ma fin ; et quelle plus digne récompense , quelle fin plus excellente puis-je me proposer dans toutes mes œuvres ? qu'elle m'élève bien au-dessus de tout le monde sensible ; qu'elle étend mes vues ; qu'elle sert à les anoblir , et à perfectionner toutes mes actions ! c'est donc vous , ô mon Dieu ! que j'envisagerai dans toute ma conduite ; je ne ferai rien que dans la vue de vous plaire ; je ferai tout pour vous mériter ; et c'est ainsi que je vous glorifierai , que je vous rendrai l'hommage de toutes mes facultés , que je rapporterai à votre gloire tout ce que vous faites servir à mon usage , et que

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 289
que je me rapporterai moi même à vous
tout entier.

Mais suffit-il de glorifier Dieu en secret ? suffit-il de l'honorer par cette intention droite et pure qui ne nous laisse envisager dans toutes nos œuvres que le bonheur de lui plaire et de parvenir à le posséder ? Non , si Dieu est ma fin , il est encore la fin de tous les êtres qui m'environnent ; il est celle de tous les hommes , de ces hommes semblables à moi , et avec lesquels il m'a si étroitement uni. Comme moi , ils ont tous été créés pour sa gloire ; tous ont été faits pour trouver en lui le centre de leur bonheur et l'heureux terme de leurs actions , de leurs pensées et de leurs desirs. Je dois donc , par mes discours et par la force de mes exemples , les unir , les attacher à Dieu , autant qu'il est en moi : je dois les rapporter à lui comme je m'y rapporte moi-même : je dois , en un mot , le leur faire connoître , le leur faire aimer , le glorifier à leurs yeux , et les engager à le glorifier avec moi. Ah ! qu'un saint zèle , pour la gloire de mon Dieu , m'anime , qu'il me dévore comme le Roi Prophète ; qu'il me rende sensible à l'oubli que les hommes font de l'unique objet qui mérite leurs hommages. Belles ames ! ames fortes et généreuses qu'on a vues remplies de la plus

noble ardeur , traverser les mers , braver les tempêtes , affronter les périls et la mort pour faire à Dieu de nouvelles conquêtes , pour lui assujétir de nouveaux mondes , et à qui l'univers ne suffisoit pas ; ah ! inspirez-moi , obtenez-moi la force de vous imiter ! que je suive vos traces encore sanglantes ; que je vole sur vos pas ; qu'armé du glaive de la parole sainte , soutenu par la grâce du Tout-Puissant , je porte dans les plus lointains climats son nom et l'heureux germe de son amour ; afin que tous les peuples ne fassent plus qu'un peuple , et qu'ils apprennent tous à n'adorer que le vrai Dieu..... mais il me sied bien à moi , si lâche et si foible encore , de former de tels vœux ! Ah ! du moins que j'apprenne avant tout à glorifier Dieu devant mes frères ! Laissons les Paul et les Xavier parcourir l'univers : sous mes yeux , le maître que j'adore est souvent méconnu , et plus souvent outragé ; n'est-ce donc pas assez pour exercer mon zèle ?

O vous qui m'écoutez , secondez mes transports ! pères , époux , amis , citoyens , hommes , qui que vous soyez , vous tous qui avez été faits pour glorifier le Seigneur , retournez au sein de vos familles ; soyez-en les Apôtres ; en tout temps , en tout lieu , que vos paroles et vos œuvres

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 291
révèlent la gloire du Très-Haut ; qu'elles annoncent ses miséricordes ; qu'elles publient ses louanges ; et qu'elles lui concilient tous les esprits et tous les cœurs.

Ah ! ne craignons pas de donner trop de témoignages extérieurs de notre zèle, si c'est en effet l'amour qui les anime. Ne craignons pas de trop honorer le Seigneur : tout ce qui est en moi , toutes les puissances de mon ame , toutes les facultés de mon corps lui doivent leur hommage ; et si sa gloire m'est chère , sans attendre que je l'ordonne , mes sentimens ne tarderont pas à se produire au-dehors ; mes lèvres s'ouvriront pour bénir son nom ; mes mains se joindront pour l'adorer ; mes regards s'élèveront vers le Ciel ; mes yeux se baigneront de larmes ; tout mon corps , prosterné devant lui , avouera sa grandeur et ma propre bassesse. Il en coûteroit trop à un cœur fidèle , s'il étoit contraint de renfermer au-dedans de lui tout ce qu'il ressent pour le Dieu qu'il aime et qu'il adore. Le sacrifice de lui-même est son premier culte ; mais il y joint encore un culte extérieur et public ; il dresse des Autels , il élève des temples , il s'assujettit à des signes sensibles qui démontrent sa foi , il s'unit aux ames fidèles ; il mêle sa voix à leurs cantiques ; son

272 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

exemple les anime , il ramène ou confond les pécheurs.

- Eh ! n'est-il pas juste que nous glorifions d'un commun accord celui qui est le Père commun de tous les hommes ? n'est-il pas juste qu'étant tous les membres d'une même famille , nous honorions , par un culte public , celui qui en est le chef ; que nous mettions en commun quelque partie de ses dons pour lui rendre de continuelles actions de grâce de ses bienfaits ; et que nous nous encourageions mutuellement à le servir comme notre souverain Maître , et à lui tout rapporter comme à notre dernière fin ?

Venez donc , venez peuple d'Israël , enfans chéris du Très Haut , la plus belle portion de son héritage , venez , adorons-le , prosternons-nous en sa présence ; hâtons-nous de célébrer ses louanges parce qu'il est notre Dieu et que nous sommes son peuple. Que la sainteté et la magnificence éclatent dans son saint lieu ; accourez , ô nations différentes ! apportez vos présens au Seigneur ; prenez des victimes , entrez dans son Temple , venez lui offrir la gloire due à son nom. Que les filles de Tyr préparent la pourpre et le lin pour servir d'ornement à ses Autels ; que les Rois de l'Arabie et de Saba s'empressent à les couvrir des dons les plus précieux ; que les habitans des

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 293
flés les plus éloignées fassent brûler devant lui leurs plus doux parfums : chantons des hymnes en son honneur ; que le son des instrumens se mêle à nos voix ; que la terre tressaille d'alégresse , et que partout on reconnoisse son souverain empire.....

Tels étoient , M. F. les transports du saint Roi Prophète , telle étoit l'ardeur de son zèle pour le culte du Seigneur. Ah ! que ces transports deviennent les nôtres ! que tout ce qui a rapport au culte suprême de la divinité nous soit cher ! Hélas ! tant de sectaires , tant de libertins et d'impies ne cherchent qu'à lui ravir sa gloire ; ils s'élèvent contre les pratiques les plus saintes ; ils tournent en ridicule l'appareil de nos hommages ; ils voudroient abolir nos fêtes ; détruire nos Autels , renverser nos Temples , parce qu'ils voudroient , les impies , ou qu'il n'y eût point de Dieu , ou que l'homme n'eût aucun devoir à lui rendre. Pour nous , moins aveugles et plus fidèles , faisons sans cesse une réparation publique à sa gloire outragée ; mêlons-nous à l'assemblée des Justes ; aimons la pompe de nos cérémonies , sans négliger d'en prendre l'esprit ; que notre culte soit extérieur pour édifier nos frères ; établissons au dehors le Royaume de Dieu ; mais formons-le aussi dans nous-mêmes ,

pour être des adorateurs en esprit et en vérité. Eh ! sans cet hommage, M. F. qu'est-ce que la piété ? qu'un vain fantôme, qu'un simulacre profane ; disons mieux, bien loin d'honorer le Seigneur, elle est un sujet de scandale pour les foibles et de triomphe pour les impies ?

Ames fausement pieuses, qui n'avez de la piété que l'écorce, qui n'en reprenez que les pratiques extérieures, et ne comptez pour rien ce qui les anime et les vivifie, c'est vous, en effet, qui rendez la dévotion suspecte, qui en faites mépriser la réalité que vous n'avez pas, mais dont on se forme d'après vous une idée fautive, et qui en faites haïr jusqu'au nom même : c'est à cause de vous, c'est par vous que le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations. *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Lorsque les enfans du siècle vous voient ; après vos longues prières, vos jeûnes multipliés, vos confessions, vos communions fréquentes, mais trop souvent sacrilèges, reparoître au sein de vos familles, toujours également sensibles, délicats, immortifiés dans votre amour-propre, dans votre humeur et vos passions ; toujours également vifs, jaloux ; impatiens, prompts à vous aigrir, à vous enflammer à la moindre contradiction ; toujours aussi difficiles à satisfaire, in-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 295

quiets, chagrins et mécontents ; toujours caustiques, médisans, pleins de ressentiment, de fiel et d'amertume ; que dirai-je enfin, toujours hautains, impérieux, indociles et entêtés de vos propres idées et de vos chimères ; sont-ce donc-là, disent-ils, les fruits de la dévotion ? Ah ! il vaut mieux être ce que nous sommes ; il vaut mieux être moins pieux envers le Seigneur, être un peu moins à Dieu, tenir un peu plus au monde ; et d'ailleurs, être moins rempli de soi-même, et se montrer plus humain, plus doux, plus sociable, plus charitable envers ses frères, et plus docile. Ainsi, par vous, la vraie piété est déshonorée ; par vous, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations : *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.*

Ah ! connoissons mieux, M. F. ce qu'exige de nous la gloire du Très-Haut ; et, pour recueillir en peu de mots tout le fruit de cette première Partie, soyons véritablement humbles, soumis et reconnoissans des dons que Dieu nous a faits ; agissons avec une intention pure, et qui ne tende qu'à lui seul ; que nos œuvres, bonnes en elles-mêmes, le soient encore à ses yeux par les motifs qui nous animent ; non contents de le glorifier en secret, honorons-le tous ensemble par un culte solennel ; et, par nos discours,

par nos exemples, par une piété solide, portons tous les hommes à l'honorer avec nous : ainsi glorifierons-nous Dieu comme principe et comme fin ? mais j'ajoute que, pour le glorifier dignement, il faut le glorifier au nom de Jésus-Christ. C'est ce que je vais établir en peu de mots dans ma seconde Partie.

S E C O N D E P A R T I E .

Lorsque je considère avec attention ce que sont tous les êtres à l'égard de la divinité, lorsque je médite sur l'état de l'homme dégradé par le péché, je me trouve forcé de reconnoître que nous ne pouvons honorer Dieu d'une manière convenable et proportionnée à sa grandeur, si nous n'employons les mérites et la médiation de son Fils. Viles créatures ! que seroit notre hommage sans J. C. ? hommes pécheurs, comment seroit-il accepté ?

Rien ne peut sans doute nous dispenser de rendre gloire au souverain Etre ; nous sommes ses ouvrages, et nous n'avons été faits que pour le glorifier ; mais quelque naturelle, quelque nécessaire que soit cette obligation qui nous est imposée, convenons cependant, puisqu'aussi bien la raison nous y contraint, que si l'on envisage les créatures en elles-mêmes,

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 297
le tribut dont elles sont redevables à la divinité semble ne répondre en aucune manière à la Majesté de celui qui les a formées.

Qu'ici l'orgueil se taise et cesse de murmurer. Qu'est-ce que l'homme devant son Dieu ? Tous ces êtres tirés du néant et prêts à retomber dans le néant, si le bras du Tout-Puissant ne les soutient, que sont-ils, en présence de celui qui est, *Ego sum qui sum*, de celui qui existe avant les temps, dont le nom est l'Éternel ; qui existe par lui-même ? Le monde entier est son ouvrage ; le Ciel est son trône, dit Isaïe (1), et la terre son marchepied ; c'est lui qui a dit : que la lumière se fasse, et elle a été faite ; qui a dit aux étoiles : venez, et elles ont accouru à sa voix ; qui a dit à l'Océan : voilà tes bornes, et il a courbé ses flots, en s'approchant du rivage. C'est (2) lui qui a mis les collines et les montagnes dans la balance ; qui soutient comme de trois doigts toute la masse de la terre ; qui a pesé les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a mesuré les Cieux. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau ; tous les peuples sont en sa présence comme s'ils n'étoient pas ; il les voit comme un néant, parce qu'ils

(1) *Isa.* 66. 1. *Isa.* 40. 12.

res , que vous étonnez notre foible raison qui ne peut vous comprendre ! mais en même temps que vous la satisfaites , que vous la rassurez , que vous la consolez , en élevant l'homme au-dessus de lui-même , en faisant sortir la créature de son néant et de sa bassesse , et en rendant à la divinité toute la gloire qu'elle pouvoit attendre de ses ouvrages !

Philosophes orgueilleux , qui croyez que , pour honorer le souverain Etre , il suffit de vos hommages , soyez confondus , et apprenez que l'honneur qu'une foible créature peut rendre au Tout-Puisant n'est rien , si J. C. ne lui donne toute sa valeur ; et vous , faux sages du monde , qui , sous prétexte de l'indignité de votre nature , vous croyez dispensés du plus léger retour vers celui qui vous a formés , vous n'aurez plus d'excuse à votre indifférence. Unissez vous au Fils de Dieu même , et vous trouverez en lui de quoi glorifier dignement le Créateur.

Ne soyons donc plus surpris , Chrétiens , si les Apôtres nous recommandent si souvent d'honorer Dieu en toutes choses par J. C. *In omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum* (1) , de lui offrir nos louanges par J. C. *Per ipsum offeramus hostiam laudis* (2) , de faire toutes nos œuvres en cherchant à lui plaire par

(1) *Petr.* 4. 11. (2) *Hebr.* 13. 15.

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 301
J. C. Faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum. (1) Ne soyons pas surpris s'ils s'écrient en mille endroits : honneur et gloire au seul vrai Dieu par Jésus, et s'ils nous disent qu'en lui tout a été créé aux Cieux et sur la terre ; que tout subsiste en lui, qu'il a plu à son père de mettre en lui seul la perfection, la plénitude de toutes les choses. (2) Ne soyons pas étonnés si J. C. lui-même exige que nous demandions en son nom, afin que le Père soit glorifié dans son Fils ; *Ut glorificetur Pater in Filio.* (3) Tel est en peu de mots l'esprit du Christianisme ; telle est essentiellement la Religion du Chrétien : reconnoître que de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien pour la gloire du Très-Haut, mais que nous sommes tout, que nous pouvons tout par son Verbe, anéantir toutes les créatures, et nous anéantir nous-mêmes en présence de la divinité ; pour ne reparoître à ses yeux qu'en J. C. et par J. C. O, M. F. que ce principe est beau ! qu'il est digne de nos réflexions ! ne nous laissons jamais de le méditer ; étudions-en toutes les conséquences ; appliquons-nous surtout à le réduire en pratique ; et désormais ne cessons de nous considérer, selon les expressions de Saint Paul, comme faisant partie d'un édifice

(1) *Hebr. 13. 21.* (2) *Col. 1. 16. 17.* (3) *Joan. 14. 13.*

302 *Le III.^e Dimanche de Carême:*

où J. C. est la première pierre de l'angle. C'est sur lui, dit le grand Apôtre, que cet édifice s'élève jusqu'à devenir un Temple saint pour le Seigneur. Quiconque ne bâtit pas sur ce fondement ; quiconque ne pense pas , n'agit pas pour la gloire de Dieu au nom de J. C. , ne rend à la Divinité que la moindre partie de l'honneur qu'il lui doit , qu'un hommage qui n'est pas digne d'elle ; et je dis plus encore , cet hommage sera-t-il accepté , s'il ne lui est offert que par l'homme pécheur ?

Quelque soit le néant de la créature, c'est assez qu'elle soit sortie des mains de son Dieu, pour qu'il laisse tomber sur elle un regard favorable, et qu'il ne rejette pas avec une entière indifférence le tribut qu'elle lui offre, quoiqu'il ait en lui-même si peu de proportion avec sa souveraine Majesté ; mais si cette créature, après avoir été formée dans un état de justice et de sainteté, dépouille ce caractère aimable d'innocence et de sagesse, pour entrer dans un état de corruption, de dérèglement, d'orgueil contre son Créateur, de révolte contre son maître, d'ingratitude contre son bienfaiteur ; état qui le rend d'autant plus coupable que celui qu'elle offense est plus élevé au-dessus d'elle, et que la grandeur de l'injure qu'elle lui fait doit

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 308
se mesurer en partie sur sa dépendance ; si elle se dégrade par le péché, et qu'elle n'éprouve plus qu'une pente funeste qui l'entraîne vers le mal qu'elle voudroit éviter et qui lui laisse à peine la liberté de faire le bien qu'elle désire , ah ! n'est-ce pas alors que l'Etre infiniment Saint , infiniment parfait , ne voyant plus en elle les dons précieux qu'il y a mis , et n'y apercevant , au contraire , que l'abus qu'elle en a fait , ne recevra point ses vœux et son encens , rejettera ses offrandes , aura en abomination ses sacrifices souillés par le ministre impur qui les lui présente. Hé que dis-je ! cette même créature accablée de honte , tant qu'un reste de lumière lui fera connoître sa chute déplorable , et conservera en elle le sentiment de sa misère , aura-t-elle la force d'élever vers le Ciel des regards qui semblent n'être plus faits que pour la terre ? se croira-t-elle en droit de sacrifier au souverain Etre ? se croira-t-elle propre à l'honorer , si elle n'en a pas reçu le gage d'une réconciliation qui ne peut s'opérer en son nom , parce qu'elle en est indigne par elle-même ?

Adam , ce premier père du genre humain , est l'ami de son Dieu tant qu'il est innocent. Dans ces temps heureux , mais si peu durables , il ne craint pas de s'unir étroitement à son Créateur ,

304 · *Le III.^e Dimanche de Carême.*

d'entrer avec lui dans le commerce le plus intime, de subsister en sa présence et de lui rendre un continuel hommage. La nature entière le reconnoît et l'avoue pour son Ministre et son interprète ; il n'en recueille les richesses et les dons que pour les rapporter à celui dont il les tient et les faire servir à sa gloire. Foible honneur pour un Dieu si grand ! et cependant honneur accepté parce qu'il lui est offert par un cœur pur. Mais Adam a péché, et toute la nature s'arme contre lui et semble avoir son crime en horreur. Lui-même n'ose ouvrir les yeux sur le changement qui s'est fait en lui. Il voudroit se cacher à toute la terre, se soustraire aux reproches de son Dieu qui l'appelle, se dérober aux cris de sa propre conscience. Ce n'est plus ce Roi qui portoit imprimé sur son front comme un rayon de la majesté divine, c'est un vil esclave qui fuit la présence de son maître ; ce n'est plus un Fils appelé à l'héritage de son père, c'est un proscrit qui lit au fond de son cœur l'arrêt de sa mort ou de son bannissement éternel... Ah ! M. F. nous sommes les fils d'Adam, fils malheureux qui avons succédé à sa misère et à ses crimes, comme nous devons entrer en partage de son innocence et des faveurs de son Dieu. C'est avec les dispositions les plus funestes ;

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 305
tous les jours nous imitons la désobéissance de notre premier père ; tous les jours les plus justes d'entre nous prouvent assez par leurs foiblesses qu'ils sont ses enfans et que le péché vit en eux... Que Dieu n'attende donc plus parmi nous aucune gloire de ses ouvrages..... Que la nature reste dans l'humiliation et le silence... Celui qui avoit été créé pour lui servir d'organe n'est plus digne de la faire parler ; il devoit en être l'honneur ; il en devient la honte et l'opprobre.....

Cependant un nouvel astre nous luit. A peine Adam a péché, et déjà la miséricorde du Seigneur lui ouvre une source de grâces et de salut ; et, par un miracle de sa sagesse, Dieu se prépare à lui-même une victime et un Pontife dignes de son culte et de ses Autels. Son Fils, son propre Fils va paroître sur la terre ; il est né, et il a pris le nom de Jésus, c'est-à-dire, le nom de Sauveur, ce nom qui, comme dit Saint Bernard (1), renferme tous les autres. Que nos douleurs cessent ; que la joie succède à nos larmes ; que la confiance renaisse dans nos cœurs : il s'appelle Jésus ; et dès lors je vois en lui ce Messie promis dès l'origine du monde, annoncé de siècle en siècle par les Prophètes, figuré partout un peuple

(1) *Serm. 2. in Circumcis.*

306 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

dont la Religion consistoit à n'avoir d'es-
pérance qu'en lui seul. Il s'appelle Jésus ,
et dès lors j'aperçois en lui l'étoile de
Jacob , le libérateur d'Israël , le désiré
des nations , la lumière du monde , celui
qui devoit réconcilier le Ciel et la terre ,
qui devoit nous faire sortir des ombres
de la mort , qui devoit faire tomber le
mur de division que le péché avoit élevé
entre Dieu et sa créature. Pour tout
dire , enfin , il s'appelle Jésus ; et je n'ai
plus de peine à reconnoître en lui cet
agneau sans tache , cette hostie sainte
qui devoit être immolée pour tout le genre
humain , ce Pontife éternel qui devoit
s'offrir lui-même pour rendre à son Père
l'honneur que lui avoient ravi nos infi-
délités.

Hé , M. F. ! vous demandez tous les
jours comment Dieu a pu permettre
que le péché s'introduisît dans le monde ,
puisque enfin la plus légère offense faite
à la Divinité lui enlève plus de gloire
que toutes les vertus des Justes réduites
à leur propre valeur ne peuvent lui en
procurer.

Ah ! sans doute , du système de la
création et du sein d'un monde dépravé
ôtez J. C. , et il m'est impossible de vous
répondre.

Mais avec lui et par lui le moindre
acte de vertu acquiert des mérites infi-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 307
nis ; le mal du péché est plus que compensé par les adorations d'un Dieu fait homme , et ses suites par rapport à l'homme même sont abondamment réparées.

Et d'où seroit venu pour nous le salut ; la moindre espérance du salut dans la loi du péché , dans la malice du siècle , s'il ne nous étoit né , dit S. Bernard (1) , un salut nouveau et inespéré ?

Le sang des genisses sera-t-il de nature à effacer les crimes de mon cœur ? mon repentir aura-t-il la force de réparer l'injure faite à l'Être-Suprême ? Où sera la victime assez pure et d'un assez grand prix , pour satisfaire à la dette que j'ai contractée ? Où sera le Prêtre assez digne par lui-même de l'offrir et d'être écouté ? Il nous falloit donc , dit Saint Paul , un Pontife tel que celui qui nous a été donné , tel que J. C. , qui est Saint , parfaitement Saint ; un Pontife qui n'eût pas besoin chaque jour comme les Ministres de la terre , d'offrir des victimes premièrement pour ses péchés , et ensuite pour ceux du peuple. Car , vous le savez , M. F. ceux qui approchent le plus près des Autels sont , ainsi que vous , sujets à la fragilité de la nature humaine ; et n'avons-nous pas tous les jours à gémir de nos propres foiblesses ? aussi prions-

(1) *Serm. 6. in vigil. nat. dom.*

308 *Le III.^e Dimanche de Carême.*

nous sans cesse pour nous-mêmes , en priant pour vous tous ; aussi n'offrons-nous les divins Mystères qu'en nous unissant à J. C. ; aussi l'Eglise entière ne prie-t-elle qu'au nom de J. C. Tous les vrais fidèles , dit encore Saint Bernard , savent combien ils ont besoin de Jésus. C'est à ce nom que tout doit fléchir aux Cieux et sur la terre ; point d'autre nom par lequel les hommes puissent être sauvés.

Jésus , nom adorable , bien différent de tant de noms célèbres qui ne l'ont été que pour le malheur du monde ! Jésus , c'est donc en vous que nous devons mettre tout notre espoir ; c'est par vous seul que nous pouvons honorer la divinité comme elle doit l'être ; c'est par vous seul que l'homme pécheur ose encore s'approcher de son Dieu , qu'il satisfait à sa justice , qu'il attend tout de sa miséricorde , qu'il éprouve les effets de sa grâce , et qu'en participant à vos mérites , il rend son hommage agréable et digne d'être accepté.

Que dirai-je donc de ces systèmes d'irréligion , que l'incrédule sème dans tous les cercles , qu'il a cherché à répandre dans des ouvrages immenses , source impure d'un poison aussi dangereux que subtil ; systèmes funestes , qui , en nous privant des lumières et des se-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 307
cours de la révélation, en nous ôtant Jésus, l'auteur de notre salut, l'objet et le consommateur de notre foi, l'unique soutien de notre espérance, enlèvent à Dieu toute sa gloire, privent l'homme de toute sa grandeur, et ôtent au pécheur sa ressource la plus sûre; systèmes plus capables de nous désespérer, par les incertitudes où ils nous entraînent, que de nous tranquilliser par la fausse sécurité qu'ils nous promettent, plus propres à nous plonger pour toujours dans les égaremens où nous aurons eu le malheur de tomber, qu'à nous soutenir ou à nous relever dans nos chûtes?

Ah! M. F. connoissons tout le prix de la foi que le Seigneur nous a donnée; ne souffrons pas que l'esprit d'erreur et de mensonge, l'esprit d'orgueil et d'indépendance, l'esprit de libertinage et de dérèglement y donnent la plus légère atteinte; soyons fidèles à suivre les maximes d'une Religion si sainte, si pure, si digne de son auteur; et soit que nous glorifions Dieu comme le principe de tout ce qui est en nous et hors de nous, soit que nous le glorifions comme la fin à laquelle tout en nous et hors de nous, doit se rapporter, souvenons nous que l'honneur que nous lui rendons n'a de prix, et que nos œuvres n'ont de mérite que par Jésus-Christ.

310 *Le mardi de la II.^e sem. de Carême.*

Unissons-nous donc à lui, comme des membres à leur chef ; unissons-nous à son corps mystique, qui est l'Eglise, par une soumission entière et parfaite à son chef visible et à ses pasteurs ; et n'oublions jamais que sans cette soumission, sans cette union, il n'y a, selon le témoignage de tous les saints Docteurs, ni mérite surnaturel, ni charité, ni culte, qui honore vraiment Dieu, puisqu'on ne peut être uni à J. C. sans l'être à son Eglise.

Mais, M. F. pour glorifier la Divinité, par l'acte le plus essentiel de la Religion, ah ! venez dans nos temples lui offrir, chaque jour, le sacrifice de son Fils. C'est là que le Tout-Puissant, en jetant les yeux sur son Christ, laisse tomber sur nous un regard favorable ; c'est là que les Anges, remplis d'admiration, de confiance et d'amour à la vue du plus grand des Mystères, unissent leurs transports aux nôtres, et leurs plus vives instances à nos vœux et à nos prières. C'est là, qu'environné de ses Saints, et de la troupe glorieuse des Martyrs et des Vierges ; l'Agneau de Dieu s'immole, et qu'en notre faveur, il fait tout-à-la-fois, auprès de son Père, la fonction de prêtre et de victime. Ô Ciel ! quel sacrifice ! et vous refusez d'y assister ? c'est donc à dire, M. F. que vous refusez à Dieu la plus grande gloire que vous puissiez lui ren-

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 311
dre, et que vous vous refusez à vous-mêmes les fruits les plus abondans de la grâce et du salut.

Ah ! désormais venez, M. F. venez offrir, en commun, ce sacrifice adorable ; faites plus encore, pour sanctifier les jours spécialement consacrés au Seigneur, et pour satisfaire aux lois que l'Eglise vous impose, offrez l'hostie sainte, par les mains de votre pasteur ; que ce soit lui qui vous rompe le pain eucharistique, celui de foi, de paix et de charité ; recevez de lui les paroles de vie, et que ses instructions vous disposent plus sûrement à profiter des nôtres. Dieu attache à son ministère des grâces qui lui sont propres, et répand, sur ses paroles, une force et une onction que nous ne saurions donner à nos discours. Et pourquoi faut il que les pratiques, les plus conformes à l'esprit de l'Eglise et à ses préceptes, n'aient plus rien qui nous flatte et nous attire, dès qu'elles semblent nous confondre avec le reste des fidèles.

Non contents de vous assujétir à ces premiers actes de Religion, ne cessez d'honorer Dieu par vos œuvres ; vivez de la vie de J. C. ; suivez ses exemples, imitez ses vertus ; et soit que vous parliez, soit que vous agissiez, quelque chose que vous fassiez, faites-le au nom de J. C.
Omne quodcumque facitis in Verbo aut in

312 *Le III.^e Dimanche de Carême.*
opere, omnia in nomine Domini Jesu
Christi. (1)

Ce n'est pas que la fragilité humaine nous permette de nous rappeler, jusque dans les moindres choses, l'obligation où nous sommes de glorifier Dieu à chaque instant de notre vie, et de le glorifier en nous unissant à son Fils : mais suppléons du moins à ce que nous ne saurions attendre de la faiblesse de notre nature, par une intention droite et une volonté constante de ramener tout à cette fin et de ne rien faire que dans cet esprit. Témoignons souvent à Dieu cette disposition intérieure pour nous y renouveler sans cesse, et pour qu'elle influe sur toutes nos œuvres. Témoignons-la surtout dans nos actions les plus importantes, et pendant le cours de ces actions, de peur que ce qui aura commencé par l'esprit ne finisse par la chair, et que nous ne retirions qu'un fruit passager de ce qui doit nous conduire à une félicité éternelle.

Profitions avec empressement des circonstances les plus propres à nous rappeler au souverain Être ; et pour sanctifier aujourd'hui le reste de nos jours, disons-lui, M. F. à la face de ces Autels, et au nom de son Fils, que nous ne voulons employer tous les instans qu'il

(1) *Coloss. 3. 17.*

De la gloire que nous devons rendre à Dieu. 313
nous laisse qu'à sa gloire. Oui mon Dieu,
c'est votre gloire seule que nous vous
demandons. Procurez-la dans nos biens
et jusque dans nos maux ; que nous ne
nous occupions que d'elle ; que nous ne
travaillions que pour elle ; qu'elle soit
notre unique objet dans cette vie, et
qu'elle devienne la source de notre ré-
compense dans l'autre, c'est ce que je
vous souhaite au nom de notre Seigneur
Jésus-Christ.

S E R M O N

POUR LE MARDI DE LA III.^e SEMAINE

D E C A R Ê M E.

Sur le support les uns des autres.

Alter alterius onera portate et sic adimplebitis legem Christi.

Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

Gal. 6.

IL n'est personne qui ne mette au nombre des vertus les plus précieuses à l'humanité l'esprit de support et d'indulgence que l'Apôtre nous prescrit par ces paroles. Pourquoi faut-il que nous l'exigions des autres avec tant de rigueur, et que nous nous attachions si peu à leur en donner l'exemple dans nous-mêmes?

Vertu si digne de notre empressement et de nos vœux ! vous pouvez seule faire le charme de la vie, nous rendre la société douce et tranquille, nous donner des jours purs et sereins et nous faire jouir de tous les fruits de l'union et de la paix.

Que ne puis-je donc parvenir aujourd-

Sur le support les uns des autres. 315

d'hui à vous en faire sentir tout le prix ! je n'aurois plus besoin de vous parler du devoir pénible , mais indispensable d'aimer ses ennemis. Ah ! M. F. l'esprit d'indulgence ne suffiroit-il pas pour éloigner toutes les inñitiés ou pour les éteindre ? Qu'y a-t-il , en effet , qu'y a-t-il de plus propre à maintenir la paix dans le sein des familles , le bon ordre dans les sociétés les plus nombreuses , la concorde entre tous les hommes ; quelle autre vertu peut mieux assurer notre avantage particulier dans cette vie et dans l'autre ? C'est sans doute par ces motifs que le Sauveur du monde , toujours attentif à ce qui pouvoit procurer le bien général et notre propre bonheur , n'a cessé de la prêcher aux hommes tant par ses leçons que par son exemple et en a fait un des caractères les plus marqués de fidélité à accomplir sa loi. *Sic adimplebitis legem Christi.*

Il nous la prêche encore tous les jours cette vertu , par la patience , par la condescendance dont il use envers les pécheurs , et peut être envers nous-mêmes ; toujours rempli de cet esprit de douceur qui ne lui permettoit pas , dans le cours de sa vie mortelle de rompre le roseau à demi-brisé , ni d'éteindre la mèche qui fume encore , il a réservé pour le siècle à venir tout le poids de sa colère à l'égard des

méchans , pour leur faire éprouver pendant cette vie tous les effets de sa miséricorde. Il les supporte , il les prévient , il les invite à retourner à lui , il leur offre sans cesse des voies de réconciliation et n'épargne rien pour les engager à en profiter. Conduite aimable et touchante qui devrait être le modèle de la nôtre et que nous devons craindre qui ne serve un jour à nous accuser et à nous confondre. Liés par le Ciel même à des hommes sujets comme nous à mille foiblesses , nous refusons de nous en faire un sujet de mérite en les supportant , et nous déshonorons , par nos emportemens , nos dissensions , nos haines et nos vengeances , la nature d'un être sociable tel que l'homme et la Religion sainte que nous professons.

Prenons aujourd'hui des dispositions toutes contraires , entrons dans les vues de notre divin Maître , et pour former en nous cet esprit de support et d'indulgence sans lequel nous ne saurions mériter la sienne , arrêtons-nous à trois réflexions qui naissent naturellement du sujet que je traite et qu'il nous sera aisé de nous rappeler dans toute notre conduite.

Nous avons tous les jours besoin d'indulgence pour nous-mêmes dans la société , première réflexion ; l'esprit d'union

et de charité qui distingue tous les vrais Disciples de J. C. doit nous porter à l'indulgence envers ces hommes qui sont nos frères et en être la règle ; seconde réflexion et le sujet de ma seconde partie. Enfin la manière dont Dieu en usera à notre égard dépendra de celle dont nous en userons nous-mêmes envers les autres ; troisième réflexion que je traiterai ainsi que les deux premières avec autant de précision qu'il me sera possible.

Si nous nous considérons nous-mêmes soigneusement et sans illusion , si nous envisageons ce que la charité si essentielle au Christianisme nous prescrit , si nous faisons attention au besoin pressant où nous sommes de la miséricorde de notre Dieu, nous trouverons dans ces trois considérations jointes ensemble tout ce qui peut nous rendre vraiment indulgens.

Au reste , M. F. il s'agit ici d'une de ces maximes dont l'usage nous est nécessaire à chaque instant , dans toutes les situations différentes , dans toutes les conditions de la vie , de ces maximes qui sont faites pour tous , auxquelles on ne pense pas , et qui cependant n'ont besoin , pour faire sur l'esprit toute l'impression que l'on peut en attendre , que d'être exposées naïvement et sans art , d'autant plus promptes à produire leur

318 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

effet qu'on les rend plus sensibles et qu'on s'applique davantage à les mettre à la portée de tous. C'est uniquement ce que je me propose dans ce discours, et pour que l'on en retire quelque fruit, qu'il me soit permis d'y sacrifier la pompe et les richesses d'une éloquence plus relevée au style familier de l'instruction.

Daignez, ô mon Dieu, répandre, sur mes paroles, l'onction de votre amour, qu'elles soient simples, mais qu'elles persuadent, et que la douce impression de votre grâce nous rende encore plus facile l'obéissance de l'un de vos plus doux préceptes; nous vous en prions par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Chaque homme a ses défauts, et dans la société nous avons sans cesse besoin d'indulgence pour nous-mêmes; deux vérités qui naissent l'une de l'autre et dont la conséquence est facile à tirer, dès que les principes sont une fois reconnus; deux vérités sensibles, et que l'on avoue aisément dans la spéculation, mais dont on n'est point assez vivement pénétré, et qu'à chaque instant on désavoue dans la pratique, pourquoi? parce qu'on ne se connoît point et qu'on ne s'étudie point soi-même.

Par l'effet naturel d'un amour-propre aveugle et injuste, nous portons une attention maligne sur les défauts d'autrui et nous n'en faisons point ou presque point sur ceux qui sont en nous. Je dis plus encore, veut-on nous les faire apercevoir, nous les excusons, nous leur trouvons mille prétextes, nous les déguisons même sous de beaux noms, qui en font presque des vertus, tandis que nous les considérons dans les autres sous l'aspect le plus odieux.

Ce que nous appelons en eux opiniâtreté, entêtement, nous voulons le faire passer en nous pour un attachement ferme et inviolable à la vérité; ce que nous ne craignons pas de taxer ailleurs d'inflexibilité, de dureté, n'est de notre part qu'un amour constant de l'ordre et de la justice. Ce qui nous paroît animosité, haine, vengeance, dans ceux qui en sont peut-être les moins susceptibles, n'est plus dans nous, quoique porté à un excès qui ne peut se concevoir, qu'une attention très-légitime à garder les bienséances, à maintenir notre dignité, et à nous faire rendre pour l'avenir le respect qui nous est dû: en un mot, et pour me servir des expressions de J. C. (1) nous voyons une paille dans l'œil de notre frère, et nous ne voyons pas une poutre qui est dans le nôtre.

(1) *Mat.* 7. 2.

Tel est, et nous en faisons tous les jours, M. F. une épreuve bien triste et bien humiliante pour nous, tel est le véritable caractère de l'amour déréglé de nous-mêmes. Semblable à un verre trompeur, il grossit à nos regards tous les objets, il les augmente sans mesure lorsqu'il s'agit des défauts des autres, et par une illusion toute contraire, il les diminue, il les fait disparaître dès qu'il s'agit de nos propres foiblesses.

De là vient sans doute la difficulté que nous ressentons à supporter ceux avec lesquels nous vivons ; c'est que nous les croyons seuls coupables ; c'est que toujours prêts à nous séduire, à nous flatter nous-mêmes et à recevoir le bandeau fatal de l'amour-propre, nous nous croyons exempts des défauts que nous blâmons en eux, ou des vices semblables à ceux que nous leur reprochons, car si nous étions bien persuadés (comme nous devrions l'être en effet) qu'ils ont lieu tous les jours de se plaindre de nous comme nous nous plaignons d'eux, qu'il y a en nous des taches qui les offusquent continuellement, que notre caractère leur présente des bizarreries, des inégalités, des contradictions qui les étonnent à chaque instant, et qu'ils ont souvent la plus grande violence à se faire pour soutenir sans aigreur et sans re-

Sur le support les uns des autres. 321
proche ce qui leur paroît déplacé dans nos actions ou nos discours ; sans doute alors, ah ! sans doute, nous aurions plus de penchant à les excuser qu'à les condamner, et nous userions plus volontiers envers eux d'une indulgence dont nous sentirions que nous avons besoin pour nous-mêmes.

Cependant ne puis-je pas le dire à vous, M. F. et peut-être à chacun de vous en particulier, vous vous accusez sans cesse les uns les autres. On n'entend de tous côtés entre voisins, amis, parens que plaintes et que murmures. Vous jugez dans la plus grande rigueur tous ceux qui n'ont pas eu l'avantage de vous plaire et qui vous sont opposés par quelque endroit. Vous croyez devoir leur faire éprouver les traitemens les plus durs ; vous voudriez même que le monde entier, s'il se pouvoit, entrât dans les sentimens et la disposition où vous êtes envers eux, tant elle est juste, dites-vous, si toutefois une semblable disposition peut jamais l'être devant Dieu ; mais enfin, s'ils sont aussi coupables que vous le dites, traitez-les donc avec tant de dureté, j'y consens, et pour les accabler sous le poids de votre indignation et de la haine publique que vous leur suscitez, soyez le premier à donner, à leur égard, l'exemple de la sévérité la

322 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême:*

plus outrée, ne ménagez plus rien, jetez-leur le premier la pierre afin que tous les autres la leur jettent avec vous. Mais prenez-garde, M. F. ce que j'ose vous accorder aujourd'hui en paroissant oublier ce que la Religion vous défend, je ne le permets comme J. C. qu'à celui d'entre vous qui n'a rien à se reprocher. *Qui sine peccato est vestrum, primus in illum lapidem mittat* (Joan 8.) Ah ! s'il est vrai, dit Saint Grégoire, que tant que nous sommes dans cette chair mortelle, nous sommes tous sujets aux infirmités de la nature corrompue, chacun de nous ne devoit-il pas juger par lui-même, combien il doit avoir compassion de la foiblesse de son prochain.

Quel est, ô mon Dieu, le triste état de l'homme ? quel est notre aveuglement, et combien n'avons-nous pas besoin de votre secours pour arracher le voile qui nous cache nous-mêmes à nous-mêmes ?

Lorsque nous n'apercevons dans tous ceux avec lesquels nous avons contracté une certaine familiarité que des exemples et des suites de la fragilité humaine, lorsque l'expérience la plus commune nous apprend qu'il n'est personne, faites attention, je vous prie, je dis personne sans en excepter même les plus justes, qui soit exempt de défauts et qui n'en fasse paroître davantage à mesure que

Sur le support les uns des autres. 323

nous sommes plus à portée de l'étudier et de le connoître, comment pouvons-nous croire, que nous serons ici-bas les seuls en qui l'on n'ait rien à reprendre. Vous n'avez pas, je le veux, tel vice que vous blamez dans autrui, mais n'êtes-vous pas sujets à beaucoup d'autres plus considérables peut-être et moins dignes d'excuse; ou n'êtes-vous pas du moins la première cause de ce qui excite si fort vos gémissemens et vos plaintes. Vous épouse désolée dont la douleur éclate avec tant de violence et qui ne croyez pas pouvoir supporter plus longtemps la conduite de celui que le Ciel vous a donné pour époux, au lieu de l'attirer par vos complaisances et par vos égards, de le fixer par une attention continuelle à lui plaire et de regarder, comme votre premier devoir, celui de vous en faire aimer, ne l'avez vous pas éloigné par votre humeur difficile et impérieuse et par une négligence affectée de ce qui auroit pu le satisfaire, ne lui avez-vous pas rendu sa maison presque insupportable par vos contradictions, vos hauteurs ou vos emportemens? Vous, époux volage et infidèle qui vous plaignez de ne pas trouver dans celle à qui Dieu vous a uni par un lien sacré, les empressemens, les soins et toutes les qualités nécessaires pour vous captiver, faites

324 *Le mardi de la III^e sem. de Carême.*

un retour sur vous mêmes , et voyez si vos manières brusques et sauvages , si votre indifférence , si vos dédains et vos mépris , n'ont pas aigri son caractère et n'ont pas contribué à lui faire perdre toute la douceur et tous les charmes qu'il n'eût tenu qu'à vous d'y rencontrer. Vous , pères et mères , vous maîtres , qui gémissiez à chaque instant de l'ingratitude et du peu de docilité de vos enfans ou de ceux qui font leur unique occupation de vous servir , ne leur imposez-vous pas un joug qu'ils ne peuvent porter ? N'abusez-vous pas de votre autorité , en l'employant uniquement à dominer sur leur volonté , à les tyranniser par vos caprices , à les contraindre jusque dans les choses les plus innocentes ; et vous , enfans rebelles et dénaturés , serviteurs indociles , vous qui vous portez sans cesse pour les accusateurs de ceux qui vous ont donné le jour , ou que Dieu vous a donnés pour maîtres , ne méritez-vous pas la conduite qu'ils tiennent à votre égard par votre peu de respect , de fidélité , de soumission ou de condescendance , et par les déréglemens dont vous les rendez chaque jour les témoins ? Vous enfin qui avez été uni si étroitement à cet ami avec lequel vous venez de rompre pour toujours , si n'ayant aucun égard à l'attachement qu'il vous a témoigné ,

Sur le support les uns des autres. 325

aux services qu'il vous a rendus, ou aux qualités solides dont il est orné, vous n'avez fait attention qu'à quelque procédé moins régulier, en apparence, que vous ne vous seriez cru en droit de l'attendre, qu'à ses vivacités passagères et peut-être à son trop de franchise sur des vérités importantes, mais qu'il vous paroissoit dur d'être obligé d'entendre, n'avoit-il pas à se plaindre de son côté de la légèreté de votre esprit, du peu de ressources qu'il trouvoit dans les sentimens de votre cœur, de votre indiscretion, de vos négligences perpétuelles dans ce qui concerne les devoirs les plus saints de l'amitié.

Mais que fais-je, M. F. à l'instant même où je cherche à vous peindre tels que vous êtes, vous vous imaginez sans doute reconnoître dans mes discours la conduite de ceux dont vous croyez avoir droit de vous plaindre et vous n'y reconnoissez pas la vôtre. Illusion déplorable ! il faudroit, à chaque trait que nous vous offrons, un autre Nathan, qui pût vous dire comme ce Prophète le disoit à David, c'est à vous que ceci s'adresse, vous êtes cet homme dont on parle. *Tu es ille vir.*

Ah, M. F. ! au lieu de nous arrêter sans cesse à faire le procès aux autres hommes et à leur appliquer toutes les critiques des mœurs que nous lisons

326 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

dans les livres de piété, ou que nous entendons faire dans la chaire de vérité, que n'avons-nous assez de raison pour nous examiner nous mêmes, assez d'humanité pour désirer sincèrement de connoître nos propres défauts, assez de bonne foi pour en convenir ? Peut-être nous apercevriens-nous alors que nous ne sommes le plus souvent mécontents des autres, que parce qu'ils ont lieu de l'être de nous ; nous sentirions du moins que si nous avons quelque chose à supporter en eux, il y a aussi en nous mille faiblesses, pour lesquelles nous devons désirer qu'ils nous fassent grâce, et nous les excuserions en partie pour mériter qu'ils nous excusent à leur tour.

Car, vous le savez, M. F. selon la règle la plus ordinaire, on nous juge dans le monde comme nous jugeons les autres ; et ne nous est-il pas arrivé cent fois à nous mêmes de peindre des couleurs les plus noires ces caractères durs et intraitables, qui, toujours empressés à saisir ce qui peut donner matière à leurs censures et à leurs plaintes, ne souffrent rien de ce qui les contraint et leur déplaît, n'usent de condescendance pour qui que ce soit, se croient tout permis, et ne permettent rien à la fragilité de ceux qui les environnent ?

Nous relevons avec une sorte d'affec-

Sur le support les uns des autres. 327
tation jusqu'aux plus petits défauts qui se rencontrent dans les hommes de ce caractère. Nous nous prévenons contre eux, et c'est assez que nous les voyions d'humeur à ne nous rien passer, pour que nous entrions aussitôt, à leur égard, dans une disposition toute semblable. Mais recueillons, pour notre propre instruction, tout le fruit que nous offre une leçon aussi frappante, et demandons-nous dans un esprit de vérité, si nous ne devons pas craindre de faire une pareille impression sur ceux qui sont à portée de nous connoître.

Nous voudrions que dans les jugemens que l'on forme de nos sentimens et de nos actions, il put se trouver en tout temps un certain fond de douceur et de bonté, qu'on interprêtât nos discours dans le sens le plus favorable, que ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre, eussent pour nous de certains ménagemens, et qu'il nous fut permis de rencontrer en eux une sorte de condescendance, une sorte de facilité à se prêter à nos goûts, à nos penchans, à des habitudes sur lesquelles nous sommes étonnés, qu'ils témoignent tant de vivacité ou tant d'aigreur, et cependant nous faisons, envers eux, tout le contraire de ce que nous nous croyons en droit d'en attendre. Après cela, M. F. comment vou-

328 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

lons-nous qu'ils nous épargnent, qu'ils nous supportent, qu'ils soient indulgens à notre égard ? Ah ! changeons de conduite, et j'ose, en quelque sorte, vous être garant, qu'ils auront pour nous cette indulgence que nous désirons ; que dis-je ? peut-être même s'empresseront-ils alors à agir envers nous de manière que nous ne trouverons presque plus rien à supporter en eux.

Et pour vous en convaincre, M. F. jetez les yeux sur celui qui est doué de cette vertu précieuse, et comparez-le à celui qui est assez malheureux pour en être privé.

Celui-ci que tout blesse, que tout révolte dans les autres, qui s'aigrit du plus foible obstacle qu'on oppose à ses désirs, qui s'irrite de la plus légère offense, et qui souvent même, délicat jusqu'à l'excès, en suppose où jamais on n'eût aucun dessein d'en mettre ; qui considère les défauts comme des vices, les simples foiblesses comme des crimes ; qui ne passe sous silence que ce qu'il ne lui est pas libre de censurer et de condamner ; qui abonde en son sens, et ne sait ce que c'est que de céder sur tant de choses à l'égard desquelles il importe peu d'avoir raison ; qui contredit, qui conteste, qui dispute sans fin, et semble ne pas avoir de plaisir plus doux que celui de mettre

Sur le support les uns des autres. 329
chacun dans son tort, et de lui faire avouer sa méprise et ses fautes ; ah ! qu'il est à plaindre, M. F. tout homme de ce caractère, et que j'en crains pour lui les suites pénibles. Il fait le tourment des autres et son propre supplice ; ceux qui le connoissent le mieux le redoutent et l'évitent ; il est étranger dans sa propre famille ; il change, à chaque instant, de sociétés et d'amis, et il ne parvient à s'assurer nulle part l'estime, la confiance et la paix, ou il n'achète enfin, à l'extérieur, cette paix si désirable que par une dépendance absolue de ceux mêmes, dont il ne vouloit autrefois rien souffrir. Trop juste châtement du défaut de support, et prenez garde, M. F. description trop naïve de ce qui se passe tous les jours dans le monde, et peut-être même au milieu de vous et sous vos yeux.

Mais, au contraire, que celui qui se fait une heureuse habitude d'excuser, de justifier, de supporter, qui se prête à nos foiblesses, qui use de ménagement et de bonté, qui cède, qui console, toutes les fois qu'il peut le faire, sans blesser la justice et la vérité, que celui-là retire de sa conduite d'heureux fruits. Considérez combien elle le rend cher à tous ceux dont il est environné, combien on se prête, de son côté, à tout ce qui peut lui plaire, avec quel soin on évite tout

330 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

ce qui pourroit le mortifier ; combien on a de penchant à l'excuser , lors même qu'il se condamne , et avec quel empressement on se porte à lui rendre même au delà de ce qu'il pourroit prétendre , à mesure qu'il semble exiger avec moins de rigueur ce qui lui est dû ; car c'est ainsi que se vérifie , tous les jours , cette parole de l'Esprit Saint : mettez de la douceur dans toute voire conduite , et vous obtiendrez , non-seulement l'estime des hommes , mais leur amour. *In mansuetudine perfice opera tua , et super hominum gloriam diligeris.* C'est ainsi encore , que nous éprouvons la vérité de ces paroles du Sauveur : heureux ceux qui sont miséricordieux , parce qu'ils obtiendront aisément qu'on le soit à leur égard. *Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Heureux donc ceux qui ; réservant toute leur sévérité pour eux-mêmes , craindroient de la faire paroître envers leurs frères , et qui , pleins de clémence , n'ont pour eux que de la condescendance et des égards. *Beati misericordes.* On ne jettera point , sur leurs défauts , un œil sévère ; ils seront à l'abri des traits empoisonnés de la haine , ou les traits s'émousseront en tombant sur eux , et l'on s'empressera , de toutes parts , à couvrir ce qu'ils ont de foiblesses , par le récit de

len
Be
nie
qu
van
cile
aut
de
On
po
l'e
mé
de
ric
en
sée
me
ne
qu
pe
qu
V
or
cr
sc
ci
cc
er
d
d
u

leurs vertus. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux ceux dont le zèle commence par se replier tout entier sur ce qu'ils ont à corriger en eux, et qui, éprouvant en eux-mêmes combien il est difficile de se vaincre, n'attendent pas des autres plus qu'ils ne peuvent se promettre de leurs propres efforts. *Beati misericordes.* On ne demandera d'eux que ce qu'ils pourront donner, on recevra sans peine l'excuse de leur fragilité, on se fera même un devoir de justifier leurs actions, dès qu'on trouvera jour à le faire. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux, encore une fois, ceux qui, selon la pensée de St. Chrysostôme, croyant avoir mérité tout ce qu'on leur fait souffrir, ne s'en prennent qu'à eux seuls des peines qu'ils éprouvent et en sont par là plus portés à traiter avec bonté ceux mêmes qui les persécutent. *Beati misericordes.* Vaincu par des procédés si nobles, on oubliera les sujets de plaintes que l'on croyoit avoir contre eux, ou l'on ne s'en souviendra que pour se reprocher en secret de les avoir exagérés. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux tous ceux qui entrent, à l'égard des autres hommes, dans les mêmes dispositions où ils doivent désirer que l'on soit à leur égard : on usera, envers eux, du même retour. *Beati*

332 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*
misericordes quoniam ipsi misericordiam
consequentur.

Il est donc vrai que notre propre intérêt, relativement à la société pour laquelle Dieu nous a formés, c'est de prendre cet esprit d'indulgence et de support, que nous devons souhaiter ardemment de faire naître dans les autres par rapport à nous, et le plus sûr moyen de nous pénétrer du besoin où nous sommes, qu'on daigne en user en notre faveur, c'est de faire sur nous un retour sérieux, de nous examiner sans prévention, sans aveuglement, sans partialité, et d'avouer, en gémissant, tout ce qu'il y a en nous de foiblesse, tout ce qu'il est nécessaire qu'on nous pardonne à chaque instant. En un mot, connoissons nous nous-mêmes, soyons vraiment humbles, et nous serons indulgens.

Mais, je passe à un autre motif bien plus digne de la Religion que J. C. nous a donnée, motif de charité, qui doit servir en même-temps de règle à notre indulgence. C'est ce qui va faire le sujet de ma seconde partie.

SECONDE RÉFLEXION.

Quand il seroit vrai que les autres hommes ne trouveroient rien à supporter en nous, et que nous n'aurions pas be-

soi
la
de
ess
suf
usi
et
rig
les
les
Di
so
cc
fa
et
tir
ét
qu
le
ce
gr
fr
g
c
d
ti
é
s
c
i

soin de leur indulgence pour nous-mêmes, la charité qui doit être le premier lien de la société, comme elle est le caractère essentiel de la Religion chrétienne, ne suffiroit-elle pas pour nous exciter à user de condescendance envers les autres, et pour nous rendre douce une loi si rigoureuse en apparence.

En effet, M. F., si nous aimons les hommes comme J. C. veut que nous les aimions ; si nous les aimons pour Dieu, nous sera-t-il donc si difficile de souffrir leur mauvaise humeur, leurs contradictions et tous leurs autres défauts ? Qu'est-ce qui entretenoit la paix et la concorde parmi les premiers Chrétiens, et qui faisoit que toutes choses étoient communes entr'eux ? qu'est-ce qui les portoit à endurer si patiemment les outrages de leurs persécuteurs, sinon cette charité ardente qui leur faisoit regarder tous les hommes comme leurs frères, comme des membres de cette grande famille dont Dieu est le Père, comme des âmes rachetées par le sang de J. C. et qui pouvoient à chaque instant éprouver les effets de sa grâce et être mises au nombre de ses plus fidèles serviteurs ?

Pouvons-nous, ô mon Dieu, rappeler ces heureux temps sans nous condamner nous-mêmes et sans reconnoître, à l'ai-

334 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

greur qui règne dans nos discours et dans toute notre conduite , combien peu nous nous remplissons de l'esprit de votre aimable loi. Saint Etienne prie pour ses bourreaux , tandis que nous maudissons, dans le fond de notre cœur , ceux qui marquent la moindre opposition à notre volonté ; mais remontons à notre plus parfait modèle , jetons les yeux sur notre divin Maître. Toute sa vie et jusqu'à ses derniers instans ne nous forment-ils pas à la patience envers les autres hommes ? Son sang , qu'il a répandu pour chacun de nous , malgré les offenses de tant de Chrétiens qui le trahissent tous les jours , ne nous dicte-t-il pas avec assez de force la conduite que nous devons tenir envers nos frères ? N'est-ce pas , comme le remarque Saint Chrysostôme , une chose ridicule et indigne d'un Chrétien de ne pas pouvoir supporter la moindre parole après que J. C. a enduré pour lui tant de maux et d'indignités. *Non ne per absurdum et dignum est , si Christus propter te tot indigna sustinuit , tu ne verba quidem sæpe perpeti possis* (1).

Vous avez de la charité , M. F. ou du moins vous vous flattez d'en avoir , mais en quoi donc la faites-vous consister ? est-ce dans cette attention continuelle à relever jusqu'aux plus petites fautes que

(1) *Homel. 82. in Joan. cap. 18.*

l'on commet contre vous ? Pour moi, je vous l'avouerai, je n'y vois qu'une fausse délicatesse dont l'orgueil est le principe. Vous avez de la charité et vous regarderiez avec raison comme une marque de réprobation de n'en avoir pas. Mais où est-elle donc, je vous prie, se trouve-t-elle à éclater sans cesse en reproches, à nourrir chaque jour vos mécontentemens personnels par de nouvelles accusations et de nouvelles plaintes, à n'envisager que sous le joug le plus odieux tout ce qui ne s'accorde pas avec vos penchans et vos vues, à ne rien permettre, à ne rien passer à la fragilité humaine. Vous avez de la charité, songez-voilà vos aumônes ou quelques bonnes œuvres à-peu-près semblables qui vous le font penser ? Ah ! l'aumône la plus agréable au Seigneur, c'est la miséricorde dont on use envers ses frères. Vous avez de la charité, vous vous trompez, M. F. vous vous trompez dès que vous n'êtes pas indulgens. Non, Seigneur, non, ne permettez pas que nous nous abusions ainsi nous-mêmes et que nous oublions que la première loi de la charité est de porter le fardeau les uns des autres.

Entrons donc, M. F. dans les dispositions où l'Apôtre (1) veut que nous soyons. Prenez, nous dit-il, comme des

(1) *Col.* 3.

336 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

Elus du Seigneur et des bien aimés , prenez des entrailles de miséricorde , de bonté , d'humilité , de modestie , de patience. Supportez-vous mutuellement chacun , remettant à son frère les sujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui. En un mot , faites régner , dans vos cœurs , cette charité sincère qui est le lien de la perfection. *Super omnia charitatem habete quod est vinculum perfectionis.* Celui qui ne sait rien supporter de la part de ses frères ne les aime pas ; et , comme l'Écriture (1) nous l'enseigne , celui qui ne les aime pas , n'aime point Dieu.

La charité ne sauroit être le motif de notre indulgence , qu'elle n'en devienne en même temps la règle ; c'est-à-dire , qu'elle doit , par une suite nécessaire , la rendre généreuse et persévérante , de manière que nous ne cherchions pas à nous consoler de nos afflictions et de nos peines , en les exposant non à Dieu seul , qui est la vraie source de toute consolation , ou à ceux qui tiennent , à notre égard , sa place sur la terre , mais à qui-conque est prêt à nous entendre , en flétrissant , par ces récits qu'empoisonne notre prévention secrète ou notre malignité , la réputation de ceux dont les défauts ou la conduite nous sont à charge , et en nous dédommageant ainsi de l'effort

(1) 1 *Juan.* 4.

que

que nous sommes obligés de nous faire pour ne pas nous porter à des excès dont nous craindrions les suites pour nous mêmes : de manière encore que nous ne disions pas : je souffrirois bien telle ou telle chose , mais je ne saurois en souffrir telle autre , j'ai pu soutenir cet affront une première fois , mais réitéré , je ne le soutiendrai jamais. Je supporterois bien cela , si cela me venoit de telle personne , mais de la part de telle autre personne , cela est plus fort que moi , je ne puis le supporter. Hé ! M. F. est-ce donc-là le langage de la charité ? ou n'est-ce pas plutôt celui de l'amour-propre. La charité connoît-elle ces exceptions et ces réserves , et si c'est pour Dieu que nous agissons , et par une véritable tendresse pour les hommes , devons-nous faire ces distinctions odieuses entre les offenses ou les personnes ?

Ah , M. F. ! Dieu voit votre prochain tel qu'il est et il le souffre , vous paroît-il donc trop dur d'être obligé de le souffrir ?

Ce qui excite sa compassion envers vos frères ne peut-il mériter la vôtre ? Quels que soient leurs défauts et leurs vices , souvenez-vous qu'ils trouvent un asile dans les entrailles de la miséricorde du Sauveur , et que vous ne pouvez pénétrer jusqu'à eux pour les accabler de vos

rigueurs sans percer des mêmes traits ce cœur sacré qui les renferme tous et qui s'est montré si tendre et si indulgent pour vous-mêmes.

Mais, vous me direz peut-être, M. F. comment peut-on supporter ces hommes qui ne se prêtent en aucune manière ; ces hommes qui ne supportent rien ? Hé quoi ! avons-nous déjà oublié que l'indulgence, dont nous userons envers eux, sera le plus sûr moyen de leur en inspirer ; que la contradiction, qu'une opposition formelle ne peuvent que les aigrir et les révolter, tandis que la condescendance et les ménagemens les gagnent et les ramènent ; que dans un pareil combat celui qui cède est presque toujours sûr de vaincre, et que rien n'est plus glorieux que la victoire qu'on acquiert par la douceur et par la patience ?

C'est ainsi que David savoit calmer, par les accords les plus touchans, la jalouse fureur de Saül, et qu'il n'opposoit, aux traits de sa haine et de son courroux, que sa générosité, sa douceur et ses égards. C'est ainsi que Jacob soumis parvint à dompter l'orgueil et la férocité d'Esau.

Au reste, je parle ici d'une indulgence qui ait la charité pour principe et pour mesure. Or, la charité se règle-t-elle sur la conduite que les autres hommes tien-

Sur le support les uns des autres. 339
ment à notre égard ? si vous n'aimez que ceux qui vous aiment , si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font , si vous ne prévenez , si vous ne supportez que ceux de qui vous attendez quelque retour , quel mérite aurez-vous (1) ? les païens et les pécheurs font la même chose. Mais si vous aimez ceux qui vous haïssent , si vous souffrez tout de la part de ceux qui ne veulent rien souffrir , si vous êtes indulgens , si vous êtes bons envers ceux qui ne le sont pas , et qui , malgré tous les soins que vous prenez pour les fléchir et les toucher , se portent toujours aux mêmes excès , ah ! c'est alors que votre récompense sera grande , et que , comme le dit J. C. , vous serez les enfans du Très-Haut qui est bon et miséricordieux envers les ingrats et les méchans. C'est alors que vous pourrez vous rendre , en quelque sorte , témoignage à vous-mêmes que vous êtes animés de cette charité avec laquelle tout est supportable. Car , c'est en effet , sous ces traits que l'Apôtre des nations nous la dépeint. La charité est douce et patiente , elle souffre tout , elle supporte tout , elle ne se lasse jamais. *Charitas patiens et benigna est , omnia suffert , omnia sustinet , nunquam excidit.*

Ajoutons que la charité ne se forme

(1) *Math. 5. 46.*

340 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

point de vains prétextes et qu'elle n'élude pas l'obligation d'être miséricordieux et patient envers les autres hommes, par la rupture, par la fuite ou par d'autres expédiens à-peu-près semblables. Car est-ce-là, je vous le demande, agir par l'esprit de Dieu, ou par l'impression d'une sensibilité portée à l'excès, et qui ne veut absolument se gêner en rien ? J'avoue cependant que la charité doit se prescrire à elle-même, dans l'exercice des vertus qu'elle nous commande, de certaines bornes au-delà desquelles son zèle ne seroit plus éclairé par la prudence. Il est sans doute des circonstances où il vaut mieux se séparer entièrement que de s'exposer aux plus grands maux. Mais, prenons garde que ce ne soit notre impatience qui nous fasse regarder ces circonstances comme présentes et cette séparation comme nécessaire.

Agar ne pouvant plus supporter de la part de Sara des traitemens qui lui paroissent trop rigoureux, sort de la maison d'Abraham et forme le dessein de s'éloigner pour toujours ; mais l'Ange du Seigneur se montre à elle, et lui ordonne de retourner vers celle dont elle fuit la colère, de s'humilier en sa présence, et de la fléchir par ces marques de soumission et de déférence. *Revertere ad dominam tuam et humiliare sub manu illius.*

Sur le support les uns des autres. 341

C'est-là, Chrétiens, ce que Dieu semble nous dire à nous-mêmes dans une infinité d'occasions où nous ne voyons d'autre ressource que la fuite et le divorce; *revertere*; retournez et humiliez-vous, ou s'il en est temps encore, prévenez cet éloignement, cette séparation que vous méditez, prévenez-la, dis-je, par vos complaisances et par vos larmes, prévenez-la par une attention continuelle sur vous-mêmes, afin qu'il ne vous échappe aucun geste, aucune parole qui marque votre mécontentement, et qui renouvelle ou qui perpétue les disputes et les plaintes. Pliez votre caractère et votre humeur à tout ce que l'on exige de vous, lorsque vous pouvez le faire sans crime, et quand il seroit vrai que vous ne vous seriez pas attiré comme Agar, les persécutions domestiques et les afflictions secrètes que vous éprouvez chaque jour; abaissez-vous devant celui qui vous afflige, surtout s'il est revêtu, à votre égard, d'une autorité que vous deviez respecter. Humiliez-vous sous sa main, comme si elle n'étoit que l'instrument dont Dieu se sert pour vous éprouver par les souffrances. *Humiliare sub manu illius.*

N'opposez comme eux, à l'égard de tous les hommes, s'il est possible, que la douceur à leur colère, l'humilité à l'orgueil de leurs paroles, la prière à

342 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

leurs injustices, le silence à leurs outrages, la fermeté de votre foi à leurs erreurs, la modération de votre conduite à leur violence et à leurs emportemens. Au lieu de suivre leur exemple, montrez-vous leurs frères par votre bonté, par votre constance à les supporter. Devenez les imitateurs de J. C. en combattant à l'envi à qui souffrira le plus d'injures, le plus d'humiliations et de mépris. C'est ainsi que nous instruit un ancien Père de l'Eglise (1) et un des premiers Disciples des Apôtres, duquel je n'ai fait presque que rapporter ici les paroles. Mais si ces maximes vous paroissent trop dures, si vous trouvez qu'il vous coûteroit trop d'agir ainsi envers les hommes, ah, M. F. avouez que vous n'avez pas pour eux cette charité qui triomphe de tout, qui surmonte tous les obstacles, qui selon l'expression de Salomon est forte comme la mort. *fortis est ut mors dilectio.* (2)

Ajoutons enfin, pour ne rien laisser à désirer sur une matière si importante, et pour prévenir l'abus qu'on ne fait que trop aisément, des vérités les plus nécessaires, qu'il y a aussi des occasions où l'indulgence n'est que foiblesse, loin d'être une vertu ; et cela arrive pour l'ordinaire, lorsqu'elle fait plus de tort à ceux pour lesquels nous l'avons ou qui

(1) *St. Ignace.* (2) *Cant. 8.*

Sur le support les uns des autres. 343
en sont les témoins qu'elle ne leur devient réellement utile. Cette sorte d'indulgence est produite ou par une tendresse aveugle telle qu'est celle de bien des mères qui s'aiment elles-mêmes d'un amour déréglé dans leurs enfans, ou par une nonchalance molle et efféminée à laquelle il coûteroit trop de réprimer; dans son principe, ce qu'elle sera ensuite obligée de punir avec la plus grande rigueur, ou par une condescendance lâche et criminelle qui ferme les yeux sur le mal, qui le tolère quand elle pourroit l'empêcher, ou par une mauvaise honte dont on devroit tarir la source, en cessant de faire les mêmes choses qu'on est obligé de condamner hautement dans les autres et qu'on n'ose y reprendre par la raison même qu'on est le premier à les faire. Non, ce n'est point d'une pareille indulgence que la charité est le principe, ce n'est pas de cette fausse tolérance, qui tantôt naît de foiblesse et tantôt d'impiété, tolérance également funeste, qu'on exige et dont on se pique aujourd'hui dans le monde, où le vrai zèle n'est dépeint que sous les titres odieux de sévérité outrée, de superstition et de fanatisme; mais c'est uniquement de cette indulgence qui sans se rendre favorable au vice et à l'erreur, les supporte patiemment lorsqu'il le faut, et

344 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

dans un esprit d'union qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des hommes. Voilà l'indulgence à laquelle nous sommes tous obligés, celle qui fait la gloire des familles en écartant les mauvais rapports qui servent de scandale aux étrangers, et qui augmentent encore l'aigreur et la division entre les proches.

Ah ! faut-il donc, ô mon Dieu, que nous voyons le frère armé contre le frère, l'époux contre l'épouse, le père contre son fils, les enfans contre leur mère, et pourquoi, Seigneur, si ce n'est parce qu'ils refusent d'observer, dans toute son étendue, l'aimable loi que vous leur avez imposée de se supporter les uns les autres.

Qu'une famille est malheureuse lorsque cet esprit de support n'y règne pas. Agitée au-dedans elle y éprouve tous les maux qu'enfante la discorde. Foible et méprisée au-dehors elle perd les avantages qu'elle auroit retirés de l'union de tous ses membres ainsi que du respect et de l'estime des autres hommes. J. C. semble mettre son sort en parallèle avec celui d'une ville désolée par des troubles intérieurs, par des factions qui la déchirent, avec celui d'un état dont les différens ordres, au lieu de se soutenir mutuellement et de tendre par un commun effort vers le bien général,

Sur le support les uns des autres. 345

se diviseroient entre eux , se détruiraient l'un par l'autre , armeroient pour leur querelle particulière citoyens contre citoyens , et devenus le jouet d'une nation étrangère , seroient enfin la victime de qui chercheroit à les opprimer , ou subiroient le joug honteux de qui voudroit les asservir. *Omne regnum divisum contra se desolabitur , et omnis civitas , vel domus contra se non stabit.*

Non , M. F. point d'union ; et par conséquent point de repos , point d'avantage solide et durable pour toute société où l'esprit d'indulgence et de support ne se rencontre pas. Mais que la charité prenne la place de l'amour-propre , d'une délicatesse mal entendue , d'une sensibilité portée à l'excès , et tout rentrera dans l'ordre. Le fils se rapprochera de son père et le père pardonnera à son fils ; l'épouse reprendra un nouvel empire sur le cœur de son époux , l'ami se réunira à son ami pour ne s'en séparer jamais , le serviteur rentrera en grâce avec son maître , et la joie succèdera aux larmes , la confiance réciproque à la contrainte , les témoignages d'estime et de bienveillance , aux outrages et aux mépris. Nous nous écrierons avec le Roi Prophète , qu'il est heureux et qu'il est doux pour des frères. d'habiter ensemble. *Quam bo-*

346 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême :*
num et quam jucundum fratres in unum
habitare.

Que la charité a de force et de pouvoir sur un cœur qui en est pénétré ! ce que l'amour-propre ne voit qu'avec indignation et avec colère , elle nous le fait regarder d'un œil de compassion et de clémence. Tandis que l'un condamne et s'irrite , l'autre excuse ou adoucit ce qu'elle ne peut justifier ; celui-là n'aperçoit que des circonstances qui aggravent , souvent même il se fait des monstres pour les combattre ; celle-ci , au contraire , envisage toujours le côté le plus favorable , elle se juge elle-même avant de condamner les autres , et si elle ne peut excuser en eux ni l'action ni le principe qui l'a fait entreprendre , elle se rejette sur cette fragilité qui est une suite de la nature humaine , sur la fougue de la jeunesse , sur les infirmités de l'âge , sur des dispositions naturelles et difficiles à vaincre , sur ces illusions qui ne se rencontrent que trop souvent dans un cœur droit , sur mille autres causes qui peuvent suffire pour rendre les hommes bien moins coupables qu'ils ne le paroissent , et qui exigent , de notre part , une pitié tendre plutôt qu'un zèle amer. Aimons donc comme nous devons aimer , et nous saurons dès lors combien et à quel égard

Sur le support les uns des autres. 347
nous devons nous livrer à cet esprit de support et d'indulgence.

Mais il me reste un dernier motif à vous offrir, c'est le besoin que nous avons que Dieu use de miséricorde envers nous, et c'est aussi ce que je vais vous exposer en peu de mots dans ma troisième partie.

TROISIÈME RÉFLEXION.

De toutes les manières dont Dieu peut se montrer miséricordieux à notre égard, il en est deux qui entrent le plus naturellement dans les desseins de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, la première est de nous offrir ici-bas une source d'épreuves qui puissent nous rappeler à lui et qui deviennent pour nous un moyen facile d'expier nos fautes. Or, quel moyen plus à la portée de tous les hommes, que le support des défauts d'autrui ; la seconde est d'adoucir la rigueur de ses jugemens dans le siècle avenir en ayant égard à la conduite que nous aurons tenue nous-mêmes envers nos semblables, et quelle conduite plus propre à nous le rendre favorable que celle par laquelle nous nous serons montrés indulgens.

Il n'est point d'homme qui, comme ce serviteur dont parle l'Évangile, ne se

348 *Le mardi de la III^e sem. de Carême.*

trouve chargé d'une dette considérable ; et c'est à Dieu qu'il en est redevable. Combien de faveurs n'en a-t-il pas reçues ! combien de grâces qu'il n'a pas su mettre à profit ! combien de talens qu'il a enfouis ! que d'infidélités journalières qui devoient nous faire crier sans cesse : Seigneur, usez de patience envers moi, et je vous rendrai tout ce que je vous dois. Mais comment pouvons-nous demander à Dieu qu'il soit patient à notre égard, lorsque nous ne voulons pas l'être à l'égard des autres ? N'est-ce pas nous contredire visiblement ? quelle plus grande marque de miséricorde et de patience Dieu peut-il nous donner, que lorsqu'il permet que nous éprouvions des dégoûts, des afflictions, de la mauvaise humeur, des contrariétés de la part des autres hommes, puisque c'est-là ce qui peut servir à expier nos offenses, à nous purifier, à nous obtenir des grâces plus abondantes et de nouveaux secours pour notre salut ; et cependant nous ne voulons rien souffrir, nous ne voulons rien qui nous gêne, nous consentons à être les disciples de J. C. et nous ne voulons pas porter les croix qu'il nous présente, nous voulons qu'il ait pitié de nous et nous ne voulons pas imiter sa miséricorde, sa patience et sa douceur.

Si tout étoit en paix autour de nous

et que nous n'eussions aucune violence à nous faire pour conserver l'union et la concorde avec ceux qui nous environnent, s'ils mettoient tous leurs soins à nous plaire, s'ils prévenoient d'eux-mêmes tous nos désirs, si la société n'étoit pour nous qu'une source féconde d'agrémens et de douceurs quelles voies d'expiation et de pénitence Dieu nous ménageroit-il et quels mérites aurions-nous ?

Mais je dis plus encore, puisque les dettes que nous contractons envers Dieu sont innombrables, que malgré nos soins elles se multiplient peut-être à chaque instant, et que nous ne savons pas si notre vie pourra suffire à les acquitter pleinement, nous devons désirer que la miséricorde du Seigneur s'étende jusqu'à nous remettre un jour celles auxquelles nous aurions encore à satisfaire, c'est-à-dire, en un mot, et pour parler le langage du Roi Prophète, qu'il n'entre pas avec nous dans un compte trop exact, et qu'il n'observe pas nos iniquités dans toute la rigueur de sa justice.

Tel est sans doute, M. F. l'objet des vœux que nous formons en sa présence, et cependant qu'arrive-t-il du peu d'indulgence et de support que nous avons les uns pour les autres ? Ah ! c'est que nous nous ôtons tout sujet d'espérer que

350 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

nos vœux soient exaucés. L'Écriture nous apprend que la même mesure dont nous nous serons servi à l'égard de nos semblables, sera celle dont Dieu se servira par rapport à nous, et qu'il réserve un jugement sans miséricorde à celui qui n'aura pas été miséricordieux.

Hélas ! nous nous condamnons nous-mêmes tous les jours en adressant à Dieu ces belles paroles de la formule que J. C. nous a laissée. " Seigneur, „ remettez-nous ce que nous vous devons „ comme nous remettons aux autres ce „ qu'ils nous doivent „. *Dimittite nobis sicut et nos dimittimus.*

Dites-moi, Chrétiens, comment osons-nous faire à Dieu cette prière, si nous pensons sérieusement au sens qu'elle renferme ? N'est-ce pas lui dire : Seigneur, je ne vous demande de l'indulgence pour moi qu'autant que j'en aurai montré pour les autres ; si vous voyez que j'use de miséricorde envers eux, que je n'exige pas, à la rigueur, toutes les attentions, toutes les déférences, tous les soins qu'ils me doivent, que je souffre patiemment leurs défauts, et jusqu'à leurs excès, lorsque par-là je ne les favorise en aucune manière ; ah ! daignez, ô mon Dieu, user de la même miséricorde envers moi, ayez les mêmes égards pour ma foiblesse, supportez avec la même

Sur le support les uns des autres. 351
patience les suites funestes de ma fragilité. *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus.*

Mais aveugles et insensés que nous sommes, si nous ne remplissons pas les devoirs que Dieu nous impose et que nous paroissions nous imposer à nous-mêmes, que pouvons-nous attendre de la justice divine, sinon qu'elle nous traite un jour avec aussi peu d'indulgence que nous en aurons fait paroître pour nos semblables? Méchans serviteurs, nous dira J. C. en nous appliquant alors la parabole de son Evangile, je me serois laissé aisément fléchir par vos prières; je consentirois même à vous remettre toute votre dette, et ne deviez-vous donc pas avoir compassion de celui qui étoit votre débiteur comme j'avois compassion de vous? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum...* mais parce que vous ne vous êtes pas soumis à une condition si naturelle, si juste et que vous deviez supposer nécessairement, je vais user envers vous de tous mes droits; dénués de cette charité sans laquelle on ne peut entrer dans mon Royaume, vous n'offrez, à mes yeux, qu'un caractère de réprobation. Eloignez-vous, maudits, et subissez toutes les peines qui vous sont dues. *Et iratus tradidit eum tortoribus quoadusque redderet universum debitum.*

352 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

Ainsi , hommes durs et inflexibles , si vous ne changez de caractère , si vous ne quittez cette humeur difficile , impatiente et chagrine , toujours prête à se soulever , toujours prompte à censurer , à blâmer et à reprendre , toujours éloignée de toute voie de conciliation , de toute espèce d'accommodement , de condescendance et d'égards , si vous ne travaillez à vous revêtir de ce divin agneau qui s'immole tous les jours sur ces Autels , n'attendez plus rien de ses grâces et de ses mérites , désormais son sang ne coule plus pour vous , le tribunal de la pénitence ne doit plus avoir pour vous rien de consolant , il n'en doit partir , à votre égard , de la bouche des ministres éclairés que des anathèmes et des foudres. Quoi , ingrats ! tant de péchés que vous avez commis , et que depuis longtemps vous expieriez par des flammes dévorantes si Dieu ne vous eût soutenus , attendus ; supportés avec patience , vous voulez qu'il ne cesse de les voir d'un œil de compassion et de bonté , et vous refusez de voir ainsi les défauts et les foiblesses de vos frères ; vous vous flattez que Dieu vous remettra mille talens , et vous ne voulez pas , par un esprit de support et de douceur , en remettre un seul à ceux avec lesquels la société , l'amitié , le sang , et plus encore la cha-

Sur le support les uns des autres. 353
rité chrétienne devrait vous unir si étroitement. Allez, impitoyables, ne priez plus, votre prière elle-même forme l'arrêt de votre condamnation, retirez-vous de l'Autel. De quel front y porteriez-vous un cœur inaccessible à la compassion, à l'humanité, et qui ne connoît d'autre sensibilité que celle qu'y forme l'amour déréglé de vous-mêmes. Quel sacrifice agréable au Seigneur y offririez-vous, si vous n'y offrez pas celui de l'indulgence et de la charité?

Ah, M. F. ! apprenons aujourd'hui à mieux connoître nos véritables intérêts, à mieux profiter de nos avantages, en ne faisant paroître à l'avenir que de la bonté, de la modération et de la douceur envers ceux-mêmes de qui nous croirions avoir le sujet le plus légitime de nous plaindre, car, je le répète avec les livres saints, point de miséricorde pour celui qui n'en aura point fait. Dans ce jour terrible où nous paroîtrons tous devant notre souverain Juge, que ceux qui n'auront point usé d'indulgence ne s'en promettent aucune. Mais, au contraire, soyez doux, pacifiques, prêtez-vous sagement aux foiblesses des hommes ; sévères pour vous seuls, excusez leur fragilité, supportez avec charité leurs défauts, rendez le bien pour le mal, pardonnez sans vous lasser jamais, et selon

354 *Le mardi de la III.^e sem. de Carême.*

la promesse de J. C. soyez sûrs du pardon pour vous-mêmes.

Quelle miséricorde, ô mon Dieu ! vous nous rendez , pour ainsi parler , les dépositaires de votre grâce et les arbitres de notre salut. Vous faites dépendre en quelque sorte la sévérité ou la douceur de vos jugemens à notre égard , de notre charité , de notre indulgence envers nos frères. Vous nous dites même que vous préférez de notre part la miséricorde au sacrifice , pour nous apprendre que vous le regardez comme une partie essentielle de votre culte et comme une des plus grandes marques de la soumission et de l'amour que nous avons pour vous. C'en est donc fait , ô mon Dieu , je ne veux plus suivre , dans toute ma conduite , que cet esprit de conciliation , de douceur , de patience et de bonheur qui honore en vous le Dieu de paix et de charité , qui couvre la multitude de nos péchés , et qui ne fait de tous les vrais Disciples de J. C. qu'un même esprit et qu'un même cœur , qu'une même foi , qu'un même baptême , et qu'une même espérance de parvenir à cette gloire éternelle qui sera leur récompense , et que je vous souhaite.

S E R M O N

POUR LE VENDREDI DE LA III. SEMAINE

D E C A R Ê M E.

Sur la grâce.

Si scires donum Dei.

Si vous connoissiez le don de Dieu....

Joan. 4.

SOURCE déplorable de nos égaremens ! obstacle le plus grand que nous puissions apporter à notre retour ! le don de Dieu, le don par excellence, le don de sa grâce, nous ne le connoissons pas, et de là vient que nous le prisonns si peu, que nous en usons si mal.

Quelle est donc importante, la leçon que J. C. faisoit à la Samaritaine, et qu'il nous fait à nous-mêmes dans l'Évangile de ce jour. Rien n'en développe mieux le sens, rien n'est plus propre à nous faire connoître tout le prix de la grâce, sa nature, ses caractères, ses effets, que la démarche du Sauveur envers la femme pécheresse, qu'il travaille à éclairer et à convertir ; rien aussi ne peut mieux nous

356 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*
instruire, de la manière dont nous devons répondre à la grâce, que l'exemple de cette femme qui prête l'oreille, et cède enfin à la voix de son Dieu.

Arrêtons-nous à ces fruits précieux que nous devons retirer de notre Evangile ; apprenons-y, de J. C. même, tout ce que fait la grâce pour vaincre notre résistance. C'est le sujet de ma première partie. Apprenons, de la Samaritaine, ce que nous devons faire pour correspondre à la grâce. C'est le sujet de la seconde.

Quel cœur seroit assez dur, quelle ame seroit assez peu sensible pour n'être pas touchée des nouveaux traits de bonté et d'amour, que le sujet nous offre, de la part d'un Dieu fait homme. Puissent-ils achever en nous ce que lui-même y aura commencé, et ce que la doctrine de l'Écriture Sainte et de l'Église nous apprend sur la grâce. Puissions-nous le mettre ici en pratique, en exemple et en sentimens. Demandons-le à Dieu, par l'intercession de Marie, *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les voies ordinaires que suit la grâce pour triompher de notre résistance, ses opérations secrètes et ses progrès dans nos ames, n'ont été marqués nulle part, d'une manière plus sensible, que

dans la conversion de la Samaritaine, dans les Paul, les Magdelène, les Augustin. La grâce se montre peut être avec une force et un éclat qui surprennent et en imposent davantage ; mais dans la femme de Samarie, elle s'annonce avec plus de douceur et de charme, et je ne sais quoi de plus propre à nous faire sentir tout son prix, par la conduite aimable et touchante du Dieu qui nous la donne.

Que fait J. C. à l'égard de la Samaritaine, il la prévient, il l'attend et la ménage successivement, ainsi par degré, il en triomphe, et voilà ce qu'il fait tous les jours, par sa grâce, pour opérer la conversion des pécheurs.

Premièrement, il les prévient. *Jésus vient en une ville de Samarie, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avoit là un puits qu'on appelloit la fontaine de Jacob, et Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine.*

Que vient donc faire J. C. dans cette ville de Samarie, où l'on est, ce semble, si peu disposé à le recevoir, et où il ne va trouver que des superstitions et des crimes ? que vient-il chercher, une ame juste et fidèle, échappée à la contagion universelle, au torrent des mauvais exemples ? non, une pécheresse. Mais l'a-t-elle du moins invité ; l'a-t-elle appelé par ses

358 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

gémissemens et ses larmes ; vit-elle dans l'attente de sa venue ? non, ses desirs mêmes, si elle eût été capable d'en former, eussent déjà été un premier effet de sa grâce ; mais bien loin de là, elle ne le connoît point, elle ne pense point à lui demander ses dons. Quand elle le connoîtroit, elle fait tout ce qu'il faut pour le contraindre à les lui refuser, s'il n'étoit que juste, ou qu'il fût moins bon.

C'est cependant cette femme qu'il recherche, qu'il prévient, et avec quel empressement ! et par combien de soins et de travaux ! Il a fait, pour venir jusqu'à elle, un long trajet, une route difficile et pénible. Il arrive à la sixième heure du jour, lorsque le soleil est au milieu de sa course, et darde plus vivement ses rayons brûlans. Epuisé de forces, lui qui s'est volontairement assujéti à notre faiblesse, dévoré par la soif, tout couvert de sueur et de poussière, lassé, fatigué du chemin, oubliant tous les besoins de la vie, il s'assied sur le puits de Jacob.

O image la plus touchante de la bonté, de l'amour prévenant d'un Dieu Sauveur ! Dans cet état, c'est le Rédempteur des hommes ; c'est un homme Dieu que j'aperçois. Pécheurs, qui que vous soyez, tel est celui qui vous recherche, et c'est ainsi qu'il vous aime encore et qu'il vous

prévient ; il vous recherche, et avez-vous du moins mérité, dans son principe, tout ce qu'il fait pour vous ? Non, ce ne seroit plus une grâce. Ah ! disons mieux, vous n'avez fait, jusqu'ici que l'oublier ou le déshonorer : il vous recherche, tout infidèles, tout ingrats, tout indignes que vous êtes de son secours et de ses faveurs. Il vous prévient, car enfin que pourriez-vous sans lui ? êtes-vous capables de former, sans sa grâce, la moindre démarche, le moindre désir, la moindre pensée de conversion et de retour. La plus foible lumière, le plus léger sentiment, un commencement de foi, une lueur d'espérance, le moindre bien dans quelque genre que ce soit, pourriez-vous l'avoir de vous-mêmes ? Il vous prévient, il vous attaque ; prévenus depuis le moment de votre naissance, dans tout le cours de votre vie, que de secours, que de grâces pour vous attirer et vous toucher ! Que de faveurs spéciales, que de moyens de salut, que de voies dont il s'est servi pour vous appeler à lui ; il a épuisé sur vous tous les traits de sa miséricorde, il s'est, en quelque sorte, lassé, fatigué à vous poursuivre, et jusqu'ici vous lui avez échappé, vous avez méprisé ses empressemens, vous avez rendu inutiles tous ses soins, vous avez bravé sa clémence et fait outrage à son amour.

360. *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

Cependant, ce n'est pas un homme qui vous prévient, ce n'est pas un Roi de la terre, c'est le plus grand, le plus parfait, le plus aimable de tous les êtres, c'est votre Dieu. S'il vous prévient, ce n'est pas qu'il ait besoin de vous, ni que vous puissiez rien ajouter à son bonheur; c'est pour vous, c'est uniquement pour vous qu'il vous recherche, et parce qu'il veut vous rendre heureux.

Ah ! pourriez-vous bien le fuir et lui échapper encore ? non content de vous prévenir, il vous attend. Que fait J. C. assis sur cette fontaine ? *Fatigatus ex itinere sedebat* ? il attend la femme de Samarie. quelque criminelle qu'elle soit à ses yeux, quelque habitude qu'elle ait contractée, quelque endurcie qu'elle paroisse dans le crime, il ne se rebute pas, il patiente, il use, à son égard, de ces lenteurs adorables, qui suspendent les effets de sa justice, et laissent encore quelque espoir, quelques moyens de retour au pécheur ; il lui prépare une occasion favorable, et lui tend, si je puis parler ainsi, un piège salutaire ; il sait que cette femme doit bientôt venir puiser de l'eau au puits de Jacob, et c'est-là qu'il a résolu de l'attendre ; c'est là le lieu qu'il choisit, pour combattre plus sûrement sa résistance à la grâce, et la circonstance heureuse qu'il ménage pour en triompher.

Telle

Telle est, M. F. la patience dont Dieu use à votre égard, il vous attend. Hélas ! c'est depuis bien long-temps peut-être ; peut-être vos crimes se sont-ils multipliés à l'infini ; peut-être, par des rechûtes continuelles, l'habitude est-elle invétérée, et a-t-elle pris sur vous tout l'empire, qu'il vous paroît comme impossible de la vaincre. Quoiqu'il en soit, J. C. vous attend : vous êtes le prix de son sang et de son amour ; il veut encore vous sauver. Sous l'empire de ce Dieu si miséricordieux et si bon, ce n'est pas son secours qui vous manque ; ce n'est pas de lui que vous avez droit de vous plaindre, c'est de vous-mêmes, du peu de constance de vos résolutions, et de la foiblesse de vos combats et de vos efforts. La pénitence vous coûte, et plutôt que de l'entreprendre sérieusement, vous aimez mieux différer, vous rassurer ou perdre tout espoir, et le regarder comme trop difficile. Cependant, c'est pour que vous le fassiez, qu'il dissimule, depuis si long-temps, vos infidélités. *Dissimulas peccata propter pœnitentiam* Il dissimule, mais prenez garde, ce n'est pas par indifférence pour vos crimes, c'est par compassion pour le coupable ; il ne dissimulera pas, il ne vous attendra pas toujours : il y a une mesure de grâce, et une mesure de péchés : voulez-vous la combler,

362 *Le vendr. de la III. e sem. de Carême.*

par l'abus constant de la patience de votre Dieu ? voulez-vous amasser, pour l'avenir, des trésors de colère. Après qu'il a signalé sur vous sa miséricorde, il signalera bientôt sa justice. Dieu est patient, dit St. Augustin, parce qu'il est éternel, *Patiens est quia sempiternus*, et que si, dans le temps, vous ne voulez point mettre à profit sa clémence, il saura bien, dans l'éternité, reprendre ses droits et punir vos offenses.

Ah ! tandis qu'il en est temps encore, répondez à ses desseins sur vous, et soyez sensibles à son amour. Il vous attend, et de quelle douceur, de quels ménagemens sa grâce n'use-t-elle pas pour vous rappeler à lui ? jugez-en, par comparaison, avec sa conduite envers la femme pécheresse de notre Evangile.

L'heure enfin, cette heure si désirée du Sauveur, si précieuse pour elle, est arrivée ; elle vient, sans le savoir, remplir les vues de Dieu sur elle, vues de paix et de miséricorde, qui se manifestent, à son égard, d'une manière si digne de notre admiration et de toute sa reconnaissance.

Le Sauveur du monde choisit un lieu écarté, loin du bruit et du tumulte ; il choisit le temps le plus convenable à son dessein, celui où, séparé lui-même de ses Disciples, rien ne pourra interrompre

l'entretien si touchant qu'il veut avoir avec elle. Il choisit l'occasion la plus naturelle, en apparence, et qui l'oblige le plus sûrement à lui répondre : Donnez-moi à boire, lui dit-il ; *Da mihi bibere* ; et comment arrive-t-il, répond en effet cette femme, que vous me demandiez à boire, à moi, qui suis Samaritaine, et que peut-il y avoir de commun entre vous et moi ? *Non enim co-utuntur Judæi Samaritanis ?* Ah ? si vous connoissiez, lui dit J. C. le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire, vous seriez la première à lui en demander, et il vous donneroit de cette eau vive qui jaillit jusques dans la vie éternelle.

Ici, M. F. observez avec quel art il excite son attention et sa curiosité, avec quelle douceur il s'insinue, par quel charme secret il attire et persuade ! C'est lui qui demande, et il pourroit donner, et il offre un don infiniment plus précieux que celui qu'il sollicite, le don par excellence, *donum Dei*, et il parle d'une eau vive qui étanche la soif pour toujours, qui devient une source de biens, une source de bonheur pour l'éternité. *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* La Samaritaine s'étonne, elle interroge, elle dispute, et cependant elle s'instruit, elle s'éclaire, elle commence à prendre des vues toutes nouvelles, et une toute

364 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

autre idée de celui qui lui parle ; des motifs moins puissans , il est vrai , font d'abord impression sur elle ; mais J. C. s'en sert pour son salut , elle se sent intérieurement attirée , elle se sent pressée de demander à son tour cette eau qui lui est offerte , ce don si précieux , mais dont elle ne fait encore qu'entrevoir tout le prix. *Da mihi aquam , ut non sitiam , neque veniam huc haurire.* Il faut néanmoins quelque chose de plus pour lui inspirer une confiance entière dans celui qui lui parle , et un désir plus ardent d'obtenir en effet ce qu'elle paroît demander. J. C. fait naître cette confiance et ce désir ; mais arrêtons-nous et insistons sur cette douceur et ces ménagemens de la grâce du Sauveur.

Quelle conduite de Dieu à l'égard de nos ames , et qu'elle est aimable ! quelle sage et tendre condescendance ! quelles précautions ! quels égards pour notre faiblesse ! quel respect , si je puis ainsi parler , pour notre liberté ! quelle délicatesse et quelle attention à employer les voies les plus unies , les plus propres à se concilier avec elle ! quel concours secret ! quel heureux accord avec nos penchans mêmes et nos dispositions les plus naturelles ! quelle bonté , et pour rapprocher les circonstances les plus favorables et les plier à notre avantage et à notre ins-

truction ! que de miséricordes dans notre Dieu et que de merveilles dans toutes ses démarches par rapport à nous !

Car , voilà , M. F. ce qu'un Dieu si aimable et si bon fait tous les jours pour chacun de vous en particulier. Ce n'est pas assez pour lui de vous prévenir et de vous attendre, il vous suit pas à pas, il vous couvre de ses regards, il vous ménage des occasions simples en apparence, mais infiniment précieuses, et auxquelles souvent il attache l'économie de votre salut et la grâce de votre conversion.

Ici c'est par des revers imprévus, par des contradictions dont votre orgueil s'irrite, par des humiliations dont il s'offense, qu'il vous dispose à faire des réflexions plus sérieuses, à vous mieux connoître et à revenir sincèrement à lui, là c'est du sein même de vos succès et de l'enivrement de vos joies et de vos plaisirs, qu'il prétend faire naître bientôt l'espèce de lassitude, le sentiment secret du néant et du vide des choses humaines, le dégoût salutaire de tous les faux biens qui doit enfin vous ramener à lui. Tantôt c'est par une suite de conseils, d'instructions, d'exemples, qui, venant comme à l'appui les uns des autres, font briller dans votre esprit une lumière plus vive, ouvrent votre cœur à des sentimens plus

366 *Le vendr. de la III^e sem. de Carême.*

tendrés, qu'il travaille à s'en rendre le maître ; tantôt c'est en excitant votre sensibilité par des bienfaits, en la réveillant, en la piquant en quelque sorte par des coups de providence, et quelquefois par une chaîne de merveilles opérées en votre faveur qu'il veut vous forcer à la reconnoissance. Il s'accommode, il se prête au fond même de votre caractère et de votre humeur, il proportionne, à sa vivacité ou à sa lenteur naturelle, les secours, les avis, les occasions, les moyens, la trempe d'esprit et de génie des amis ou des guides dont il se sert pour opérer l'ouvrage de votre conversion et vous amener au repentir ; pourriez-vous bien résister encore à tant de bonté, à tant d'amour. Se formera-t-il sans cesse entre Dieu et vous un combat de générosité, de clémence, de sollicitations, de ménagemens, d'égards de la part de votre Dieu, et d'opposition, d'ingratitude, de révolte, de votre part ? Dans ce combat si étrange, si attendrissant, si aimable du côté de Dieu, si triste, si déshonorant, si indigne du côté de sa créature, ame infidèle, qui l'emportera enfin de Dieu ou de vous ?

Puisse, hélas ! servir ici de préjugé favorable et d'heureux présage la victoire que Dieu obtient sur la femme de Samarie ; après l'avoir prévenue, attendue,

ménagée avec tant de soins, insensiblement et par degrés, il en triomphe.

Les plus grands obstacles s'opposoient à la conversion de la Samaritaine ; du côté de l'esprit, des préjugés dangereux ; du côté du cœur, des penchans déréglés, voilà ce que la grâce du Rédempteur avoit à surmonter.

Et d'abord, pour préparer son esprit à recevoir sa lumière, il se fait reconnoître pour un envoyé du Seigneur, pour un homme inspiré d'en haut. Il lui dévoile des Mystères d'iniquité qu'elle tenoit cachés aux yeux de tous les hommes. Faites venir votre mari, lui dit-il. *Je n'ai point de mari*, répond cette femme ; *il est vrai, car vous en avez eu cinq et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari.* A ces premiers traits qui la peignent telle qu'elle est et l'humilient à ses propres yeux, elle est forcée de s'écrier : Je vois, Seigneur, que vous êtes un Prophète.

La confiance ainsi établie dans celui qui lui parle, elle s'ouvre à lui sans réserve, elle ne craint pas de lui exposer les doutes que fait naître en elle la variété des opinions sur le culte, et l'espèce de conséquence qu'elle en tire pour se tranquilliser sur ses dérèglemens. *Nos Pères ont adoré sur cette montagne, et vous*

368 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême;*
vous prétendez que c'est à Jérusalem qu'il
faut adorer.

C'est comme si elle lui disoit : vous me reprochez tacitement mes désordres; selon vous la Religion les condamne; mais cette Religion elle-même n'a rien de fixe et de constant. Les sentimens sont si partagés; il est si difficile de savoir à quoi s'en tenir.

Illusion funeste, vain préjugé que se forme si aisément la passion pour se soustraire à la loi, pour se croire tout permis et pour tout regarder, en genre de dogme et de morale, comme indifférent.

Mais que lui répond J. C. pour dissiper les ténèbres volontaires dont elle s'enveloppe ? *Vous adorez ce que vous ne connoissez pas : pour nous, nous adorons ce que nous connoissons, car le salut vient des Juifs.* Et par-là, M. F. il lui fait entendre ce que nous ne saurions trop vous dire à vous-mêmes; que ce ne sont pas des opinions nouvelles qui doivent balancer et obscurcir l'ancienne croyance, qu'il faut remonter à la source des lumières, que la diversité des opinions n'en prouve que mieux la nécessité d'une autorité qui vous fixe, qu'il faut donc la chercher où Dieu la mise en effet, et ne s'en écarter jamais, que par cela seul toute contestation cesseroit bientôt et

feroit place à la véritable croyance , en même-temps que nous serions rappelés à l'unité.

Le temps vient , ajoute le Sauveur : *et il est déjà venu , que les vrais adorateurs , adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.* Dans ce peu de mots , qui sont esprit et vie , J. C. fait trouver , à la Samaritaine , la règle immuable qui condamne ses passions dérégées et réproouve ses désordres. Vous vous rejetez , semble-t-il lui dire , sur la variété du culte et des opinions pour excuser votre conduite , mais vous ne pouvez douter que le vrai culte ne soit , avant toutes choses , celui de l'esprit et du cœur ; qu'il n'exige le rapport de vos penchans au vrai Dieu éclairé du divin amour , une vie chaste et pure et la réforme de vos mœurs.

Pressée par cette lumière si vive , la Samaritaine comprend la nécessité où elle est de se convertir ; mais la passion l'arrête , et quelle passion ? celle de toutes , la plus commune , la plus funeste , et qui forme le plus grand obstacle au salut ; celle qui conduit le plus sûrement à l'aveuglement , à l'endurcissement , à l'impénitence , le vice secret de l'impureté. Elle cherche un nouveau prétexte pour se refuser à la grâce qui l'appelle , et pour remettre à un autre temps , une réforme si

370 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

pénible. *Je sais, dit-elle, que le Messie doit venir; quand il sera venu, il nous apprendra toutes choses; c'est-à-dire, selon la pensée de cette femme, quand le Messie sera venu, je pourrai à loisir m'instruire sur de si grands intérêts, et il sera temps alors d'obéir à sa voix.*

Hé bien ! ame infidèle et trop longtemps rebelle à la voix du Sauveur lui-même, admire sa bonté et cède à ses instances ; le moment de se rendre est arrivé. Ce Messie, dont tu réclames les secours, c'est lui qui daigne t'instruire ; oui, c'est moi même qui vous parle, dit J. C., c'est moi qui suis le Messie. *Ego sum qui loquor tecum.*

A ces mots, toute excuse s'évanouit, toute illusion cesse, la vérité brille de tout son éclat, la grâce triomphe, et la Samaritaine s'empresse à lui rendre hommage. Vous avez vu, M. F. par quels degrés, presque insensibles, la grâce a triomphé. Vous avez vu quels obstacles on peut y opposer, (en nous y opposant tous les jours) vous avez suivi la femme pécheresse dans ses combats, ses délais et ses prétextes pour ne pas se rendre ; vous avez suivi J. C. dans ses efforts, ses progrès et sa victoire, voilà comment la grâce agit tous les jours sur vous-mêmes ; comme les lumières deviennent de jour en jour plus pressantes et plus vives ; comme les

instances, de la part de votre Dieu, deviennent toujours plus fortes, plus sensibles ; comme les remords l'augmentent ; comme les motifs de conversion, pris de vos dangers, de vos malheurs, de vos goûts dans la carrière du vice, de la patience du Sauveur à vous attendre, acquièrent sans cesse de nouveaux degrés de force et d'autorité. Jusqu'ici vous n'avez que trop éprouvé, par votre faute, qu'on peut résister à la grâce, comme ces Juifs dont parloit St. Etienne, lorsqu'il dit : ô hommes incirconcis de cœur, vous avez toujours résisté au St. Esprit ! Mais enfin, voici le Sauveur qui, dans notre Evangile, se fait entendre aujourd'hui d'une manière plus pressante encore, et vous dit également, comme à la femme de Samarie, c'est moi qui vous parle. *Ego sum qui loquor tecum.*

Voudriez-vous encore être sourds à sa voix ? n'êtes-vous pas touchés de sa conduite à votre égard, et des opérations de sa grâce pour consommer le grand ouvrage de votre conversion et de votre salut ? elle vous a prévenus, cette grâce, elle vous a attendus, elle a usé sans cesse de ménagemens par rapport à vous ; après tous vos délais, vos excuses et votre résistance, il ne vous reste plus qu'à lui céder, comme la Samaritaine ; et dans la conduite de cette femme, malgré ses difficultés et ses

344 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

combats, je vais vous montrer ce que vous devez faire pour correspondre à la grâce, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Autant ferions-nous injure à la gloire du Très-Haut, et à son souverain domaine sur sa créature, si nous méconnoissions la nécessité de sa grâce, sa distribution toute gratuite, son pouvoir, ses opérations secrètes, aimables et touchantes à l'égard de nos ames, autant seroit-il dangereux et funeste pour nous, de nous reposer tellement sur la grâce, que nous crussions n'avoir rien à faire, de notre côté, pour l'obtenir ou pour en profiter. Tout excès, en genre de morale, est un vice; toute extrémité, en genre de dogmes, est une erreur, et de toutes les erreurs, les plus pernicieuses sont celles qui tendent à détruire l'empire du créateur, ou à anéantir en nous la liberté. Dieu veut régner, mais sa gloire est de régner sur des êtres, et de les conduire conformément à la nature qu'il leur a donnée. L'homme moral veut être gouverné par la persuasion ou par l'autorité, mais jamais par la contrainte; et la source de ses mérites comme de son bonheur, est de coopérer, avec choix, à l'action de Dieu sur lui, et non pas d'être forcé.

Aussi J. C. nous dit-il : *Veillez et priez. Vigilate et orate.* Priez, parce que la grâce, toute puissante qu'elle est, ne fera rien si vous ne travaillez pas avec elle. Aussi l'Apôtre a-t-il renfermé toute la théologie du Chrétien sur la grâce, dans ces deux mots, la grâce de Dieu avec moi. *Gratia Dei mecum.* Aussi St. Augustin nous dit-il, avec toute l'Eglise, Dieu qui vous a faits sans vous, ne vous justifiera passans vous. *Qui fecit te, sine te, non justificet te sine te.* Théologie profonde et sublime, théologie simple et belle, que toutes les contestations sur la manière dont la grâce opère en nous, que tous ces systèmes injurieux que l'Apôtre a confondus d'avance par ce seul mot : ô profondeur des desseins de Dieu ! ô *altitudo* ! que toutes ces vaines disputes, nées de l'orgueil et de la curiosité, en nous égarant en mille sens contraires, ne font, hélas ! qu'obscurcir.

Revenons au principe, M. F. votre salut doit être un ouvrage commun entre Dieu et vous. Il faut que Dieu vous parle, mais il faut aussi que vous l'écoutez parler ; il faut que Dieu vous prépare sa grâce, mais il faut aussi que vous la lui demandiez ; il faut que Dieu agisse en vous par sa grâce, mais il faut que vous lui cédiez ; je dis plus, il faut que vous lui cédiez sans restriction, sans réserve, et c'est là ce que nous apprend, dit-il, la Samari-

374 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

taine , par son exemple , malgré tous ses combats , ses excuses et sa résistance ; elle prête cependant l'oreille à la grâce qui l'invite ; elle la sollicite bientôt après par ses prières ; elle cède enfin à ses instances ; elle lui accorde enfin tout ce qu'elle peut exiger. Faites comme elle , et vous ne vous plaindrez plus que la grâce vous abandonne.

Le Sauveur commence , avec la femme de Samarie , l'entretien le plus intéressant ; il lui parle du don de Dieu , d'une source d'eau vive , d'une eau qui jaillit jusques dans la vie éternelle. Ces objets , si relevés pour une femme toute occupée des objets terrestres , toute éprise jusqu'alors du fol amour des créatures , toute enivrée des faux plaisirs des sens , il les met à sa portée , il est vrai ; il excite en elle le désir de les connoître ; mais , de son côté , elle ne se refuse pas aux lumières qu'on lui donne ; elle prête une oreille attentive à la voix qui l'instruit et qui l'éclaire ; elle cherche , pendant quelque temps , j'en conviens , à éluder ce qu'ils ont de force pour vaincre ses passions ; elle conteste , elle se défend , mais elle ne ferme pas tout accès à la grâce qui s'insinue ; elle sait que celui qui lui parle en veut à sa conversion , elle l'écoute ; elle suspend les désirs déréglés de son cœur , et par cette attention qu'elle lui donne , elle semble n'attendre

que des lumières plus vives pour se rendre.

Ici déjà, bien différens de la Samaritaine, voilà M. F. ce que vous refusez tous les jours à la grâce. Je vous ai montré comment elle vous parloit en mille manières, et vous ne daignez pas l'entendre, ou l'entendre du moins avec toute l'attention qu'elle demande ; vous ne cherchez pas seulement à vous distraire ; vous fuyez, par la dissipation la plus constante, ou vous étouffez, à force d'agitation et de tumulte, cette voix intérieure qui vous sollicite. Ce sont, par exemple, des remords qui vous réveillent de l'assoupissement profond où vous êtes ; au-dehors même, ce sont des avis charitables qu'on vous donne, ces remords vous troublent, vous inquiètent ; vous prenez le parti de vous étourdir et de les faire taire, en multipliant vos infidélités ; ces avis vous importunent, et vous fermez la bouche à des amis tendres et sincères, pour ne l'ouvrir qu'à des flatteurs qui vous endorment sur le bord de l'abîme où vous allez tomber. Par ces secours intérieurs ou extérieurs de la grâce, c'est Dieu cependant qui vous parloit, et vous trouvez le funeste secret de le forcer au silence. Déjà, peut-être, il ne parle plus que rarement, que foiblement, il ne parlera plus bientôt, si toutefois il parle encore. Affreux silence ! triste prélude de la réprobation,

376 *Le vendr de la III.^e sem. de Carême.*

si par vos cris redoublés, vous ne le forcez à le rompre !

Ah ! si vous connoissiez le don que vous méprisez ; *Si scires donum Dei* ; si vous daigniez observer que la moindre grâce est le prix du sang d'un Dieu fait homme , que ce sang précieux qu'il a versé pour votre salut ; que la grâce la plus légère tient à une chaîne d'autres grâces nécessaires pour votre sanctification ; qu'un seul anneau de cette chaîne rompu , peut suffire pour vous les faire perdre toutes , et pour toujours ; si vous connoissiez le don de Dieu , si vous vouliez bien faire attention que lui seul peut éteindre la soif qui vous dévore , amortir le feu de vos passions brûlantes , vous procurer la joie et la paix même ici-bas , et combler les désirs de votre cœur ; *Non sitiet in æternum* ; si vous daigniez penser sérieusement que c'est un don fait pour vous conduire à la vie bienheureuse , à une éternité de bonheur ; *Fons aquæ salientis in vitam æternam* ; si vous considériez enfin , qu'en le méprisant comme vous faites, vous vous préparez , au contraire , un repentir et des maux éternels , sans doute et sans doute , M. F. vous seriez plus dociles à la voix qui vous presse , vous ne vous borneriez pas seulement à l'écouter , vous gémiriez , vous prieriez , comme la Samaritaine , pour qu'il plaise encore au Sei-

gneur de vous rendre ce don , qu'il vous a si souvent offert , et que vous avez tant de fois refusé.

La Samaritaine est frappée de l'excellence de ce don , que le Sauveur lui fait envisager comme le fruit de sa prière. *Si scires, petisses ab eo, et dedisset tibi.* Remplie du désir de le posséder , elle met en usage le moyen que J. C. lui présente pour l'obtenir ; elle demande , elle prie, *Domine da mihi hanc aquam*, et c'est alors que la grâce devient en effet plus sensible, et la lumière plus vive ; c'est alors que J. C. prépare cette femme à la connoissance de sa mission divine, et la force déjà, par les choses qu'il lui révèle, d'avouer qu'il est un Prophète. *Domine video quia Propheta es tu.* Effet admirable de sa prière, qui, par une suite de conséquences liées étroitement l'une à l'autre, la conduit insensiblement à toutes les lumières, à toutes les grâces qui devoient opérer sa conversion, d'où l'on peut conclure, avec un juste fondement, que si elle n'eût point demandé, si elle n'eût point prié, c'en étoit fait d. son salut, la grâce s'éteignoit en elle, J. C. se taisoit, et elle étoit perdue pour toujours.

O ! M. F. votre salut tient à un moyen si facile, et vous ne l'employez pas ! vous n'avez pas la grâce, dites-vous, et vous ne la demandez pas ! vous n'avez pas la grâce, je le veux ; vous n'avez pas encore

378 *Le vendr. de la III. e sem. de Carême.*

cette grâce vive et pénétrante qui doit dissiper tous vos vains prétextes , comme la parole de J. C. dissipe enfin ceux qu'opposoit la Samaritaine ; vous n'avez pas cette grâce forte et puissante , qui doit triompher d'une habitude aussi invétérée qu'est la vôtre ; vous n'avez pas cette grâce douce et facile , qui doit vous rendre aimable le joug de la pénitence , et vous faire courir avec ardeur dans les voies de la justice. Mais vous avez au moins celle de la prière , qui conduit à toutes les autres ; c'est là cette grâce , la première de toutes , que dans les saintes Écritures , Dieu vous presse de mettre en usage ; cette grâce qu'il ne vous refuse pas ; puisqu'elle est absolument nécessaire au salut , et qu'il ne rend le salut impossible à personne. Priez donc , si vous ne vous sentez pas attirés ; priez , dit St. Augustin , pour que la grâce vous attire ; *Non traheris , ora ut traheris* ; priez , mais priez vivement , priez ardemment , priez constamment ; plus votre besoin est grand , plus votre misère est grande , plus le danger est éminent , plus l'inconvénient est pressant , plus aussi vous devez gémir sans cesse , et sans cesse réitérer vos instances. Dieu vous a pressé long-temps , et vous lui avez résisté , il est bien juste que vous le pressiez à votre tour ; c'est ici surtout que , comme le dit St. Grégoire , Dieu , -non-

seulement veut être prié, mais veut être contraint, veut être vaincu par notre importunité.

En se disposant à couronner votre persévérance dans la prière, il ne le fera cependant qu'autant que, de votre côté, vous vous disposerez à correspondre à sa grâce, en lui cédant. La Samaritaine ne se contente pas de la lui demander : d'abord, elle combat, elle résiste ; mais enfin, elle se combat elle même, et cède à Dieu la victoire. Quand J. C. lui parle de ses désordres les plus cachés, elle ne pense point à couvrir, à ses yeux, sa confusion par le désaveu ou par la fuite. En le reconnoissant pour un homme éclairé, d'en-Haut, elle reconnoît son crime, elle prend, pour l'avouer, ce caractère de sincérité et de candeur, qui est la première disposition à la pénitence, et le premier acte de correspondance à la grâce. Elle cherche des excuses à sa passion et à ses délais ; mais on voit, en même temps, qu'elle cherche à s'éclairer et à s'instruire. A peine a-t-elle entendu cette parole décisive, et qui confond tout prétexte : c'est moi qui suis le Messie, qu'elle se rend et cède au même instant ; en sorte qu'on peut dire que si la grâce la suit par degré, au milieu de sa résistance ; par degré, elle en fait assez pour répondre enfin à la grâce.

380 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

Est-ce ainsi que vous en usez, M. F. ménagez-vous les moindres faveurs de votre Dieu ? y répondez-vous ? y cédez-vous ? commencez-vous par vous avouer à vous-mêmes le triste et dangereux état où vous êtes ? avez-vous surtout assez de candeur et de sincérité pour l'avouer, à un guide sûr et plein de sagesse, qui sonde les plaies de votre cœur afin de les guérir ? si par un reste de foiblesse ; comme la Samaritaine, vous opposez des excuses et des prétextes, avez-vous du moins assez de franchise et de droiture pour vous rendre bientôt après à la vérité qui vous éclaire ? et lorsqu'enfin elle brille de tout son éclat, lui faites-vous le sacrifice qu'elle exige ? Non, M. F. non, cette vérité, cette grâce, vous les retenez captives au fond de votre cœur ; vous multipliez les infidélités, lors même que Dieu multiplie les instances et les remords ; vous restez dans l'inaction, lorsque Dieu veut agir en vous et avec vous. Sous prétexte que vous ne vous sentez pas une grâce assez forte, vous ne faites rien pour l'augmenter. Nulle pratique de renoncement, nulle vigilance sur vous-mêmes, nulle fuite des occasions, nul retranchement des choses dangereuses ou superflues, nul acte de pénitence, mais, au contraire, délais sur délais, infidélités sur infidélités, crimes sur crimes, et avec cela, vous voulez que la

grâce triomphe, c'est-à-dire, vous voulez que Dieu vous nécessite au bien malgré vous ; qu'il change, en votre faveur, tout le plan de sa sagesse ; et dans la distribution de ses dons, qu'il accorde des grâces toutes puissantes et privilégiées à votre résistance. En vérité, M. F. quelle idée vous faites-vous de votre Dieu et de ses desseins sur nous ? Hé ! dans la conduite ordinaire de la vie, est-ce ainsi que vous vous comportez ? si votre sort dépend d'un homme puissant, ne ménagez-vous pas avec soin la moindre de ses faveurs ? n'êtes-vous pas dociles au moindre signe de sa volonté ? quelque bienveillance que vous lui supposiez, ne cherchez-vous pas à l'entretenir par votre soumission et votre fidélité ? Est-ce donc parce que Dieu est un plus grand maître, un plus digne maître, un maître plus juste et plus clairvoyant ? est-ce parce que ses faveurs et ses dons ont infiniment plus de prix, que vous vous croirez libre d'en mésuser, de n'y répondre que quand il vous plaira, que comme il vous plaira, que dans l'extrémité de la maladie, par exemple, et à la mort, c'est-à-dire, lorsqu'il n'y aura plus de grâces, et que Dieu vous aura condamné à mourir dans votre péché.

Ah ! soyez plus Chrétiens et plus raisonnables ; cédez, M. F. tandis qu'il en est temps encore ; mais surtout, cédez comme

382 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

la Samaritaine, sans restrictions, sans ménagemens, sans réserve. Vous voyez comme elle accorde tout à la grâce ; son esprit, jusques-là curieux et vain, indocile et rebelle, rempli d'incertitudes ou de préjugés, qu'il prenoit pour force d'esprit et pour sagesse, dépose ses doutes, abjure ses erreurs, soumet toutes ses lumières, et n'a plus d'autre foi que celle qu'elle reçoit du Messie. Son cœur, jusques-là en proie aux passions les plus honteuses et les plus dérégées, oublie ses malheureux penchans, se déprend des objets qui l'ont séduit, se remplit de l'amour le plus fervent et le plus généreux pour l'homme Dieu qui a daigné l'instruire, et conçoit le zèle le plus ardent et le plus empressé pour sa gloire ; elle laisse tout autre soin, elle perd de vue tout autre objet, elle se refuse même aux douceurs qu'elle éprouve dans un entretien si familier avec J. C., pour aller partout raconter les merveilles qu'il vient d'opérer en sa faveur ; elle ne peut lui rendre hommage qu'en publiant sa honte ; n'importe, elle donnera, au triomphe du Sauveur, tout l'éclat qu'elle peut lui donner ; elle sent que c'est là ce que la grâce exige d'elle, qu'elle ne peut rendre sa conversion stable, qu'en la rendant sensible et publique, qu'elle ne peut réparer ses infidélités, que par l'humiliant aveu de

ses foiblesses, et marquer, comme elle doit, sa reconnoissance, qu'en attachant, s'il se peut, tous ses concitoyens à son libérateur. *Venez*, dit-elle, *venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, qui m'a dévoilé mon propre cœur, qui m'a éclairée sur mes égaremens les plus cachés, et n'est-ce donc pas là la charité. *Venite et videte hominem*. On s'empresse, on vole sur ses pas. Attiré par elle, soutenu par son exemple, convaincu par ses propres lumières, on s'écrie : nous l'avons vu, nous l'avons entendu comme elle, vous et nous savons qu'il est le Sauveur du monde. *Quia hic est verè Salvator mundi*.

- Voilà, M. F. ce que la conversion de la Samaritaine opère en elle-même et dans tous ceux qui l'entourent; et pourquoi? parce que, donnant tout à la grâce, elle n'a point connu les vains ménagemens, les exceptions et les réserves d'une ame lâche et pusillanime. La grâce ne demande pas toujours de nous autant qu'elle a exigé de la femme pécheresse de notre Evangile, ce n'est souvent même dans le principe, que la fuite d'une occasion, que l'éloignement d'un objet dangereux, que la cessation d'un commerce trop tendre, d'une liaison trop intime, que le retranchement d'une vaine satisfaction, que le renoncement à des vanités puériles, à des modes bizarres, à

384 *Le vendr. de la III.^e sem. de Carême.*

un certain goût de parures , à des lectures ou des spectacles ; quoiqu'il en soit , et quelque sacrifice qu'elle exige , c'est à cela que tient la réalité , la stabilité de notre conversion , la consommation du grand ouvrage de notre salut ; c'est à cela que tient notre bonheur ou notre malheur éternel. O ! M. F. voudriez-vous , par l'injustice et l'opiniâtreté de vos refus , vous exposer à d'éternels regrets , en craignant d'en trop faire , que la grâce n'en exige trop de vous , qu'elle ne vous conduise trop loin , si vous ne mettez aucune réserve à votre fidélité ; voulez-vous vous perdre vous-mêmes , pour n'en avoir pas fait assez ; et dites-moi , que ferez vous jamais , par votre correspondance , qui ait la moindre proportion avec ce que la grâce a fait jusqu'ici pour vous , et que peut-elle vous demander , qui ne soit pour votre repos , votre bonheur dans le temps , et votre parfait bonheur dans l'éternité , que je vous souhaite.

F I N.



